

Historique du 27^e R.I. pendant la guerre 1914- 1918

Source gallica.bnf.fr / Service historique de la Défense

Historique du 27e R.I. pendant la guerre 1914-1918. [s.d.].

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

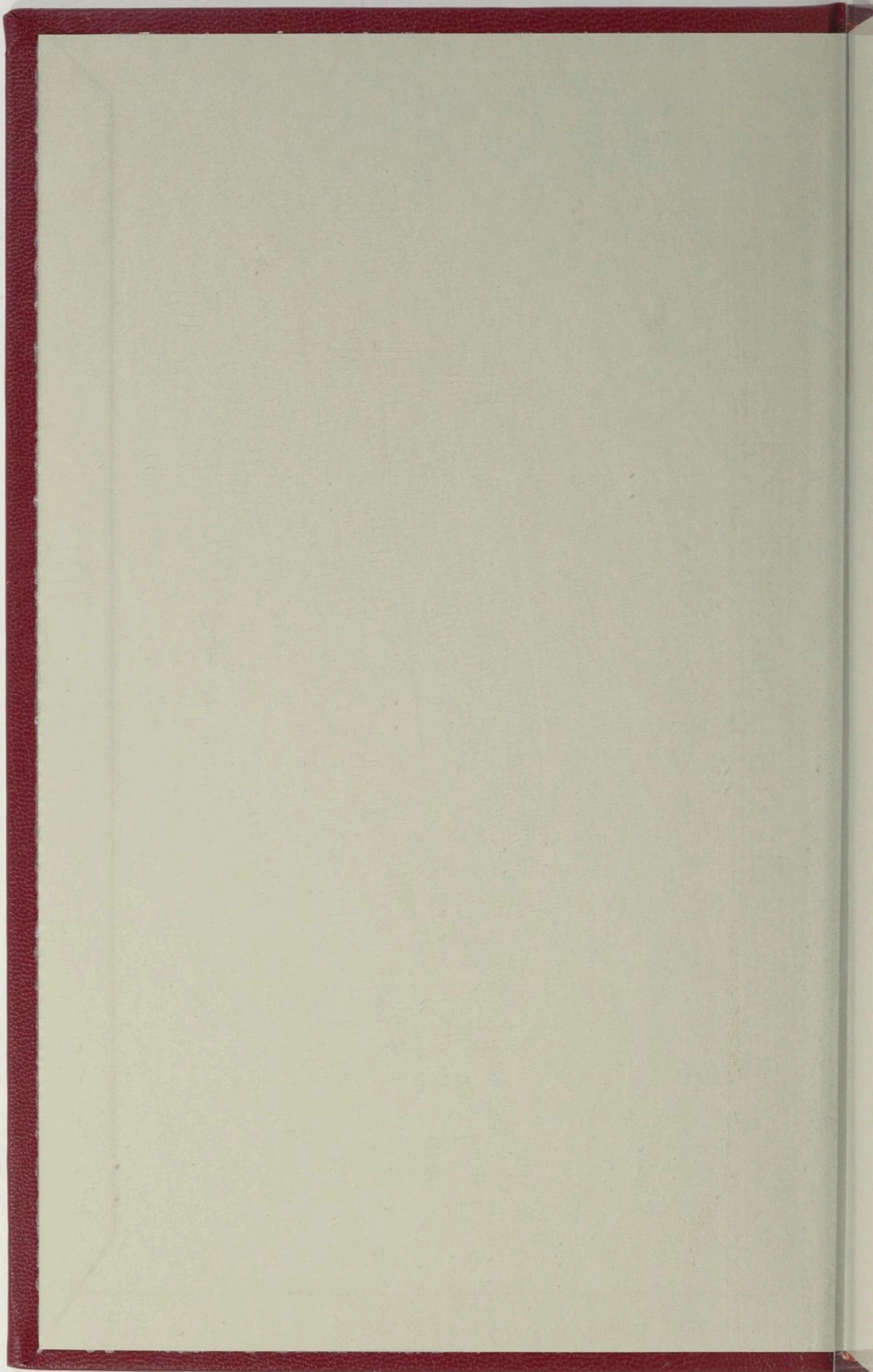
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

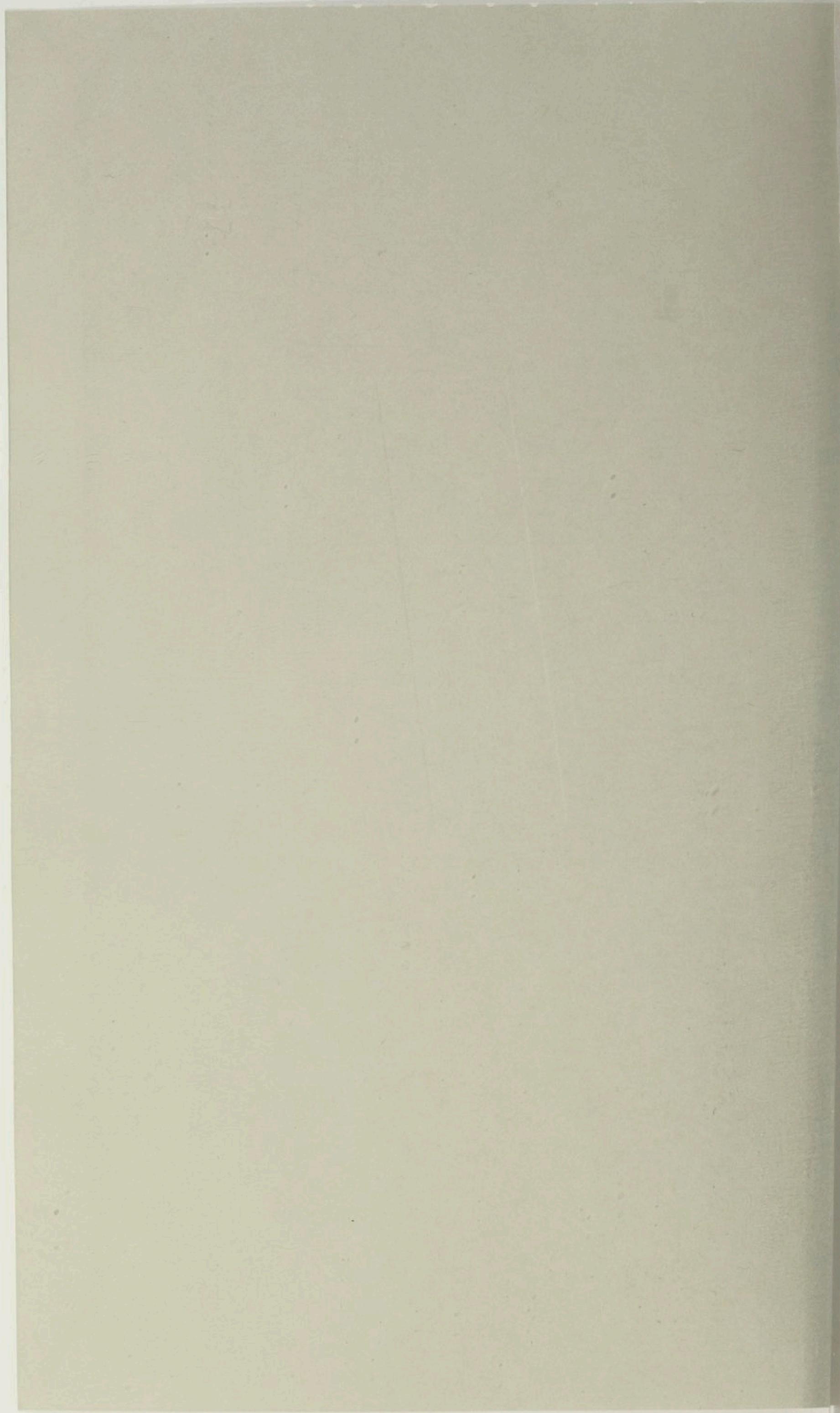
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

A2G 2522BIS



HISTORIQUE du 27^e R.I.

G. 14-18



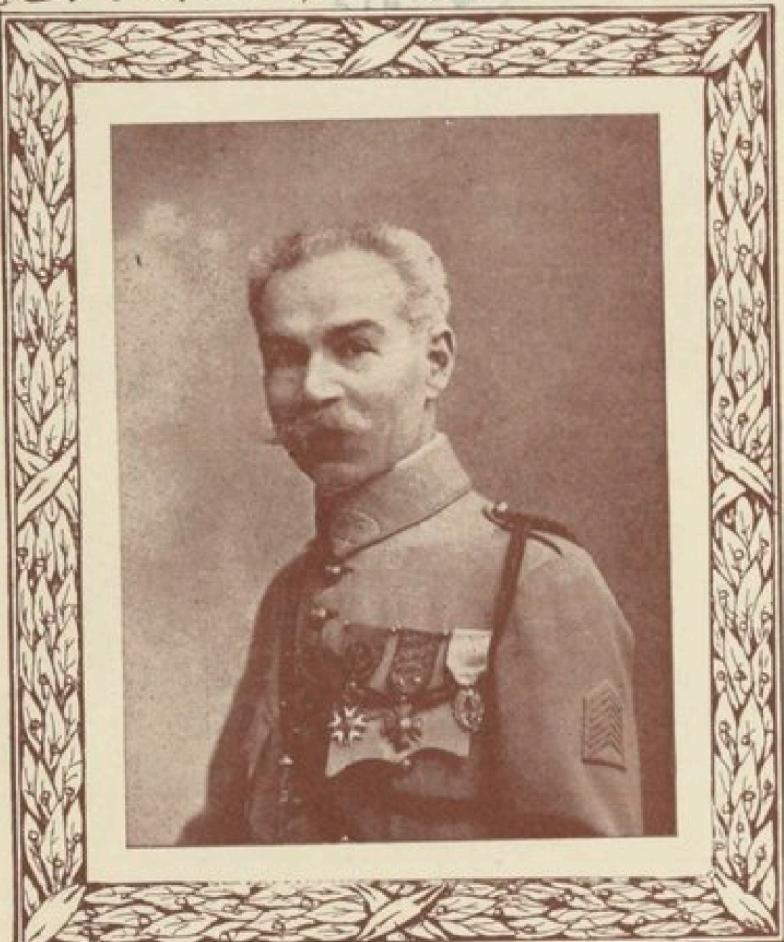
LES CHEFS DE CORPS pendant la Guerre



Colonel TISSERAND
a commandé le 27^e du 26 Août
1914 au 25 Mai 1917.



Général VALENTIN
a commandé le 27^e du 2
au 26 Août 1914.



Lieutenant Colonel SANTINI.
commande le 27^{me} depuis
le 25 Mai 1917





du 4 novembre 1918.

Par application des prescriptions de la circulaire n° 2156 D du 22 Février 1918, le Général Commandant en Chef les Armées Françaises du Nord et du Nord-Est a décidé que :

le 27^{ème} Régiment d'Infanterie aura droit au port de la Fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de Guerre.

Cette unité a obtenu deux citations à l'ordre de l'Armée pour sa belle conduite devant l'ennemi.

Le Général commandant en Chef les Armées Françaises du Nord et du Nord-Est ... **PÉTAIN**.

CITATION.

A L'ORDRE DE LA 2^{ème} ARMÉE.

ordre n° 402 du 21 septembre 1916

« Le 27^{ème} Régiment d'Infanterie, sous les ordres du Lieut^{ant} Colonel **TISSERAND**, attaqué de front et sur ses deux flancs, dont un complètement découvert, sous un bombardement d'une violence inouïe par obus à gaz asphyxiants, et presque entièrement privé de communications et de ravitaillement, est resté inébranlable sur la position qu'il avait mission de garder, et, après une lutte de 4 jours, du 14 au 5 août 1916, dans lesquels il a fait des pertes considérables, a repoussé finalement l'ennemi en lui faisant des prisonniers. » Signé: Général **NIVELLE**.

CITATION

ordre n° 774 du 31 janvier 1919 de la 16^{ème} Division

« Régiment d'élite qui, déjà cité à l'ordre de l'Armée pour sa magnifique attitude au feu pendant la poursuite septembre et premiers jours d'octobre 1918, a continué, sous l'impulsion de son Chef, le Lieut^{ant} C^{olonel} **SANTINI**, à montrer les mêmes belles vertus militaires d'endurance, de courage, de volonté de vaincre. Spécialement pendant la Bataille des 25 au 30 octobre, il a largement contribué à rompre la Hundling Stellung et à repousser de violentes contre-attaques sur le flanc gauche de la Division complètement découvert. » Signé: Général **LE GALLAIS**.

CITATION.

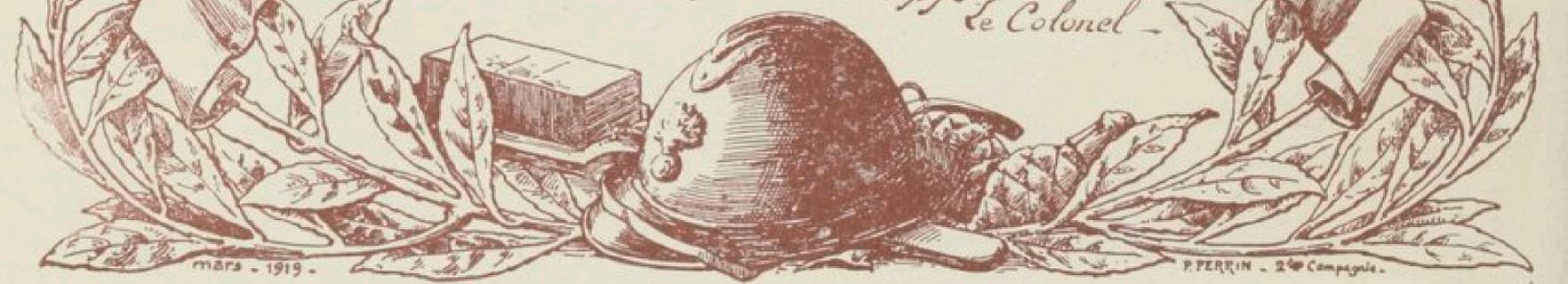
A L'ORDRE DE LA 5^{ème} ARMÉE.

ordre n° 426 du 22 novembre 1918.

« Régiment d'élite qui vient de faire preuve, au cours des combats du 30 septembre au 8 octobre 1918, des plus belles qualités manœuvrières. Progressant de plus de 13 km. en profondeur, sous les ordres du Lieut^{ant} Colonel **SANTINI**, a établi au nord de la Suippe une solide tête de pont qu'il a maintenue, malgré des pertes sérieuses, sous un violent bombardement par obus de tous calibres et par ypérite. A fait 475 prisonniers, dont 7 officiers, enlevé une pièce de 15 centimètres, une batterie de 4 pièces de mortiers de tranchée et une quarantaine de mitrailleuses. » Signé: Général **GUILLAUMAT**.



Aux Armées, le ... 1919 - Le Colonel -



A. 2. g. 2522 (bis)

(1756.)

Camarades, qui êtes tombés dans la grande lutte et qui n'avez pas eu la joie de voir luire l'aurore de la Victoire, héros immortels de la Grande Epopée, qui êtes morts pour permettre à la France de vivre, c'est vous qui avez écrit de votre sang, avec votre sacrifice librement et héroïquement consenti, les pages glorieuses qui vont suivre.

Nous tous, vos camarades de combat, nous vous adressons un hommage d'admiration et nous vous disons : Merci !

Nous sommes fiers de vous et nous faisons le serment de garder pieusement votre souvenir.

Parents, qui avez perdu un fils dans la fournaise, Veuves, qui pleurez le cher absent, Enfants, qui ne reverrez plus un père bien aimé, nous avons connu celui que vous pleurez ; il est tombé pour son pays en héros. Gardez pieusement son souvenir et soyez fiers de lui. La France entière vous adresse son salut ému et reconnaissant.

Anciens poilus du 27^e, chefs et soldats, qui fûtes frères dans la lutte, qui avez partagé les mêmes dangers, les mêmes misères, qui partagez maintenant la même gloire, souvenez-vous, en lisant ces pages, de la camaraderie, qui, là-bas, face au Boche, nous réunissait tous et restez unis dans la Paix comme vous le fûtes au danger.

N'oubliez pas que vous avez votre part de la gloire du Régiment et quand, plus tard, au hasard de la vie, vous évoquerez les épisodes de la grande Guerre, sachez maintenir haut et ferme l'honneur du 27^e.

Jeunes soldats, qui avez déjà vécu à l'ombre de notre drapeau, jeunes gens, qui demain serez appelés peut-être à combattre sous ses plis, souvenez-vous de vos aînés, songez à ceux qui, par milliers, ont donné leur vie pour rendre la vôtre plus facile et plus libre. Restez dignes d'eux, du Drapeau qu'ils ont défendu avec tant d'ardeur et qu'ils ont couvert de gloire.

Dijonnais, Bourguignons, qui êtes venus applaudir votre beau 27^e, qui vous êtes pieusement inclinés devant son drapeau magnifique, nous vous remercions. Restez fiers de votre Régiment ; il s'est montré digne de votre admiration.

20-3-12

LE CHANT DU 27^e

Avant 1914

I

Vaillants soldats du Vingt-septième,
Enfants du vieux pays gaulois,
Chantons le sublime poème
De nos aïeux, de nos exploits.
Souvenons-nous de leurs conquêtes.
Autour de l'étendard sacré,
Formons un bataillon serré.
Haut les cœurs, soldats, haut les têtes.

Refrain

Le tambour bat, le clairon sonne,
C'est la marche du Régiment
Dont le refrain guerrier résonne.
Beau Vingt-septième, en avant, en
[avant !

II

Soldats ! ce drapeau qui tressaille !
Faisant claquer son aile au vent
Comme un grand oiseau de bataille,
C'est le clocher du Régiment !
C'est notre foi, c'est notre idole !
C'est pour lui qu'au jour du combat
Gaiement l'on meurt ou l'on se bat
Ayant au cœur l'ivresse folle.

III

Des noms sans pareils étincellent
Dans les plis du drapeau dressé,
Noms merveilleux qui nous rappellent
Les hauts faits d'armes du passé !
La légion de Sambre-et-Meuse,
Toujours Vingt-septième en avant,
A Fleurus, conquiert brillamment
L'Immortalité glorieuse !

IV

Hobenlinden, Iéna redisent,
Soldats, ces combats de géants
Où contre nous se coalisent
Tous les royaumes allemands.
Splendide temps des épopées
Où la France prend son essor
Dans un majestueux décor,
A travers des lueurs d'épées.

V

Plus tard, dans les champs de Crimée,
Le Vingt-septième au premier rang,
Grandit encore sa renommée,
Toujours prodigue de son sang !
Sur Sébastopol l'héroïque,
Les Russes, malgré leur valeur,
Ont vu notre étendard vainqueur
Dresser sa hampe symbolique.

La Grande Guerre

VI

Lorsque survient la « Grande Guerre »,
Le Régiment part en chantant
Et tressaille en foulant la terre
Qu'asservit le joug allemand.
Pour les arrêter sur la Sarre,
Il faut un déluge de feux,
Et le baptême de ces preux
Au sacrifice les prépare.

Refrain

C'est le combat. Le canon tonne,
Le Régiment est frémissant,
Son refrain guerrier résonne :
Beau Vingt-septième, en avant, en
[avant !

VII

Cinq jours après, c'est Rozelieures,
Nos Bourguignons versent leur sang,
Mais connaissent les douces heures
Du succès le plus triomphant.
Ils font repasser la Mortagne
Aux hordes des Teutons battus
Et sont déjà bien convaincus
Qu'on pourra vaincre l'Allemagne !

VIII

Pendant trois ans, dans les tranchées,
Au bois Brûlé, au bois d'Ailly,
Les torpilles font des trouées
Et défoncent tous les abris.
Mais le Régiment tient quand même,
Il meurt, mais ne recule pas.
Gaiement on risque le trépas
Quand on défend tout ce qu'on aime !

IX

Puis c'est Verdun, c'est l'Épopée !
L'ennemi redouble d'efforts.
En rangs serrés, pour la ruée,
Il part à l'assaut de nos forts !
Devant la mitrailleuse même,
Les cadavres tombent en tas.
Le Boche ne passera pas
Là où se bat le Vingt-septième.

X

Longtemps, à Maisons-de-Champagne,
Où les coups de mains sont nombreux,
Le Régiment toujours y gagne,
Les Boches ne sont pas heureux.
Ils disent bien notre endurance,
Les noms : Posen et Poquereau,
Ils disent le mépris si beau
De la mort et de la souffrance.

XI

Enfin, le jour de la Victoire
A couronné tous nos efforts.
Le Vingt-septième est à la gloire,
Il boute l'ennemi dehors,
Et ce qu'arrache sa vaillance,
C'est Orainville et Pontgivard.
C'est la Hunding un peu plus tard :
On reprend la terre de France !

XII

Vainqueurs de cette « Grande Guerre »,
Gloire à vous et gloire à nos morts.
Soyez fiers de la Fourragère
Qui récompensa vos efforts !
Et, pour oublier la souffrance,
Ayez au cœur cette fierté
D'avoir sauvé l'Humanité
Et fait plus grande notre France !

Refrain

Le tambour bat, le clairon sonne,
C'est la marche du Régiment.
Son refrain guerrier résonne,
Beau Vingt-septième, en avant ! en avant !



TITRE I

1914. — La Mobilisation.

L'offensive française en Lorraine. — La Bataille de la Marne

CHAPITRE PREMIER

La Mobilisation. — Le Départ.

Le 1^{er} août 1914, le Lieutenant-Colonel Valentin, commandant le 27^e Régiment d'infanterie, recevait l'ordre d'envoyer un officier au Quartier Général de la 15^e Division, pour y prendre un pli secret. Ce pli, on l'a deviné, était l'ordre de Mobilisation Générale.

A la vérité, la nouvelle était attendue. Depuis huit jours déjà, en effet, les informations de la Presse avaient préparé l'opinion.

A la caserne du 27^e, où les événements étaient suivis avec un intérêt tout particulier, on s'attendait à la Mobilisation Générale, mais, la plupart ne croyaient pas à la guerre. Divers prétextes étaient mis en avant : un arrangement pouvait être pris au dernier moment ; l'Allemagne n'oserait certainement pas affronter la coalition des Alliés, etc., etc.

Toutes les prescriptions du Plan de mobilisation, minutieusement étudiées depuis longtemps, sont appliquées avec la plus parfaite régularité pendant les journées des 2, 3 et 4 août. Dans l'après-midi du 4, le Colonel passe dans la cour de la caserne Vailant la revue du Régiment en tenue de départ.

Tout est prêt. Les bataillons se présentent de façon impeccable. Le Colonel prononce une brève allocution. Mais il n'est pas nécessaire d'exhorter les hommes au courage : chacun est fermement décidé à accomplir tout son devoir. Les visages sont calmes et résolus.

L'embarquement est fixé au lendemain 5 août, gare Dijon-Ville. La matinée du 5 est consacrée aux derniers préparatifs.

Enfin, le moment du départ arrive. Toute la population dijonnaise fête les partants ; des fleurs s'accrochent aux capotes ou se piquent dans les canons des fusils : Les bataillons, superbes d'allure, se rendent à la gare. Sur le parcours, ils sont acclamés par la foule ; manifestation imposante, toute de fierté, d'espoir, de confiance dans l'avenir.

Les trois bataillons s'embarquent successivement à 10 heures, midi et 14 heures. Les wagons sont fleuris. Le départ a lieu sans bruit, le 27^e est en route pour la frontière.

Où va-t-on ? On ne sait encore. On reconnaît au passage : Gray, Port-d'Atelier ; puis, la nuit tombe. Les esprits se recueillent.

Quelques hommes, fatigués par les émotions de la journée, essaient de dormir ; la plupart causent gravement entre eux. Chacun donne son opinion sur les événements futurs. On est avide de nouvelles. Déjà à Gray le bruit a circulé que 300 uhlands ont été faits prisonniers. Ce renseignement se répand comme une traînée de



poudre. Personne ne doute que nous n'obtenions un succès rapide. Chacun se rend compte cependant que la situation est sérieuse.

Les trains traversent Epinal et, peu après, arrivent à destination.

CHAPITRE II

L'offensive de Lorraine. — Saint-Georges, Sarrebourg.

Le Régiment débarque à Charmes (Vosges) le 6 au matin et occupe successivement les cantonnements de Loromontzey, Saint-Germain (6, 7, 8 août) et Villacourt (9 août). Il est dirigé ensuite sur Laronxe (10 août), sur Thiebaumesnil et Embermesnil, où il prend les avant-postes avec un détachement de dragons. C'est à ce moment que le 27^e voit les premiers prisonniers allemands : des uhlans ramenés par les dragons, à la suite de hardies reconnaissances.

Après avoir séjourné les 12 et 13 à Fraimbois, le 27^e, avec le 8^e Corps d'Armée entier, participe à l'offensive de Lorraine, exécutée par la première Armée sur Sarrebourg.

Il arrive le 14 à Herbévilliers. On approche de la frontière ; on entend nettement dans la direction du Sud, vers les Vosges, le roulement de la canonnade. On sait que nos troupes ont envahi l'Alsace. Le bruit se répand même qu'un groupe de bataillons de chasseurs à pied, ayant à sa tête le Colonel Olleris, vient d'entrer à Mulhouse. La nouvelle est accueillie avec joie et le Régiment est fier d'attribuer à son ancien Colonel ce premier succès de nos troupes en terre française annexée. Cette nouvelle était d'ailleurs inexacte, car c'est à Altkirch qu'était entré le colonel Olleris ; mais, erronée ou non, elle n'en avait pas moins été pour la troupe l'occasion de témoigner de la confiance instinctive que les soldats gardent dans leurs chefs.

Enfin, le Régiment atteint la Frontière, qu'il franchit le 15, avec une profonde émotion et un vif espoir de libérer la province arrachée à la Patrie. La 10^e Compagnie rend les honneurs au Drapeau après avoir fait le premier pas sur la terre française annexée. Dès le lendemain, le désir de se battre qui anime chefs et soldats est enfin satisfait : le Régiment va recevoir à Saint-Georges le baptême du feu.

Le 16 au matin, à Hablutz, il reçoit l'ordre de se porter en avant-garde de la 15^e division, vers le village de Saint-Georges qu'il doit occuper. Le 3^e bataillon est laissé vers la ferme Haussonville, surveillant les débouchés de la forêt de Réchicourt.

L'ennemi se replie dans la direction de Heming, laissant des éléments d'arrière-garde sur la ligne Fraquelfing, Gondrexange. A 6 heures 15, le mouvement commence, appuyé à gauche, vers Réchicourt, par le 16^e corps d'armée et couvert en avant par le 16^e chasseurs à cheval qui pousse des reconnaissances vers Lorquin, Gondrexange, Héming. A un kilomètre environ de Saint-Georges des coups de feu partent des lisières de cette localité. La première Compagnie se porte en formation de combat sur le village. Les cavaliers qui le tenaient se replient sur les croupes au Nord du pays. Le village est dépassé. A ce moment, l'ennemi ouvre sur nous un feu d'artillerie parfaitement réglé. Les bataillons reçoivent

vent l'ordre de tenir Saint-Georges et ses abords et de s'y organiser. Il est 7 heures 30. L'ennemi augmente alors l'intensité de son tir d'artillerie qui atteint une grande violence. Les obus de gros calibre balayaient les crêtes, fouillent les bas-fonds et les cheminements avec une précision remarquable. L'artillerie française riposte par 75 et 155. A 17 heures 45 seulement, le tir ennemi s'arrête. Le Régiment a perdu 7 tués et 71 blessés ; les 2^e et 3^e bataillons surtout ont été éprouvés ; la 10^e compagnie à elle seule a perdu 2 tués et 19 blessés. Dans ce premier contact avec l'ennemi, le 27^e a eu une contenance superbe.

L'ordre suivant, lancé le lendemain 17 par le Lieutenant-Colonel Valentin, témoigne de la belle tenue du Régiment :

ORDRE DU RÉGIMENT N° 5

Le 27^e a reçu hier, 16 août, le baptême du feu. Il a fait preuve, sous l'avalanche des projectiles et dans une situation des plus difficiles à tenir au combat, étant donné qu'il recevait des coups sans pouvoir les rendre, de calme, de sang-froid et de belle humeur.

Le Colonel commandant le Régiment est fier de commander à de pareilles troupes. Il exprime toutes ses affectueuses félicitations à tous ses subordonnés. Certes, quelques-uns d'entre nous ont perdu la vie, et d'autres encore ont versé leur sang dans cette première rencontre avec l'ennemi. Pour les premiers, nous les admirons sans les plaindre, car ils sont tombés pour une noble cause. Je les salue profondément au nom du Régiment. Les autres ont droit à nos sympathiques félicitations et à nos vœux de prompt rétablissement.

Le 27^e a fait son devoir, tout son devoir, non seulement au feu, mais encore dans les misères inhérentes à des situations souvent pénibles. Il a tout supporté gaillardement, avec discipline et bonne humeur. Le Colonel transmet aux officiers et hommes de troupe les félicitations du Général de brigade et du Général de division.

Vive le 27^e !

Cet ordre sera lu aux troupes.

Foulerrey, le 17 août 1914.

Signé : VALENTIN.

La nuit du 16 au 17 est passée sur le terrain de combat, et après avoir cantonné le 17 à Foulerrey, le 27^e continue à suivre l'ennemi qui se replie vers le Nord-Est, dans la direction de Sarrebourg. Le 18, le 27^e est à Hertzing et, le 19 au soir, en réserve de division à Hesse et Schneckenbusch.

Ce même jour, vers 20 h. 30, la 15^e Division reçoit l'ordre de départ pour une marche de nuit sur Haut-Clocher, marche qui doit être suivie d'une attaque au point du jour. Le 27^e forme l'avant-garde. Après une marche de nuit très pénible, sous les éclairs intermittents des projecteurs ennemis qui fouillent toute la zone autour de Sarrebourg, le Régiment atteint Haut-Clocher avec sa tête d'avant-garde. C'est là qu'il reçoit de la 30^e brigade l'ordre de se porter sur Dolwing qu'il occupera ; objectifs ultérieurs : les ponts de la Sarre à Sarraltroff et à Oberstinzeln. A gauche de la 30^e brigade, le 56^e marche par Langatte sur Gosselming. Le 227^e devait se trouver dans le bois Bergwald.

Le jour se lève à peine quand le mouvement commence ; on entrevoit déjà les hauteurs de la rive droite de la Sarre qui, forment une barrière formidable. Les hommes sont exténués de fatigue, mais l'ordre de l'Armée est d'attaquer.

La pointe atteint le Bergwald ; une fusillade intense se fait entendre au Nord-Ouest. Le Colonel désigne le 3^e bataillon pour

occuper Dolwing ; il dispose le 2^e en échelon à 500 mètres en arrière, le 1^{er} à la cote 293 (nord-est de Haut-Clocher), pour couvrir le flanc gauche, en liaison avec le 56^e. De Dolwing, laissé à la garde du 227^e, le 3^e bataillon est dirigé sur le bois Kuhschwanz, le 2^e sur le bois Sarrewald et le village de Sarraltroff ; le 1^{er} est maintenu en réserve.

A peine les premiers éléments du 27^e franchissent-ils la crête de Dolwing que le feu d'artillerie se déclenche, intense et parfaitement réglé. L'ennemi occupe manifestement la croupe Est d'Oberstinzel, les lisières Sud-Ouest et Sud du Weyerwald, Sarraltroff et le château de Sarreck, couvert dans les bois Kuhschwanz et Sarrewald par des détachements qui sont vivement attaqués à la baïonnette et rejetés par les 2^e et 3^e bataillons.

Il est environ 5 h. 30. Le feu de l'artillerie augmente encore d'intensité, arrosant le terrain de projectiles de tous calibres. Du signal 324, qui domine tout le champ de bataille, flanquant le cours de la Sarre, et d'une « saucisse », qui s'élève au-dessus des crêtes, l'ennemi règle le tir de ses obusiers, qui écrasent de leurs projectiles les bois et surtout les lisières. Malgré ce tir meurtrier, les lignes de tirailleurs s'avancent par bonds, avec autant de souplesse et, certes, avec plus d'entrain que sur le terrain d'exercices. Les lisières Est des bois de la Sarre sont dépassées. Le 1^{er} bataillon, jusqu'alors en réserve, s'engage à son tour.

Le colonel Valentin est blessé sous une rafale d'obus ; son adjoint, le capitaine Loury, est tué ; dans les bataillons, beaucoup d'officiers et de sous-officiers sont tombés, beaucoup de fusils restent muets. En arrière des bois jusqu'à la crête de Dolwing, le sol est jonché de taches qui marquent le passage des vagues. Mais devant ce mur de la Sarre, le cœur plein de rage, car il ne voit pas son ennemi terré dans des tranchées organisées de longue date, le Régiment tient toujours. Les essaims qui restent ne peuvent ni franchir la rivière, ni enlever à eux seuls les lignes successives de l'ennemi, mais on attend les réserves qui ne sauraient tarder à venir. Personne ne doute que l'ennemi ne soit bientôt balayé de ses positions, comme les jours précédents. Dans beaucoup de sections, des sous-officiers, des caporaux ont pris le commandement et nul ne songe à regagner les bois.

Ce n'est qu'à 12 h. 30 environ que, sur l'ordre de l'Armée, les restes du 27^e sont repliés vers le Sud-Ouest. De violentes rafales saluent ce mouvement, commencé en bon ordre, mais qui, en l'absence de chefs, perd de sa régularité après la traversée des bois si gaillardement franchis le matin. L'ennemi ne poursuit pas, d'ailleurs, engagé seulement sur Sarrebourg, défendu avec acharnement par la 16^e division.

Quelques jours plus tard, le colonel Valentin, parlant de la bataille de Sarrebourg, s'exprimait ainsi :

Les officiers et gradés ont payé beaucoup de leur personne. Le commandant et trois capitaines du 3^e bataillon (bataillon Péchilliot) ont été tués ou blessés très grièvement, ainsi que la majorité des officiers. Le commandant Marandat (1^{er} bataillon) a été tué. Au total, pour le régiment, les pertes en officiers sont de 6 tués et 16 blessés grièvement.

En résumé, le 27^e a fourni dans la nuit du 19 au 20 et dans les combats du 20 un effort remarquable. Toujours sur la brèche depuis le commencement de la guerre, il est parti le 19 dans la nuit, sans ravitaillement, a marché toute la nuit et, à l'aube, a livré le combat que l'on sait avec une vigueur, un entrain, un allant qui auraient certainement

été couronnés par le plus grand succès s'il ne s'était écrasé contre une position véritablement formidable et défendue par des éléments de destruction inaccoutumés sur le champ de bataille. Si nos pertes n'ont pas été triplées, nous le devons certainement à l'abri que nous a donné la forêt.

Tous les officiers ont fait preuve de la plus grande abnégation, du plus grand courage, toujours les premiers en avant, enflammant leurs subordonnés par leur exemple.

Parmi les citations décernées à la suite des combats des 16 et 20 août 1914, on relève les suivantes :

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

M. PÉCHILLIOT Eugène-Théophile Chef de Bataillon.

« Brillante conduite au feu pendant le combat du 20 août 1914. A montré de belles qualités de sang-froid et de bravoure dans le commandement de son bataillon, sous un bombardement violent. A été très grièvement blessé. »

M. LOURY Adrien, Capitaine.

« Aux combats des 16 et 20 août 1914, a fait preuve d'un remarquable courage et d'une bravoure à toute épreuve, en remplissant sous le feu le plus violent les missions les plus périlleuses de transmission d'ordres et de recherches de renseignements. A été tué par un obus au combat du 20 août 1914. »

M. BRITSCH Léonce, Capitaine.

« Pendant le combat du 20 août, a montré les plus belles qualités militaires, en donnant à sa compagnie l'exemple du calme le plus absolu pendant un bombardement intense. Blessé très grièvement par des éclats d'obus, a continué à diriger le combat de sa compagnie. Est mort des suites de ses blessures, après avoir fait preuve jusqu'au dernier moment du plus grand courage. »

M. MAYEUX Georges, Sous Lieutenant.

« Pendant le combat du 20 août, a entraîné sa section avec un élan admirable, malgré un feu très violent d'artillerie, de mitrailleuses et d'infanterie. A conservé le commandement de sa section malgré cinq blessures successives jusqu'au moment où une sixième balle l'a blessé mortellement. »

M. PERNOUD Jules-Eugène, Capitaine.

« Brillante conduite au feu pendant le combat du 20 août 1914. A montré de belles qualités d'élan et de bravoure en entraînant sa compagnie par son exemple à l'attaque de positions très fortement occupées. Est tombé mortellement blessé. »

M. BALTAZARD Jean-Marie, Lieutenant.

« Officier d'une grande valeur intellectuelle et morale. A donné le plus bel exemple d'énergie le 20 août 1914, au combat de Dolwing, où, quoique blessé dès le début, il dirigea le combat d'une fraction de sa compagnie dans les conditions les plus difficiles. Obligé de battre en retraite, il continua à encourager ses hommes malgré une seconde blessure, et ne consentit à se laisser évacuer qu'après avoir été blessé une troisième fois.

« Voyant qu'il allait être fait prisonnier, a eu la présence d'esprit de se débarrasser de ses armes et de ses papiers militaires. »

Caporal GOURIER.

« S'est conduit héroïquement le 16 août 1914. Frappé mortellement d'un éclat d'obus au bas-ventre, a continué à suivre ses camarades de combat sous la mitraille, les encourageant, provoquant leur admiration par sa sublime énergie. »

Sont cités à l'ordre du 8^e corps d'armée les sous-lieutenants Bouché et Brunet, à l'ordre du Régiment le lieutenant Wintzer, tous trois grièvement blessés.

CHAPITRE III

La Retraite. — Rozelieures.

Après la bataille de Sarrebourg, le 8^e corps d'armée, durement éprouvé, se retire par échelons, sous la protection des forts d'Épinal, pour se reformer. Le 27^e occupe successivement les positions de Heming, Gondrexange, Richeval, Saint-Martin (hauteurs Est du fort de Manonvillers), suivi par l'ennemi.

Arrivé le 23 août à Rehaincourt, il reçoit, le 24, du général commandant le Corps d'Armée, l'ordre de retarder le passage de la Mortagne, entre Vallois et Moyen, où l'ennemi, avec des forces supérieures, tente de précipiter notre retraite.

Le 25 août, dès la pointe du jour, l'ennemi, accentuant sa progression, a réussi à traverser la Mortagne, à s'emparer du village de Rozelieures et a atteint le petit bois situé à un kilomètre Sud du village. Arrivé sur le théâtre de la lutte vers 11 heures le 27^e s'engage aussitôt aux environs de Rozelieures, face au Nord. A 14 heures drapeau déployé et aux accents de la *Marseillaise*, le 2^e bataillon, commandé par le capitaine Monnet, se lance à l'assaut. Le bois est nettoyé, et, à 17 heures, les patrouilles du 27^e parcourent le village de Rozelieures. L'ennemi en déroute recule jusqu'à la Mortagne.

Le Régiment passe la nuit du 25 au 26 sur les positions conquises.

La bataille a été dure, mais cette victoire, venant après une retraite pénible, relève le moral de tous.

Le Lieutenant-Colonel Valentin, blessé au cours de l'attaque de Rozelieures, est remplacé dans le commandement du Régiment, à partir du 26 Août, par le Lieutenant-Colonel Tisserand.

Poursuivant l'ennemi en retraite, la 15^e Division, avec le 10^e Régiment d'Infanterie en tête, garde le contact de l'adversaire, qui, le 26, s'accroche sur la rive droite de la Mortagne, vers Vallois et Moyen, et tente de résister à notre poussée. Le 10^e Régiment d'Infanterie s'installe aux avant-postes sur la rive gauche ; le 28, il appuie à droite vers Vallois. C'est alors que le 27^e vient occuper défensivement, en avant de Seranville, la position de la Mare aux Vaches, le Bois du Haut de Gondal et le Bois du Quétil, plateau boisé dominant la rivière, que l'ennemi soumet à un bombardement intense, mais inefficace sur le moral de la troupe. La position est organisée sous le feu.

La situation reste la même jusqu'au 12 septembre. Durant cette période, de hardies reconnaissances traversent la rivière et pénètrent très avant dans les lignes ennemies. Les plus audacieuses sont celles du sous-lieutenant Dagot, du sous-lieutenant Laudet et de l'adjudant Paccaud.

Sont cités à l'ordre de la 1^{re} Armée :

MM. Capitaine CRESKENS, Sous-Lieutenant CHAMPION, sergent CAMUS, soldats DELORME, MICHAUT, SIMONNOT, DANON, CHATRON, LATREILLE : « Pour leur belle attitude au feu. »

M. DAGOT, Sous-Lieutenant :

« A exécuté une reconnaissance périlleuse des lignes allemandes et a rapporté des renseignements très importants sur l'ennemi. »

4^e Compagnie, RIDART et MARCHAND, soldats :

« Bel exemple de courage et d'énergie, en s'exposant sous un feu très violent, pour aller chercher des renseignements sur l'ennemi. »

4^e Compagnie, BOULICAUT et GIRARDOT, soldats :

« Bel exemple de courage en restant à leur poste d'observation sous un feu très violent de l'artillerie ennemie. »

7^e Compagnie, SUILLEROT, soldat :

« Belle conduite dans une reconnaissance de nuit, effectuée à l'intérieur des lignes allemandes. »

Dans la nuit du 12 au 13 septembre, l'ennemi quitte la rive droite de la Mortagne et bat en retraite. Le 27^e le poursuit jusqu'à la Vezouse.

CHAPITRE IV

La bataille de la Marne.

Pendant ce temps, la bataille de la Marne se déroulait victorieusement en Champagne. Le 8^e corps d'armée est retiré de sa position pour coopérer à la bataille générale et envoyé sur le front de Verdun. Le 27^e reçoit le 14 septembre l'ordre d'embarquer à Chatel-Nomexy.

Il débarque à Lérouville et à Saint-Mihiel, le 16, et gagne d'abord les Hauts-de-Meuse vers la trouée de Spada et Saint-Mihiel.

Le gros des forces allemandes paraissant avoir évacué cette région, le 8^e corps d'armée, après un stationnement de quelques jours est dirigé sur Sainte-Menehould, à la disposition du général Foch, en réserve d'Armée.

Le 27^e débarque le 19 à Sainte-Menehould et cantonne pendant plusieurs jours à Gizaucourt. C'est à ce moment que se produit l'offensive ennemie en vue d'encercler Verdun, en attaquant à la fois sur les Hauts-de-Meuse et en Argonne. L'armée du Kronprinz réussit à franchir la Meuse à Saint-Mihiel. Le 8^e Corps est alors rappelé en toute hâte pour tenir tête à cette armée. Le 23, à 8 heures du matin, le 27^e quitte Gizaucourt pour se rendre dans la région de Pierrefite. Il ne parvient au cantonnement que le 24, vers 1 heure du matin, ayant parcouru plus de 50 kilomètres.

Mais, tandis que tout le monde est exténué et aspire au repos, la pression de l'armée du Kronprinz paraît s'accroître en Argonne : la 30^e Brigade, dont fait partie le 27^e, est détachée du 8^e Corps, qui reste chargé de la défense des Hauts-de-Meuse, pour être dirigée sur l'Argonne à la disposition de l'armée de Verdun (général Herr).

L'ordre de départ parvient trois heures après l'arrivée au cantonnement. La marche reprend, lente, difficile. On fait 2 kilomètres à l'heure, mais l'on n'entend aucune plainte.

Le Régiment parvient enfin à destination à 19 heures, ayant fait 90 kilomètres en 35 heures. Dès l'arrivée, chacun se met au travail pour renforcer la position.

Mais l'armée du kronprinz est immobilisée sur la voie ferrée Verdun-Sainte-Menehould. Partout l'ennemi est contenu ; nos troupes s'organisent sur leurs positions : la guerre de tranchées va commencer.

TITRE II

1914-1915. — La guerre de tranchées.

CHAPITRE V

L'occupation des Hauts-de-Meuse : Bois Bouchot, Bois des Chevaliers. — Coup de main de la Tête-à-Vache.

Après l'échec de ses attaques concentriques sur Verdun, l'armée du Kronprinz, au Nord de la hernie de Saint-Mihiel, s'est accrochée au terrain et s'organise sur les Hauts-de-Meuse.

Le 28 septembre, la 30^e Brigade est mise à la disposition du 6^e Corps d'Armée. Le 27^e vient s'installer défensivement devant Vaux-les-Palameix, dans le secteur Bois Bouchot-Bois des Chevaliers, couvrant le fort de Troyon. Il trouve, sur l'emplacement à occuper, quelques éléments de défense, peu profonds, il est vrai, mais constituant néanmoins un abri. On se met activement au travail pour l'exécution d'une organisation d'ensemble, et lorsque, le 22 Novembre, le Régiment quittera le secteur, il laissera à ses successeurs une ligne de défense déjà sérieuse.

Deux bataillons sont en ligne dans le Bois Bouchot et le Bois des Chevaliers ; le 3^e est au repos dans la région de Ranzières, bois de Ranzières. Un roulement est établi entre les bataillons qui vont successivement au repos.

En face l'ennemi travaille de son côté et reste relativement calme. Toutefois, les premières lignes sont soumises à des bombardements répétés.

Dans les patrouilles qu'ils exécutent, les soldats du 27^e font toujours preuve du même entrain, et, dans leurs rencontres avec l'ennemi, affirment leur supériorité sur l'adversaire.

Le fait saillant de cette période est l'attaque du Bois Baugny, exécutée pour chasser l'ennemi d'une région où il gênait considérablement les travaux d'organisation dans le Bois Bouchot.

L'assaut a lieu le 5 octobre, mais le peloton Prost de la 8^e compagnie qui en est chargé, éprouve des pertes sérieuses, et, par suite de la faiblesse de son effectif, ne réussit pas à se maintenir à la lisière du bois. L'opération est reprise le lendemain à 21 heures par les 10^e, 11^e et 12^e Compagnies, sous le commandement du capitaine Mazaroz. Cette fois, l'ennemi ne peut résister à l'élan des troupes et toute la corne du Bois Baugny est enlevée.

Quelques jours plus tard, les citations suivantes récompensaient la vaillance des assaillants :

Médaille Militaire : Sergent-major GROCHEREAUX.

« Au cours d'une attaque de nuit s'est offert spontanément pour porter un renseignement sous un feu violent d'infanterie. A été très grièvement blessé par une balle en accomplissant sa mission. »

MAILLARD Albert, soldat de 2^e classe ;

« Tombé dès le matin dans un combat, la cuisse traversée par une balle, a donné le plus bel exemple de dévouement et d'abnégation, en

ramenant le soir dans nos lignes un de ses camarades grièvement blessé qu'il était obligé de porter, alors que lui-même ne pouvait plus se trainer. »

BAUDILLON Pierre, caporal infirmier ;

« S'est rendu volontairement au poste de secours d'un autre Régiment pour aider à soigner les blessés. Blessé grièvement, a dit à l'infirmier qui venait le soigner : « Ne t'occupe pas de moi, je suis perdu, va soigner les autres. »

Citations à l'ordre de l'Armée

Sous-lieutenant PROST ;

« Chargé avec son peloton de l'occupation d'un saillant de bois, s'y est maintenu plus de deux heures dans une situation très critique, sous un feu très meurtrier. N'a battu en retraite que par ordre, en tenant tête à l'ennemi et en lui infligeant des pertes sérieuses. »

Caporal HUMBERT ;

« Couvrant avec une patrouille le flanc de sa section, ayant eu 4 hommes tués, a renvoyé les autres et est resté seul à tirer jusqu'à la retraite complète de sa section. »

Soldat TRUCHOT ;

« Etant en patrouille et ayant reçu l'ordre de se retirer et de prévenir que les munitions s'épuisaient, est parti pour transmettre les renseignements et est revenu sous un feu très violent rapporter ses propres cartouches à son chef en lui disant : « Voilà toujours les miennes que j'ai oublié de vous remettre avant de partir. »

Soldat DEFFARGES ;

« Chargé de reconnaître, sous un feu violent, si un fossé était utilisable pour abriter sa section, a été blessé deux fois, a continué néanmoins sa mission, a fait parvenir le renseignement et a été blessé une troisième fois en se retirant ».

Sont en outre cités à l'Ordre du Corps d'armée :

Adjudant HUARD, élève-caporal TROTOT, soldat DUPLUS, caporal LABOURIAUX, soldat de 1^{re} classe BARBEY.

Le 22 novembre, le Régiment est relevé et va cantonner à Villers-sur-Meuse et Tilly-sur-Meuse, puis il se rend par étapes à Coustances-aux-Bois, où il arrive le 25. La 30^e Brigade est alors mise au repos en réserve de la 1^{re} Armée.

Le gros du 8^e Corps d'Armée occupe la partie Sud de la Hernie de Saint-Mihiel, où de nombreuses tentatives sont faites pour rejeter l'ennemi dans la plaine de la Woëvre.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, la 6^e compagnie, soutenue par l'ensemble du 2^e bataillon, prend part à une opération ayant pour but de faire subir des pertes à l'ennemi, de rapporter des renseignements et de ramener des prisonniers. L'opération a lieu en forêt d'Apremont dans le secteur de Tête-à-Vache. La Compagnie prend son dispositif d'attaque à l'heure fixée et se trouve à 17 h. 45 en avant de nos tranchées, face à l'objectif. Les tranchées ennemies sont bien protégées par des réseaux de fil de fer. Comme armement, nous ne disposons que de fusils. Néanmoins, au moment voulu, la compagnie fait une irruption hardie dans les lignes ennemies et fait preuve d'un entrain et d'une fougue dignes d'éloges. La section du sous-lieutenant Tarnier, blessé au cours de l'action, se fait particulièrement remarquer.

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

Sergent CAILLOT ;

« Blessé d'une balle à l'œil gauche au cours d'une reconnaissance effectuée le 2 décembre dans la forêt d'Apremont, remplit néanmoins sa

mission et refuse ensuite de quitter sa section avant la fin de l'action engagée sous un feu violent.

Caporal CHARLOT ;

« Au cours d'une attaque exécutée le 2 décembre dans la Forêt d'Aprémont, voyant tomber son chef de demi-section, a pris immédiatement le commandement de son unité et a été tué en l'entraînant avec la plus mâle énergie. »

Soldat BATAILLE ;

« Blessé au visage au cours d'une attaque à la baïonnette exécutée le 2 décembre dans la forêt d'Aprémont, a continué à charger avec sa section, s'est porté deux fois à l'assaut des tranchées ennemies et a tué de sa main plusieurs Allemands. »

Le Lieutenant Hugo est blessé le 11 octobre.

Les Sous-Lieutenants Tarnier et Guyot sont cités à l'ordre du Corps d'armée.

Le 2^e bataillon rejoint le 2 le reste du régiment à Cousances-aux-Bois. Le 9, le Régiment va cantonner à Vignot (Est de Commercy).

CHAPITRE VI

L'Attaque du Bois Brulé

Passé en revue le 10 par le Général commandant le 8^e Corps d'Armée, le Régiment monte le soir même en ligne et est chargé d'enlever le lendemain la redoute du bois Brulé, clé de la défense allemande dans la hernie de Saint-Mihiel.

Parti à l'attaque le 11, à la pointe du jour, dans une région où abris et tranchées étaient à l'état embryonnaire, le bataillon d'assaut (3^e bataillon) s'élance sur l'ennemi à la baïonnette. Sur ce terrain très boisé, les défenses et les obstacles sont accumulés : arbres abattus par les projectiles, réseaux de fil de fer reliant entre eux les troncs enchevêtrés, trous d'obus pleins d'eau, etc... Mais ces obstacles, non plus que les tirs des mitrailleuses et les rafales d'artillerie, ne réussissent à arrêter l'élan des assaillants qui abordent l'objectif assigné, où ils sont accueillis par les explosions d'un engin nouveau, le « Calendrier » qui leur cause des pertes cruelles (1). Le 27^e doit stopper.

Mais les jours suivants, et jusqu'au 23, avec une inlassable énergie, les unités du 27^e se ruent de nouveau sur l'ennemi, qui ne veut pas lâcher pied et se défend avec acharnement, mettant tout en œuvre : fusils, mitrailleuses, obus, bombes, pour les arrêter. Malheureusement, à ces projectiles dont le Boche accable l'assaillant, s'ajoutent deux autres ennemis qui furent pour lui non moins redoutables : la pluie et le froid.

Ceux-là seuls qui ont vécu face à l'ennemi cette dure période peuvent se faire une idée des souffrances et des fatigues ressenties : pas d'abris, pas de feu, pas de sommeil, peu de nourriture, la pluie tombe presque sans arrêt. Pendant 12 jours et 12 longues nuits d'hiver, les pieds dans la boue, le corps glacé, mais l'esprit toujours en éveil, ce qui reste du Régiment monte la garde devant

(1) Ce calendrier que nous emploierons quelques mois plus tard, et qui dut son nom à sa forme, n'était autre qu'une forte charge d'explosif fixée à une palette en bois et qui pouvait être lancée sur l'assaillant après amorçage.

l'ennemi, se lance presque chaque jour à l'attaque de ses positions pour tenter de lui ravir cette Redoute à laquelle il attache un si grand prix. La redoute passe de main en main, et, si la puissance des moyens de défense empêche le 27^e de se maintenir sur les ruines de l'ouvrage, il réussit du moins à s'accrocher aux fossés qui restent finalement entre ses mains.

Quand, le 24 décembre au matin, le Régiment est relevé, il a perdu les 2/3 de ses Officiers et ses Compagnies sont réduites de moitié.

Dans un ordre de la Brigade en date du 12 décembre 1914, le colonel Valentin, commandant la 32^e brigade et le sous-secteur de l'Est, transmet à son ancien Régiment, avec ses félicitations personnelles, celles des Généraux commandant la 16^e Division et le 8^e Corps d'Armée.

D'ailleurs, quelques jours après la relève, le Général de Mondésir, commandant le 8^e Corps d'Armée, reconnaissait en ces termes, dans l'ordre du corps d'armée n° 132, la vaillance du Régiment :

Les braves du 27^e et de la compagnie 8/2 du génie, qui ont attaqué le 11 décembre avec tant d'énergie, de courage et d'élan la Courtine et le Bastion Nord de la Redoute du Bois Brûlé, et qui ont laissé dans les ouvrages ennemis ou à proximité tant des leurs, officiers, gradés et soldats, tombés glorieusement pour leur pays, ces braves ont droit à la reconnaissance de tout le 8^e corps d'armée pour le magnifique exemple qu'ils ont donné.

Si le succès n'a pas couronné tant d'efforts, l'ennemi n'en a pas moins vu ce que valait la troupe d'élite qui lui faisait face. Il l'a vue affronter à la fois ses fusils, ses mitrailleuses, ses grenades, ses obus et les bombes de ses minenwerfer. Il a vu ceux qui avaient réussi à pénétrer dans ses tranchées, y rester pour mourir plutôt que de reculer ! Il a appris enfin que nous ne voulons pas lui céder cette redoute à laquelle il attache tant de prix.

Je décide que le présent ordre sera lu au plus tôt dans toutes les unités.

Signé : DE MONDÉSIR.

Il était, en outre, accordé un certain nombre de distinctions, parmi lesquelles il y a lieu de mentionner les suivantes :

Sont nommés au grade de chevaliers de la Légion d'honneur :

Sous-Lieutenant SOITOUT :

« S'est distingué en plusieurs circonstances par un courage et un sang-froid à toute épreuve. Le 11 Décembre, a montré encore la plus grande bravoure en entraînant ses hommes à l'attaque d'une tranchée ennemie. »

Sous-Lieutenant LAUDET Gustave :

« Au combat du 11 décembre, a poussé en avant, sous un feu des plus violents, des soldats de sa compagnie. A tenu pendant 12 heures dans une tranchée prise à l'ennemi, sous une grêle de bombes. Ne s'est replié que sur l'ordre de ses chefs, après avoir été blessé et avoir subi des pertes importantes. »

Reçoivent la médaille militaire :

Adjudant ALETTI Joseph :

« Sous-officier des plus braves. Au combat du 11 Décembre, bien que blessé, a entraîné ses soldats sous un feu violent, à l'attaque d'une tranchée ennemie. »

Sergent RIDARD Claude :

« A fait preuve d'un admirable courage, d'abord en conduisant à deux reprises 20 hommes, porteurs de sacs à terre, sur la ligne de feu, puis en y portant des munitions et des grenades ; enfin, en assurant, à plusieurs reprises, la liaison avec des fractions occupant une tranchée prise à l'ennemi. »

Sont cités à l'Ordre de l'Armée :

Capitaine MAZAROSZ :

« Le 11 décembre, dans le Bois Brûlé, s'est jeté en avant de sa Compagnie pour l'entraîner à la baïonnette vers un ouvrage ennemi, sous les feux croisés des mitrailleuses. Est tombé héroïquement au milieu des réseaux de fils de fer de la position ennemie. »

Capitaine FERRIER :

« Belle conduite au feu. Mort héroïquement en chargeant à la tête de sa compagnie. »

Lieutenant RENARD :

« Au combat du 11 décembre, à la redoute du Bois Brûlé, ayant réussi à entraîner sa Compagnie jusque dans un ouvrage ennemi, a conservé son commandement malgré deux blessures. A été mortellement atteint au moment où il consentait à se laisser emporter. »

Lieutenant JEANNIN :

« Au combat du 11 Décembre, à la Redoute du Bois Brûlé, a été tué d'une balle au front, au moment où il enlevait bravement une fraction de sa compagnie pour la porter à l'assaut d'un ouvrage ennemi. »

Sous-lieutenant de réserve MORILLOT :

« Le 11 décembre, au combat du Bois Brûlé, ayant réussi à prendre pied dans un ouvrage ennemi, s'est lancé à l'assaut d'une nouvelle tranchée et est tombé très grièvement blessé en tête de sa section. »

Sont cités à l'ordre du 8^e Corps d'Armée :

Sous-Lieutenant GORCEIX (tué), soldat de 1^{re} classe MARCHAND, capitaine BRAUN (tué), capitaine BIARNOIS, sous-lieutenant CHIROUSSEL, adjudants BOUDRAND et MACLET (blessés), adjudant BENOIT, sergents MAY (tué), GOGUELET (tué), AMEN (tué), BOCHIN (tué), MORIZOT ; LANVIN et PAQUELIN ; caporaux KLINGLER, JACQUINOT (tué), GIRAUD, LAGRANGE ; soldats de 1^{re} classe RONDEAU, PETITJEAN, CORNICAUT, FAURE, MICHAUD, POPIER, PATUROT, sergent territorial JAUVIGNOT (tué).

A l'ordre de la Division :

Le sergent DUCREUX.

Un certain nombre de gradés et soldats sont en outre cités à l'ordre de la Brigade ou du Régiment.

Après relève, le 27^e vient cantonner le 24 décembre à Boncourt et Saint-Julien, où il passe la nuit. Le lendemain 25, le Régiment retourne à Cousances-aux-Bois, où il restera au repos jusqu'au 17 janvier, repos bien gagné, au cours duquel les compagnies sont réorganisées. Le Régiment est en deuil de tous les camarades tombés au Bois Brûlé, mais n'est pas abattu. Chacun reste ferme et reprend des forces en vue des prochains combats.

CHAPITRE VII

Les tranchées du Bois d'Ailly.

Du 18 janvier au 25 septembre 1915, le 8^e Corps reste en ligne dans la partie Sud de la Hernie de Saint-Mihiel et prend part aux attaques exécutées dans la première moitié de 1915, sur les deux flancs du saillant, dans le but de le réduire. Tandis que les éléments de la 2^e Armée opèrent dans la région des Eparges, le 8^e Corps attaque en forêt d'Apremont. C'est la période la plus active de la guerre de tranchées. Non seulement, les Allemands résistent, non seulement ils contre-attaquent, mais ils cherchent à élargir leurs positions, dans lesquelles ils se sentent trop à l'étroit : des prisonniers déclareront d'ailleurs plus tard que les troupes allemandes occupant Saint-Mihiel furent tenues constamment en alerte et prêtes au départ. Néanmoins, la fameuse Hernie résiste à nos assauts.

Les opérations de cette période sont des combats de tranchée à tranchée, de peu d'envergure ordinairement, où l'on se bat pour la possession d'une barrage, d'une tranchée, de 20 mètres de boyau. En général, l'artillerie intervient peu dans ces attaques : une petite préparation de 10 minutes avant chaque opération, et c'est tout.

Par contre, les tirs de harcèlement, d'interdiction et de destruction sur les organisations adverses sont exécutés de part et d'autre avec une intensité croissante.

Avec cette période aussi, apparaissent la plupart des engins de tranchée. Dès 1914, l'ennemi a utilisé les minenwerfer ; dès le début de 1915, il fait usage des « bouteilles » ou « tuyaux de poêle », des grenades à tige, des grenades à manche ou « pilons », qui ont succédé au « calendrier » ; puis, en avril 1915, d'une nouvelle grenade ronde, quadrillée, en fonte.

Du côté français, en 1914, l'Infanterie ne dispose encore que du fusil 1886 et de trois sections de mitrailleuses par Régiment. Au mois d'avril 1915, une 4^e section est créée et l'ensemble des quatre sections forme la Compagnie de Mitrailleuses régimentaire. A la même époque, des essais sont faits pour l'installation de batteries de fusils destinées à exécuter des tirs indirects sur les arrières de la position ennemie.

En janvier 1915, on utilise les mortiers de bronze de 15 centimètres dits « Louis-Philippe », avec lesquels on lance les bombes « Save » ; puis, en Avril, apparaissent les mortiers de 58, les mortiers « Célérier » et le lance-grenades. On adopte également une grenade à tige fusante et, comme grenade à main, une sorte de « calendrier » fait de deux pétards de mélinite et d'un amas de clous et de ferraille de toutes sortes ; ce dernier engin est assez meurtrier.

Le 27^e occupe les tranchées du Bois d'Ailly. Tout le bois est déjà sillonné de tranchées et boyaux, dont quelques-uns assez profonds pour abriter complètement un homme debout. De place en place, quelques abris légers servent de « cagnas » aux défenseurs ; entre les deux premières lignes, très rapprochées par endroit, s'étend un fouillis d'arbres abattus, de chevaux de frise, de fils de fer enchevêtrés.

Le Régiment monte en ligne le 18 janvier. Il a neigé. C'est dans

la boue qu'il occupe les nouveaux emplacements. Le 2^e Bataillon tient les tranchées du Bois d'Ailly ; le 1^{er} est en réserve à Mécrin. Brassette et Maison-Blanche ; enfin, le 3^e Bataillon est resté sur la rive gauche de la Meuse, à Sampigny et Mesnil-aux-Bois, en position d'attente.

Le 25, le 3^e Bataillon va relever le 2^e au Bois d'Ailly.

Dans la nuit du 26 au 27, trois attaques se produisent sur la 10^e Compagnie, commandée par le Capitaine Tisserand-Delange, dans la région du « Fortin ». D'abord obligée de céder sous la pression adverse, après s'être vaillamment défendue, la 10^e Compagnie reprend, à 10 heures du matin, par une vigoureuse contre-attaque, tout le terrain perdu et s'y maintient. Elle a perdu 7 tués et 21 blessés.

En raison de leur conduite, les sergents Thouviot et Alix sont cités à l'ordre du corps d'armée, les caporaux Lorimy et Colson, les soldats Gauthier, Moine et Ripart sont cités à l'ordre du Régiment.

A partir du 1^{er} février, un Bataillon et demi tient les tranchées du Bois d'Ailly, le reste du 2^e Bataillon est en réserve à la Croix-Saint-Jean et à Pont-sur-Meuse ; le dernier Bataillon est au repos à Commercy. La relève entre les bataillons a lieu tous les douze jours.

Aucune attaque à signaler au cours des mois de Février et de Mars. D'ailleurs, une humidité persistante transforme en ruisseaux de boue les tranchées, boyaux et sentiers. Cependant, quelques patrouilles hardies sont poussées en avant de nos lignes, soit pour reconnaître les organisations adverses, soit pour améliorer nos défenses accessoires, soit pour enterrer les corps des camarades tombés lors des derniers combats. Dans ces opérations, les 2^e et 8^e Compagnies se distinguent particulièrement. La hardiesse, l'habileté et le dévouement, dont font preuve les exécutants de ces patrouilles sont attestés par les Citations à l'Ordre du Régiment des gradés et soldats suivants :

Adjudant LEPERS, sergent-major DESGRANGES, sergents BELLEURGEY et DESCHAINTRÉ, caporal DUVERNOIS, soldats FRANCE, GAT, TARRIOT, BRUCHON, JAILLET, MICHON, LANIER, REBOUILLAT, PRIN, CHAVET, BENETEAU, ROUX.

Le 5 avril se déclenche une attaque générale de toute la 15^e Division, pour tenter de nouveau la réduction de la Hernie de Saint-Mihiel. Le 27^e prend part à l'action et le 1^{er} Bataillon se lance à l'assaut des tranchées allemandes, après une préparation d'artillerie assez sérieuse. Toute la position ennemie, comprenant trois lignes de tranchées, est enlevée. Malgré de violentes contre-attaques, la plus grande partie du terrain conquis est conservée.

Pendant tout le cours du mois d'Avril, ce sont des combats journaliers : le 5, ce sont les 7^e et 8^e Compagnies qui attaquent sur la droite du Régiment, en liaison avec le 10^e R. I. ; le 10, les 10^e et 11^e Compagnies s'emparent du Saillant Beaulieu ; le 12, la 7^e Compagnie couvre les travaux du génie et s'empare d'un boyau ; le 15, l'adjudant Brun, avec une section de la 4^e Compagnie, occupe un barrage à droite du Saillant Beaulieu ; le 22, le 2^e bataillon conquiert tout l'Ouvrage en U et le conserve malgré les efforts répétés de l'ennemi pour le reprendre ; le 24, c'est l'attaque du Fortin, à droite de l'ouvrage en U, par les 10^e et 12^e Compagnies ; le 26, nouvelle attaque de la 10^e Compagnie, à gauche du saillant Beaulieu.

A chaque attaque, l'ennemi lâche pied et lorsque, le 4 mai, le Régiment est relevé, il est entré profondément dans les lignes adverses.

Peu de périodes au cours de la campagne furent aussi fertiles en faits héroïques et en actes individuels de bravoure. Ce que furent l'ardeur, l'héroïsme et la ténacité des chefs et soldats du 27^e pendant ces journées d'Avril est démontré éloquemment par des Ordres du jour et de nombreuses Citations dont il n'est possible de reproduire que les plus remarquables :

ORDRE GÉNÉRAL DU 8^e CORPS D'ARMÉE, du 8 avril 1915

Le général commandant le 8^e Corps d'Armée est heureux d'adresser ses chaleureuses félicitations à tous les officiers et hommes de troupe, qui combattent avec succès depuis trois jours dans le bois d'Ailly.

Par le courage dont ils ont fait preuve dans la conquête des tranchées ennemies et par la ténacité qu'il leur a fallu déployer pour garder les tranchées enlevées ou pour reprendre celles réoccupées temporairement par l'ennemi, tous ont montré qu'ils avaient compris l'appel fait à leur patriotisme et l'importance de l'action engagée actuellement.

Le général commandant le 8^e Corps d'Armée les en remercie et compte qu'ils redoubleront leurs efforts pour chasser l'ennemi hors du Bois d'Ailly.

Le général commandant le 8^e Corps d'Armée, signé : DE MONDÉSIR.

Reçoivent la Médaille Militaire :

BROUTCHOUX Alfred, soldat :

« Ayant le bras presque arraché par un obus, a montré un courage stoïque en ne poussant pas une plainte et en exhortant ses camarades à marcher en avant. »

MARCHAND Auguste, sergent :

« Conduite héroïque pendant le combat du 5 avril. S'est emparé d'une mitrailleuse ennemie. S'est distingué dans tous les combats auxquels le Régiment a pris part depuis le début de la campagne. A été cité deux fois à l'ordre de l'Armée. »

CHABERT Louis, soldat :

« A attaqué à coups d'explosifs une mitrailleuse allemande en action et s'en est emparé avec l'aide de quelques camarades, après en avoir tué les servants. »

Sont cités à l'Ordre de l'Armée :

Capitaine TISSERAND-DELANGE :

« Blessé légèrement dans la soirée du 24 Avril, en enrayant par son énergie une contre-attaque allemande, a conservé le commandement de sa compagnie pendant toute la nuit et n'a consenti à aller se faire panser que le lendemain matin, quand tout danger fut conjuré. Le 26 avril, a chargé en tête d'une Section sous les feux croisés des mitrailleuses, et bien qu'ayant reçu de nouveau une blessure légère, a fait preuve de belles qualités en continuant à diriger le combat de sa Compagnie. »

Adjudant MATHEY Etienne :

« N'a cessé de donner l'exemple du sang-froid et du plus grand courage. Au cours du combat du 24 avril, a contribué pour une large part à arrêter le succès d'une violente contre-attaque allemande en maintenant sa Section sous un feu violent. A été mortellement frappé lorsqu'il encourageait ses hommes. »

Sous-lieutenant LARUE Jean :

« Après avoir entraîné sa Section à l'attaque d'une tranchée allemande, en faisant preuve d'un élan remarquable, a réussi à se maintenir sur cette position malgré le feu intense de l'artillerie. Bien que blessé, n'a pas voulu abandonner son poste. »

Capitaine BOLLE René :

« Commandant de compagnie d'une remarquable bravoure. Au combat du 5 avril, a enlevé une tranchée ennemie. A tué six Allemands de sa main. »

Lieutenant GRANDJEAN Pierre :

« A l'attaque du 5 avril, a conduit brillamment sa Compagnie, l'entraînant au delà des troisièmes lignes de tranchées jusqu'aux baraquements ennemis. Frappé mortellement d'une balle, s'est écrié : « Je suis blessé, mais ça ne fait rien : la 2^e compagnie, en avant ! »

Lieutenant MERVOYER Raoul :

« Commandant de Compagnie, a donné, au combat du 5 avril, l'exemple du courage le plus intrépide en enlevant, à la tête de ses sections, un ouvrage fermé. A été tué à la fin de l'action. »

Sous-Lieutenant PERROT Louis :

« A, pendant le combat du 5 avril, entraîné ses hommes d'un seul bond au delà de la 3^e ligne des tranchées allemandes. Obligé de se replier, s'est reporté en avant bien que blessé et a fait réoccuper la tranchée ennemie. A été mortellement atteint à la fin de l'action. »

Sous-Lieutenant CHAUMONT Antoine :

« Mis en réserve avec une partie de sa compagnie, a demandé à rejoindre ses unités engagées, s'est battu avec une bravoure incomparable et a été tué au moment où il faisait un nouveau bond en avant. »

Adjudant SON Auguste :

« A fait preuve, le 5 avril, pendant l'attaque d'un ouvrage ennemi, d'une bravoure éclatante. A dirigé ensuite la défense d'une partie de l'ouvrage avec une ardeur et une ténacité héroïques. A été tué pendant le combat. »

Adjudant JOMIN Armand :

« A assisté, depuis le début de la campagne, à tous les combats auxquels le Régiment a pris part. Le 5 avril, a eu une conduite héroïque dans l'attaque d'une tranchée allemande de 2^e ligne. Est resté sur le parapet pour exciter l'ardeur de ses hommes. A été tué d'une balle au front. »

Sergent LÉVÊQUE Robert :

« Sergent de l'équipe téléphonique régimentaire, a sollicité comme une faveur l'autorisation d'accompagner sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes pour y installer lui-même une nouvelle ligne. A été mortellement blessé. »

Sergent GAUTARD Léon :

« Remarquable par son courage et son sang-froid. S'est porté bravement en avant de nos lignes pour assurer la liaison entre une section d'attaque et sa Compagnie. A été frappé mortellement. »

Soldat de 1^{re} classe JOSSE Léon :

« Etant seul au poste téléphonique qu'il venait d'installer dans la tranchée allemande conquise au combat du 5 avril, a fait preuve d'un sang-froid remarquable en couchant en joue quatre allemands qui sortaient d'un abri-caverne et les a fait prisonniers. »

Caporal BARDOT Claude-Marius :

« Chargeant à la tête de sa section le 22 Avril, est tombé mortellement blessé au moment où il arrivait sur la tranchée allemande. A dit aux hommes qui voulaient le secourir : « Ne vous inquiétez pas de moi ! Continuez ! En avant ! »

Caporal VOISIN Jean-Baptiste :

« Le 15 avril, a défendu avec un sang-froid et un courage admirables un barrage contre-attaqué. Blessé grièvement et ne pouvant plus parler, a écrit ces mots à l'adresse de son Lieutenant : « Je meurs, nous vaincrons ! Vive la France ! »

Sont cités à l'ordre du 8^e Corps d'Armée :

Le Capitaine SAUVAIN, les Sous-Lieutenants de MONTHELIE, SCHOBERT, le caporal BERTHELON.

Le 4 mai, le 27^e, décimé, est relevé et envoyé à Commercy. Les hommes s'installent aux casernes Oudinot et Bercheny, mais ne profitent pas longtemps du repos. Le 5, à 8 heures du matin, le Régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à rejoindre la Croix-Saint-Jean.

Que s'est-il donc passé ? La nouvelle se répand que le Boche a attaqué.

A 11 heures, le 1^{er} bataillon quitte Commercy, suivi à une heure d'intervalle par les autres unités. Avant d'arriver à la Croix-Saint-Jean, ordre est donné de mettre baïonnette au canon et de prendre la formation de combat.

Stupeur générale ! L'ennemi aurait-il donc avancé ? Et la réalité brutale apparaît : l'ennemi a attaqué et a enlevé non seulement le terrain qui lui avait été ravi par le 27^e dans les attaques d'Avril, mais encore l'ensemble de nos premières lignes. Chacun est atterré ! Mais, au premier découragement succède vite une colère sourde, un âpre désir de vengeance, et, dans un assaut furieux, le 3^e bataillon reprend presque toutes ces tranchées, rétablissant la situation dans son ensemble.

Jusqu'au 23 mai, le Régiment reste en secteur et exécute presque chaque jour des attaques partielles pour améliorer ses positions et reprendre des éléments de tranchées que l'ennemi a pu conserver. Le fait saillant de cette période est l'attaque du 20 Mai, exécutée par la 3^e Compagnie sous le commandement du capitaine Bolle et qui eut pour résultat la prise du « Boyau du Génie » resté jusque là aux mains de l'ennemi.

A la date du 18 mai, le Général Krien, commandant la 30^e brigade, transmet au Colonel commandant le 27^e les félicitations du Général commandant le Corps d'Armée.

La Médaille militaire est conférée au Sergent Colson Marcel et au soldat Forest, pour les motifs suivants :

Sergent COLSON :

« Pendant le combat du 7 Mai, chargé de la défense d'un barrage, a donné à ses soldats l'exemple du plus grand courage en restant à son poste, bien qu'il eut le bras presque arraché par des grenades ennemies. A été cité le 11 avril à l'Ordre de la Division. S'est signalé dans tous les combats depuis le mois de Décembre 1914. »

Soldat FOREST :

« Au cours de l'attaque du 7 Mai, s'est arrêté sous un feu violent pour porter aide à son lieutenant blessé, puis a continué son mouvement en avant. Resté seul et obligé de se replier, est revenu vers cet officier pour le mettre à l'abri. A pu le ramener dans nos lignes après être resté pendant 18 heures à quelques mètres du parapet allemand. »

Est cité à l'Ordre de la 1^{re} Armée :

Sous-Lieutenant BOIRAC Emile-Lucien :

« Officier d'une grande bravoure. Le 14 Mai, alors que sa section était en réserve, s'est offert pour prendre le commandement d'une section

d'attaque en disant : « Cela m'amuse. » A été tué le lendemain en portant secours à des hommes blessés de sa section. Avait été blessé deux fois depuis le début de la guerre. »

Le Sous-Lieutenant COMPÉROT est cité à l'ordre du 8^e Corps d'Armée.

« Le 7 Mai, au petit jour, a entraîné à l'attaque tous ses hommes, qui, malgré une fusillade nitense, sont partis du même élan. Blessé en abordant le parapet ennemi, a eu le sang froid de rester immobile très près des Allemands. A pu se replier, la nuit suivante, après être resté dans cette situation pendant 18 heures. »

Relevé, le Régiment peut enfin se reposer du 25 Mai au 1^{er} Juin ; le 3^e Bataillon va cantonner à Dagonville, les deux autres à Coussances-aux-Bois.

Le 2 juin, le 27^e remonte en ligne aux tranchées du Bois Mulot. Le régime d'occupation n'a pas beaucoup changé ; les unités de réserve sont toujours vers la Croix-Saint-Jean et le bataillon de repos à Commercy, mais la relève a lieu tous les six jours. En dehors des bombardements habituels, le mois de Juin est à peu près calme.

Brusquement, le 7 juillet, une violente attaque ennemie se produit, à la Vaux-Ferry, sur le régiment qui est à droite du 27^e. Ne pouvant résister à la poussée, ce régiment a dû se replier, découvrant le flanc droit du 27^e. Toutes les unités disponibles du 8^e Corps sont lancées en toute hâte à la contre-attaque pour rétablir la situation. Les 1^{re}, 2^e, 4^e, 6^e, 8^e et 11^e Compagnies, qui étaient alors en réserve, prennent part à l'action. Les 8, 9 et 10 juillet les unités du 27^e se lancent de nouveau à l'assaut et réussissent à dégager la droite du Régiment et à reprendre la plus grande partie du terrain perdu.

Par ordre N^o 1237 D du 2 août 1915, le général commandant en chef accorde la médaille militaire :

A l'adjudant MONTROY J.-B :

« Sous-officier d'un courage remarquable, ayant conquis tous ses grades pendant la campagne. Au cours du combat du 7 juillet 1915, sa section étant en réserve, a pris l'initiative d'une contre-attaque et a reconquis 100 mètres de tranchées. Blessé le lendemain d'un éclat d'obus assez sérieusement, a demandé à ne pas être évacué. »

Et à l'adjudant FOURNIER Marius :

« Au cours d'une contre-attaque exécutée le 7 juillet 1915, a montré beaucoup de décision et de bravoure ; s'est armé d'un fusil, a tué plusieurs Allemands de sa main, et, à la tête de sa section, entraînée par son exemple, a refoulé l'assaillant sur une distance de 200 mètres. A été blessé par un coup de feu. »

Sont cités à l'ordre de la 1^{re} Armée :

Le capitaine de réserve DUVERNOY, les soldats COQUETON Maurice et MARTIN Emile.

Le sous-lieutenant DESGRANGES est cité à l'ordre du 8^e Corps d'Armée.

Des prisonniers allemands faits au cours de ces opérations déclareront que l'attaque, forte d'une Division, avait pour objectif Commercy et devait avoir pour résultat l'occupation de toute la vallée de la Meuse entre Saint-Mihiel et Commercy.

Furieux de leur échec, les Allemands soumettent nos positions jusqu'en Septembre à un bombardement presque incessant et qui revêt, pendant le mois de juillet surtout, une extrême violence.

De nouvelles tentatives sont faites pour percer nos lignes ; les bombes ennemies bouleversent nos tranchées, les grenades de toutes sortes nous causent parfois des pertes sévères ; mais l'acharnement de l'ennemi ne peut rien contre la bravoure des combattants du Bois d'Ailly. Le 27^e veille nuit et jour à quelques mètres de l'ennemi, supporte vaillamment et sans murmurer bombardements et luttés à la grenade, affirmant toujours hautement sa supériorité sur l'ennemi qui ne peut gagner un pouce de terrain.

Parmi les citations décernées au cours de cette période, on peut relever les suivantes :

A l'Ordre de l'Armée :

RAIGA Jacques, Sous-Lieutenant ;

« Officier de réserve d'une énergie remarquable. Le 17 juillet, au cours d'un bombardement violent et précis, a réussi à maintenir sa section à son emplacement de combat. Atteint de contusions multiples après être resté, pendant une demi-heure, enseveli sous un éboulement, n'a consenti à quitter son poste pour être évacué que lorsque toute menace d'attaque fut écartée. Titulaire d'une citation à l'ordre de la Division. »

CORMONT Théotime-Etienne, Lieutenant ;

« A fait preuve des plus belles qualités militaires dans le commandement de sa compagnie. A été tué le 17 juillet 1915, au moment où, après avoir repoussé avec un plein succès une attaque ennemie, il rejoignait son poste de combat. »

A l'Ordre de la Division :

MINOIS André-Marie, soldat ;

« Agent de liaison. A été blessé très grièvement à côté de son commandant de compagnie au cours d'un violent bombardement. A dit à ses camarades présents : « Pansez le lieutenant avant moi. » Est mort de ses blessures. »

VALENDRU Pierre-Antoine et BOISSARD Claude-Etienne, soldats à la 6^e compagnie :

« Ont été tués alors qu'ils luttèrent depuis plusieurs heures à un barrage assailli sans cesse par l'ennemi. »

Le Sous-Lieutenant Capval, le sergent Jacquot, le caporal Poncet, les soldats Royer et Chevalot font l'objet de citations diverses.

Lorsque fin Septembre, le 27^e quitte le Secteur du Bois d'Ailly, où il s'illustre depuis neuf mois, il s'est acquis une réputation de troupe d'élite, même chez l'ennemi.

Le Lieutenant-Colonel Tisserand, qui a su maintenir ferme le moral du Régiment, et à qui revient une grande part du succès, est l'objet de la citation suivante :

A l'Ordre du 8^e Corps d'Armée :

« Officier supérieur, brillant et énergique qui, depuis le début de la campagne, a commandé son régiment dans toutes les affaires auxquelles a pris part le 8^e Corps. A pris une part très active aux succès remportés au Bois d'Ailly dans le courant du mois d'Avril, et le 13 Mai, au Bois Mulot, n'a pas hésité, en pleine nuit, à se porter sur la première ligne, pour enlever une compagnie de son Régiment, qui devait sortir des tranchées, pour attaquer une tranchée ennemie. »

TITRE III

Les Attaques de Champagne

CHAPITRE VIII

Tahure

Le 25 septembre se déclenche en Champagne la grande offensive qui a pour but d'enfoncer les lignes ennemies entre Reims et l'Argonne. Une division du 8^e Corps d'Armée doit y prendre part : la 15^e Division d'Infanterie est désignée.

Le 27^e est encore en ligne, lorsque, le 25 Septembre arrive l'ordre de départ. Relevé dans la nuit par des éléments de la 16^e Division, le Régiment vient cantonner à Void le 26 au matin et embarque le soir même en chemin de fer pour arriver le 27 à Sainte-Menehould.

La bataille est commencée depuis deux jours. Dès le débarquement, on entend le grondement de la canonnade vers l'Ouest. Après une longue période de tranchées, le Régiment vient de passer une nuit en chemin de fer ; les hommes auraient besoin de repos, mais les bonnes nouvelles qui se répandent font oublier la fatigue.

La 15^e Division qui fait maintenant partie de la 2^e Armée, est mise à la disposition du 16^e Corps. Le 27^e passe la nuit à Verrières. Le lendemain 28 à midi, alerte : le Régiment doit être enlevé immédiatement en autos : c'est la première fois qu'il fait usage de ce moyen de transport.

Le 27^e débarque à Somme-Tourbe et se rend à pied à Saint-Jean-sur-Tourbe. Le paysage a bien changé. Aux jolis coteaux, aux imposantes forêts, aux délicieuses vallées de la Meuse, succède l'horizon monotone de Champagne : coteaux nus et arides, landes de sapins rabougris, vallonnements sans verdure. Saint-Jean-sur-Tourbe donne l'impression d'un petit pays bien insignifiant, d'ailleurs à demi démoli, presque vide d'habitants. Dès l'arrivée, la vue est frappée par les camps installés dans tous les petits boqueteaux de sapins et par les nombreuses pistes blanches qui s'allongent interminables dans la campagne dénudée.

La préparation d'Artillerie qui a précédé l'attaque du 25 et qui a duré, dit-on, 75 heures, fait l'objet des conversations. L'enthousiasme est général.

Le 27^e passe la nuit du 28 au 29 à la belle étoile sur la croupe à l'Ouest de Saint Jean-sur-Tourbe ; les tentes sont montées.

En vue de la marche en avant, les hommes sont allégés de tout ce qui n'est pas indispensable et l'on fait des ballots individuels. On distribue aussi couteaux, poignards et grenades. Celles-ci sont d'un modèle nouveau pour le 27^e ; grenade à corps de fonte quadrillé, avec allumeur protégé par une douille de carton. Pour la première fois les casques en acier sont distribués.

Le matin du 29, le Régiment se rend à la Cote 203, non loin de « Cabane et Puits » où il reste trois jours. La tente est montée et chacun s'installe de son mieux. On s'est rapproché de la ligne de feu ; le bruit de la canonnade devient de plus en plus intense, les deux aviations sont actives ; de part et d'autre, de nombreuses

saucisses scrutent l'horizon. A la nuit tombante, les éclairs des canons et les fusées éclairantes lancées des premières lignes animent seuls ce paysage désolé.

Jusqu'au 1^{er} Octobre, le Régiment se rend chaque soir, par des boyaux, jusqu'en avant de Perthes, pour être prêt dès l'aube à continuer la poursuite, si l'ennemi lâche pied. Au petit jour, il rejoint la Cote 203. A partir du 1^{er} Octobre, il reste en position d'attente au nord de Perthes, dans la région du Trou Bricot (tranchée d'York) où il n'est plus qu'à deux ou trois kilomètres de la ligne de feu.

L'ennemi réagit avec violence contre nos assaut, fouille les arrières avec ses gros obus. A plusieurs reprises le 27^e est en butte à des tirs de 210 qui ne lui causent, d'ailleurs, que des pertes assez légères.

C'est pendant cette période que les éléments de la 15^e Division d'infanterie tentent de forcer la 2^e position ennemie qui a résisté jusque-là à tous les assauts; mais d'importants réseaux en défendent l'accès; les assaillants subissent des pertes élevées et doivent se terrer devant ces réseaux. On s'organise sur les positions conquises, et l'on reprend la guerre de tranchées.

Dans le courant d'Octobre, le Régiment jouit de trois jours de repos à la Croix-en-Champagne, Somme-Tourbe et Saint-Jean-sur-Moivre. Puis il remonte en ligne et est enfin relevé dans la nuit du 26 au 27, pour aller cantonner à Saint-Rémy-sur-Bussy. Toute la 15^e Division est mise en réserve de la 2^e Armée.

Le 1^{er} novembre au matin, alerte!

Depuis quelques jours, le bruit court que les Boches ont contre-attaqué, repris la butte de Tahure et accentué leur progression vers le Sud. A midi, départ pour le camp 152. On arrive à la tombée de la nuit au sud de Perthes; toute la zone avancée est arrosée de projectiles.

La mission du Régiment est maintenant connue. Après un bombardement extrêmement violent d'obus de tous calibres, dont une forte proportion d'obus lacrymogènes, l'ennemi a réussi à s'emparer de Tahure; le contact est perdu. A droite et à gauche, des éléments tiennent encore. Le 27^e, agissant en direction de Tahure, doit reprendre le contact et rétablir la situation.

Le Régiment se met en marche par bataillon; on traverse Perthes en grande partie détruit. A ce moment quelques obus fusants résonnent avec fracas dans les ruines; il y a quelques blessés. L'obscurité est épaisse; la pluie tombe, chemins et sentiers ne sont plus que des mares de boue.

A partir de Perthes, le Régiment, en file indienne, s'engage dans les boyaux. Il est environ 7 heures du soir: à 3 heures du matin, des unités n'étaient pas encore arrivées sur leurs emplacements. Ce que fut cette relève, exécutée sous les obus et au milieu de l'orage, ceux-là seuls qui, pendant huit heures, sans repos et sous une pluie battante, pataugèrent dans la boue de Champagne; peuvent le savoir.

Enfin le Régiment est installé tant bien que mal à l'Ouest de Tahure, sur la croupe dominant le village, dans quelques éléments de tranchées.

A l'aube, la situation apparaît sous son véritable jour: sur le champ de bataille des jours précédents gisent de tous côtés: cadavres, sacs, équipements, fusils, etc... Français et Allemands sont mêlés, certains tenant encore entre leurs mains crispées le fusil

muni de sa baïonnette. Quelques blessés râlent encore. Par moments, un souffle apporte de ce charnier une odeur insupportable.

On ne sait exactement où est l'ennemi. Derrière les Bataillons de 1^{re} ligne, des obus tombent sans arrêt sur Tahure qui n'est plus qu'un amas de ruines. En avant, un fouillis inextricable de lignes blanches, de trous d'obus, de boyaux à demi comblés : c'est la Butte de Tahure. Enfin, la situation se précise un peu à droite ; devant Tahure, le 19^e d'infanterie a conservé sa position, le 96^e est à notre gauche.

Le soir du 3 Novembre, les 6^e, 7^e et 8^e compagnies partent en reconnaissance avec mission de reprendre le contact, de s'établir sur la Butte que l'ennemi paraît n'occuper que faiblement et de rétablir la liaison à droite et à gauche. Les patrouilles parviennent au contact des petits postes boches. Les Compagnies les rejoignent et s'installent le long d'un talus qui est rapidement organisé. A l'aube, une solide tranchée existe déjà sur la pente Sud de la butte, et la liaison est assurée avec les éléments voisins. Les jours suivants, la position est améliorée. Les trois Bataillons sont en ligne, le 1^{er} et le 3^e ayant chacun des éléments en réserve, au sud du village.

Le Capitaine Levezou de Vezins est cité en ces termes à l'ordre n^o 37 de la 15^e Division d'Infanterie du 23 Novembre 1915 :

« Officier de cavalerie, affecté sur sa demande au commandement d'une Compagnie. S'est toujours fait remarquer par son sang-froid et son mépris complet du danger. A dirigé avec beaucoup de décision et de méthode la progression de sa compagnie sur la Butte de Tahure, pendant les journées des 3, 4 et 5 novembre 1915.

Les Sous-Lieutenants Jobard, Guerry, Bethry, tués au cours de reconnaissances ou pendant l'exécution de travaux urgents sont cités à l'Ordre de la Division ; les soldats Gauthier, Girardot et Cheuillet sont cités pour le courage et l'habileté dont ils ont fait preuve comme patrouilleurs à la recherche de renseignements sur l'ennemi.

C'est au cours d'une de ces patrouilles que le soldat Gauthier, de la 8^e Compagnie, trouva sur le cadavre d'un officier allemand tout le plan de l'attaque du 26 Octobre : les troupes d'assaut, fortes de 4 Divisions, avaient pour mission de rompre notre dispositif et de reprendre la position perdue le 25 Septembre ; arrêtées avant d'avoir atteint leur but, elles n'avaient pu conserver le terrain, qu'elles avaient momentanément repris.

Le 10, à 2 heures du matin, une attaque se déclenche sur le 1^{er} Bataillon, mais, seuls, les éléments de surveillance sont contraints de se replier ; malgré des pertes élevées, les 1^{re} et 2^e Compagnies tiennent bon. A 10 heures, les 11^e et 12^e Compagnies contre-attaquent, refoulent l'ennemi et rétablissent la situation.

La 2^e Compagnie est citée pour ce fait à l'Ordre de la Division :

« A fait preuve au cours de l'attaque allemande du 10 novembre 1915, en Champagne, d'une tenue merveilleuse au feu. Après avoir perdu son commandant de compagnie, un Officier et le tiers de son effectif, n'a cessé de contre-attaquer qu'après avoir définitivement assuré la possession de portions de tranchées passées à plusieurs reprises aux mains des Allemands.

« Signé : Général COLLAS. »

La Médaille Militaire est conférée au caporal DUBUY Joseph :

« Blessé grièvement à un œil et aux deux bras pendant le combat du 10 novembre 1915, a refusé de se faire panser pour continuer la défense d'un barrage violemment contre-attaqué. N'a consenti à quitter son poste qu'après en avoir reçu l'ordre, au bout d'une heure et demie de lutte et lorsque tout danger paraissait écarté. »

Le Sous-Lieutenant DE MONTHELIE Armand et le caporal DOLLIGNON Georges sont cités à l'ordre de la 2^e armée, les soldats CHALET Joseph et FÈVRE Hermann sont cités à l'Ordre du Régiment.

Sont encore cités à l'ordre du Régiment les soldats DELETTRE Maxime, BORNE Prosper et BONDUEL Alexandre, pour le motif suivant :

« A défendu avec le plus grand courage un barrage violemment attaqué et s'y est fait tuer plutôt que de reculer. Mort au Champ d'Honneur. »

Quelques jours plus tard, le 27^e est relevé et conduit au repos en auto à la Croix-en-Champagne et Dampierre-sur-Moivre.

Quatre jours après, le Régiment remonte en ligne dans la région du Ravin des Mures. Dans une position encore mal organisée, la pluie persistante détrempe le sol, fait ébouler les travaux et les abris, occasionnant de ce fait de nombreux accidents. Enfin, le 5 Décembre, la relève arrive. La division va quitter sans regret la boue crayeuse de la Champagne pour rejoindre vers Commercy le reste du 8^e Corps.

Quelques citations, cueillies parmi celles correspondant à cette période, démontrent le courage et l'abnégation dont tous firent preuve :

Citations à l'ordre de la 2^e Armée :

BRETON Pierre, soldat :

« Mitrailleur très brave. Le 6 novembre 1915, se sentant blessé mortellement à son poste de combat, a donné à sa Section un exemple magnifique du mépris de la mort. A prononcé simplement ces paroles : « Je sens que je vais mourir. Dites à ma femme et à mes enfants que j'ai fait tout mon devoir. »

VERNET Joseph, Sous-Lieutenant :

« Officier de mitrailleuses très brave, ancien sous-officier d'artillerie ayant demandé à servir dans l'Infanterie. A montré en toutes circonstances les plus belles qualités d'énergie et de sang-froid. A eu la jambe broyée par une grenade, alors qu'il dirigeait le tir d'une de ses pièces attaquée violemment par un ennemi très rapproché. »

FEREMBACH Marie-Alfred, sous-lieutenant, novembre 1915 :

« A la butte de Tahure (Champagne), alors qu'un de nos blessés était resté en avant de nos lignes sur une crête incessamment battue par l'artillerie ennemie, est allé seul chercher ce blessé sous la mitraille et l'a ramené dans nos lignes. »

Citation à l'ordre de la 15^e Division :

RAYMOND Francis, Médecin Auxiliaire :

« A la suite des combats d'Octobre 1915, en Champagne, a fait preuve d'un admirable dévouement et d'un mépris absolu du danger, en allant identifier sur nos premières lignes, sous le feu de l'Infanterie allemande, les cadavres des officiers et des soldats tombés pendant l'attaque. »

Le 27^e est relevé et se rend par chemin de fer à Commercy.

Après quelques jours de repos, le Régiment prend part à l'organisation d'une deuxième position de défense dans la région de Boncourt ; ces travaux durent une semaine environ, puis toute la Division se rend au camp de Belrain (Nord-Ouest de Saint-Mihiel) par Lavallée et Levoncourt, pour une quinzaine de jours.

Les travaux de défense alternent avec l'étude de quelques procédés de combat nouveaux, imposés par les circonstances ; on étudie plus particulièrement les liaisons.

Le 15 janvier, retour à Commercy par étapes. Les 19, 20 et 21 les trois bataillons vont occuper les tranchées du Bois-Brûlé, où le Régiment restera jusqu'au 21 Juin.

TITRE IV

La reprise de la guerre de tranchées.

Verdun. — La Somme.

CHAPITRE IX

Les tranchées du Bois-Brûlé

Les rares survivants des combats de la Redoute du Bois-Brûlé retrouvent avec émotion le terrain de la lutte soutenue avec tant d'héroïsme par le Régiment en Décembre 1914 ; ils retracent aux nouveaux venus les épisodes de ces attaques et rappellent avec fierté les termes des félicitations que reçut le Régiment.

Le 27^e monte en ligne dans la région du Bois de la Louvière et du Bois-Brûlé, où il relève des éléments de la 16^e Division. Depuis un an, le terrain n'a guère changé d'aspect : le bois est seulement plus clairsemé. Il est sillonné par tout un réseau de tranchées et de boyaux avec un assez grand nombre d'abris et de sérieuses défenses accessoires. Dans la région de la Redoute, en particulier, les premières lignes sont très rapprochées.

Pendant plusieurs mois, il faut encore se résigner à la vie monotone des tranchées. Celles-ci ont été munies de banquettes de tir, de créneaux, d'observatoires, de postes de commandement. Les deux adversaires se bornent ordinairement à rester sur la défensive. Français et Boches veillent au créneau, s'efforçant de surprendre les mouvements et les travaux de l'adversaire ; mais aussi, malheur à qui s'attarde derrière un créneau repéré : le Boche en face est à l'affût, souvent muni d'un fusil à lunette, qui donne à son tir une extrême précision, et bien des braves du 27^e ont payé de leur vie l'oubli, quelquefois volontaire, des précautions à prendre pour observer l'ennemi. Le capitaine Levezou de Vezins est tué à son poste de combat le 22 février.

Les Allemands emploient maintenant d'une façon courante la grenade à manche et mettent en service vers le mois d'Avril, des grenades aplaties, à explosions successives dites « crapauds ». Ils font aussi usage de la grenade à ailettes ; plus meurtrière que la grenade à tige, elle est lancée au moyen d'un « granatenwerfer », qui permet d'obtenir une grande rapidité de tir et une grande portée.

Comme engins de tranchées de gros calibre, ils possèdent le minenwerfer de 175, les lance bombes de 80, de 160 et de 240 ; ces dernières bombes, d'une puissance de destruction considérable, peuvent atteindre 800 à 1.000 mètres.

De notre côté, on tente aussi, mais sans beaucoup de succès, l'emploi du fusil à lunette ; la grenade en fonte quadrillée « Citron-Foug » succède au « calendrier », la grenade « Feuillette » à la grenade à tige. De nouvelles batteries de fusils sont installées ; il est formé une deuxième Compagnie de Mitrailleuses de Régiment et une deuxième Compagnie de Mitrailleuses de Brigade. A côté des « Louis-Philippe » et des mortiers de 58, vient prendre place le fusil « Guidetti » remplaçant le mortier « Cellierier ».

Jusqu'en juin 1916, la 15^e Division tient à elle seule tout le secteur du 8^e Corps, en Forêt d'Apremont, la 16^e Division ayant été envoyée à Verdun. Deux bataillons sont en ligne, le 3^e en réserve à Boncourt et dans la région de l'étang de Ronval. Chaque bataillon passe successivement 24 jours en ligne et 12 jours en réserve.

Les bombardements sont fréquents : celui des 21 et 22 février, lors du déclenchement de l'attaque de Verdun est particulièrement intense. On croit à une attaque ; aussi, malgré la violence du tir, chacun reste à son poste ; mais ce n'est qu'une diversion.

Pendant cinq mois, malgré l'héroïsme déployé par les servants des engins de tranchées, la lutte est inégale contre les Allemands mieux outillés ; mais le 27^e n'en assure pas moins sans défaillance la garde de la position qui lui a été confiée.

C'est pendant cette période que l'on commence la création d'abris-cavernes à plusieurs entrées, taillés dans le roc à coups de mine, abris dont la nécessité se faisait sentir pour protéger les hommes contre les effets des bombardements. Ces travaux ne diminuent en rien l'esprit offensif du Régiment qui s'affirme dans de nombreuses patrouilles ou reconnaissances faites en avant des lignes. A citer, celle exécutée le 16 mars par un détachement de 38 volontaires de la 1^{re} Compagnie sous les ordres du Sous-Lieutenant Labalme et qui valut aux exécutants les félicitations du Colonel Tisserand, commandant la Brigade.

De nombreuses Citations récompensent la valeur des chefs et des soldats pendant cette période.

Le soldat CHEVALIER Victor est cité à l'ordre de la Brigade pour le motif suivant :

« Entendant les appels d'un sous-officier et de camarades de sa Compagnie pris sous un éboulement, n'a pas hésité, sous un bombardement violent de grosses bombes, à se précipiter à leur secours pour les dégager. A été tué au cours de cette opération. »

De même, le sergent JAYET Marcel ;

« Très bon sous-officier, s'est distingué en maintes circonstances, notamment en Avril et en Mai 1915, par sa bravoure et son mépris du danger. Quoique blessé très grièvement le 2 mai 1915 au Bois Brulé, a continué à encourager ses hommes à tenir sous un violent bombardement ; est mort peu après des suites de ses blessures. »

« Le caporal TACHOT Emile, les soldats LEROY Yves et BARON Joseph, tous trois de la 8^e Compagnie, sont cités à l'ordre du Régiment :

« Le 22 février 1916, au Bois Brulé, ont travaillé pendant plusieurs heures sans arrêt et sous un feu de torpilles ininterrompu à retirer les corps de leur Capitaine et de trois de leurs camarades ensevelis sous un abri. » |

Quatre mois plus tard, ce même caporal Tachot, grièvement blessé en exécutant un travail d'organisation sur le parapet de la tranchée, est de nouveau cité à l'ordre pour son courage habituel et notamment pour son attitude au moment de sa blessure.

Le Sous-Lieutenant THIBAUT est cité à l'ordre du 8^e Corps d'Armée ; le Lieutenant COQUET Adolphe-Gaston-Marie, à l'Ordre de l'Armée.

Le Chef de bataillon LÉVÊQUE est promu officier de la Légion d'honneur :

« Officier supérieur de grande valeur, homme de cœur et de devoir, jouissant de l'estime et de l'affection de ses chefs, de ses officiers et de ses soldats ; a été blessé pour la deuxième fois très grièvement à son poste de commandement, le 21 avril 1916. Pendant qu'on le pansait, a donné l'exemple d'un courage admirable, voulant qu'on s'occupe d'un autre blessé et répondant à une parole de réconfort : « Ce n'est rien, il y en a d'autres bien plus malheureux que moi ! »

Le 22 juin, le Régiment est relevé et va cantonner à Vignot et Ville-Issey. Le 25, il se dirige par étapes sur le camp de Saffais, et après trois jours de marche, cantonne, le 27, à Flavigny, Burthécourt et Azélot.

C'est de cette époque que date la réorganisation des Bataillons.

Les 4^e, 8^e et 12^e Compagnies passent au Dépôt Divisionnaire ; une des Compagnies de Mitrailleuses de brigade est affectée au Régiment qui en compte ainsi une par Bataillon.

Le 1^{er} juillet, le Régiment occupe ses cantonnements définitifs : Vigneulles, Barbonville et Saffais. Toute la 15^e Division est alors mise à l'instruction jusqu'au 14, instruction intensive au cours de laquelle est étudiée dans tous ses détails l'attaque d'une position défensive puissamment fortifiée : une grande importance est donnée à la question des liaisons, surtout à la liaison avec l'Artillerie. L'instruction des spécialités est poussée activement

L'infanterie est dotée de fusils-mitrailleurs et de tromblons V.-B.

Le 7 juillet la 15^e Division est passée en revue par le général Russe Romanowski et par le général Franchet d'Esperey, commandant le Groupe d'Armées de l'Est.

CHAPITRE X

Verdun

Le 15 Juillet, toute la Division quitte le camp de Saffais. L'activité avec laquelle a été poussée l'instruction en vue de l'offensive fait pressentir que la Division va être appelée à jouer un rôle important. Ce sera sans doute à Verdun, car depuis plusieurs mois la France entière, l'Europe, même ont les yeux fixés sur la Forteresse, que l'ennemi attaque sans répit.

Le 15, le 27^e vient cantonner à Bainville-sur-Madon et Maizières ; le 16, à Domgermain et Charmes (S.-O. de Toul), d'où il est enlevé en auto, le 17, pour aller débarquer à Velaines et Nançois-le-Petit, à l'Est de Bar-le-Duc. Le 21, le Régiment est rassemblé à Chardogne. C'est bien à la défense de Verdun que le Régiment doit prendre part.

Le 22, le Chef de Corps, les Chefs de Bataillon et Commandants de compagnie partent en reconnaissance.

Le 23, le 27^e est transporté en auto à Nixeville, d'où il gagne Verdun à pied. La vue de la ville à demi-détruite produit une profonde impression. Le Régiment passe la nuit dans les ouvrages fortifiés de la ville, et la journée du 24 est employée aux derniers préparatifs ; on touche des vivres de réserve, des munitions, des

artifices, des bidons de deux litres. Par contre on n'emporte en ligne que le strict nécessaire et les sacs sont rassemblés.

Dans l'après-midi du 24, vers 16 heures, les Bataillons se mettent en marche sur la Route d'Étain. On attend la nuit près de la ferme du Cabaret, dans d'anciennes carrières, et vers 21 heures, on se remet en marche sous la conduite de guides envoyés par les unités à relever. Aux abords de la Route d'Étain et de la Côte Saint-Michel, des pièces d'artillerie sont en position et le départ se fait au milieu des éclairs de nos canons et du crépitement d'un violent tir de barrage qui vient de se déclancher : le spectacle est vraiment impressionnant. Au milieu d'un chaos indescriptible de trous d'obus, de troncs d'arbres enchevêtrés, de rails tordus, on arrive aux abords du Fort de Souville, puis, après être passé près de la Chapelle Sainte-Fine, on arrive en ligne. Il y a déjà quelques blessés. La relève a lieu à découvert, car l'établissement de boyaux a été presque impossible. Pourtant, à proximité des premières lignes, on trouve quelques éléments de tranchées hâtivement creusés, reliant les trous d'obus qui constituent le principal élément de défense ; pas d'abris, pas de réseaux de fil de fer.

Les troupes sont à peine installées sur leurs emplacements qu'un tir de barrage d'une violence inouïe s'abat sur le terrain que l'on vient de traverser. On frissonne en songeant aux malheureux qui se trouvent peut-être encore dans la zone battue. Pendant une demi-heure les obus se succèdent : un nuage de fumée âcre et épaisse couvre le sol. La nuit s'achève sans incident, coupée seulement par les bombardements qui reprennent à tout instant de part et d'autre.

Deux Bataillons sont en ligne dans le bois de Vaux-Chapitre ; le 3^e, à gauche, en liaison avec le 10^e d'Infanterie, vers la Chapelle Sainte-Fine ; le 2^e à droite, en liaison au Ravin des Fontaines avec des éléments de la 16^e Division qui seront relevés quelques jours plus tard et qui tiennent, en avant du fort de Vaux, la Haie Renard, le Bois Fumin et le Bois de la Lauffée. Le 1^{er} Bataillon est en réserve au Fort de Souville.

La mission du Régiment est de tenir à tout prix sur les positions actuelles, pour interdire à l'ennemi l'accès du Fort de Souville, point d'appui de la dernière ligne de défense de la Forteresse.

Les conditions sont très défavorables, le ravitaillement rendu difficile par les bombardements répétés, mais, chacun, pénétré de la gravité de la situation, est fermement décidé à défendre jusqu'à la mort la position qui lui a été confiée.

Du 25 au 28 Juillet, quelques combats de peu d'importance pour la possession d'éléments de tranchée ou de postes avancés. Dans la nuit du 28 au 29, une action plus importante est menée par la 9^e Compagnie, sous les ordres du capitaine Patacchini, en liaison avec le 2^e Bataillon, pour s'emparer de la tranchée de Montbrison qui domine nos positions de la région de Fleury. Après une courte préparation d'artillerie, l'assaut a lieu ; mais l'ennemi est sur ses gardes et ses mitrailleuses nous causent des pertes sévères. Le lieutenant Paquelin est blessé grièvement avant d'avoir pu atteindre l'objectif. Un violent combat à la grenade s'engage. Mais, seuls, quelques éléments ont pu atteindre la tranchée boche et sont obligés de se replier, réussissant cependant à ramener des prisonniers.

Le 29, les Allemands commencent une préparation d'artillerie qui durera jusqu'au 1^{er} Août. De 6 heures du matin à 7 heures du soir, les positions du 27^e sont écrasées par un bombardement

d'une violence inouïe d'obus de gros calibre, dont une forte proportion d'obus asphyxiants. Dans leurs trous, sans abri, les braves qui sont terrés face à l'ennemi, reçoivent sans broncher cette avalanche de ferraille, qui, malheureusement, fait des vides sérieux dans leurs rangs. La carrière où est établi le P.-C. du 3^e Bataillon, au Ravin des Fontaines, reçoit à elle seule, du 29 au 31 juillet près de 10.000 obus de gros calibre. La nuit, le bombardement est beaucoup moins intense, on en profite pour réparer hâtivement les positions, pour évacuer les blessés et enterrer les morts. Ceux-ci ne peuvent même pas jouir du repos de la tombe ; fréquemment les obus boches bouleversent les cimetières improvisés, mettant à nu des ossements et des débris de chair humaine qui répandent dans l'air une odeur insupportable. Les corvées de ravitaillement partent bien à l'arrière, mais sont souvent massacrées en route par les bombardements. Aussi, en ligne, les vivres de réserve constituent presque la seule nourriture ; la boisson surtout fait défaut et la plupart des défenseurs boivent avec avidité l'eau croupissante, encore rouge de sang, recueillie dans les trous d'obus. L'histoire du « Poilu » de Verdun restera comme l'exemple le plus sublime de l'héroïsme, de l'abnégation, de l'esprit de complet sacrifice dont est capable le soldat qui combat pour sa Patrie, pour l'honneur de son Drapeau, pour le triomphe d'une cause qu'il sait juste, car chefs et soldats sentent que c'est la destinée de l'humanité tout entière qui se joue dans cette épopée de Verdun.

Il faut se représenter l'état de délabrement physique et d'excitation nerveuse où se trouve le 27^e après une semaine de cette vie infernale, pour apprécier à sa juste valeur l'effort qu'il fournira le 1^{er} août. Malgré les pertes, on attend les Boches de pied ferme, et, lorsque, le 1^{er} août, l'ennemi se lancera à l'assaut de nos trous d'obus, il trouvera devant lui des chefs et des soldats que ni les obus, ni les gaz n'ont abattus, dont l'ardeur et le désir de vengeance ont été excités par ces trois jours de furieux bombardements, et qui ne redoutent pas chez l'adversaire la supériorité du nombre.

Le 1^{er} août, à 2 heures et demie du matin, l'ennemi tente une première fois d'aborder nos lignes, mais sans y réussir ; simple reconnaissance, sans doute, ou simulacre d'attaque. Mais, vers 5 heures et demie, le tir d'artillerie reprend avec une extrême violence ; ce n'est plus le tir d'interdiction, très serré pourtant, des jours précédents, mais un « pilonnage » en règle de toute la position, un tir d'écrasement comme personne n'en a jamais vu. Il y a une forte proportion d'obus et de bombes à gaz, car, bientôt, il faut mettre les masques. Le colonel Tisserand, intoxiqué pendant le bombardement, tient à donner à son régiment l'exemple de l'abnégation et du dévouement le plus absolu ; et, jusqu'à la fin, il saura rester inébranlable à son poste de combat, assurant son commandement avec une bravoure et une énergie admirées par tous ceux qui l'ont approché en ces heures tragiques.

Vaux-Chapitre, le ravin des Fontaines, la côte de Souville disparaissent dans la fumée ; dans leurs trous d'obus, les soldats courbent l'échine sous la rafale, la rage au cœur, impatients de voir enfin apparaître l'assaillant. Et quand, à 9 heures, le tir s'allonge, chacun pousse un soupir de soulagement et se dresse, le regard fier, froid, terrible de colère, en face de l'adversaire étonné de la résistance qui lui est opposée. Les parapets se garnissent, les grenades éclatent, fusils et mitrailleuses crépitent. Debout,

sous les projectiles, sans souci du danger, des gradés, des soldats encouragent les camarades, organisent la défense. Dans les rangs ennemis, l'hésitation fait place à l'élan du départ ; mais le Boche a le nombre pour lui, les vagues d'assaut se succèdent et les vides sont comblés : « On avait beau en tuer, il en revenait toujours », racontera plus tard, en parlant des Boches, un héros de cette journée. Des cartes et des documents trouvés sur les Allemands montreront que deux brigades bavaroises ont attaqué sur le front des deux bataillons du 27^e. Mais personne n'a lâché pied et la ligne de défense n'est pas entamée. A 9 h. 30, l'attaque est complètement enrayée sur le front du Régiment. Quelques Boches, encore tapis dans des trous d'obus devant la 1^{re} ligne, sont délogés à la grenade ou faits prisonniers.

Mais, sur la droite du 27^e, dans la région de la Haie Renard et du Bois Fumin, le Régiment voisin n'a pu résister à la poussée et a été submergé ; les vagues ennemies progressent. Des positions de Vaux-Chapitre, on les voit distinctement s'avancer dans la direction du fort de Souville. Notre petit poste qui tient le ravin des Fontaines est encerclé et occupé par l'ennemi qui, profitant de cette situation, arrive presque à proximité des carrières. Tout le flanc droit du régiment est découvert, et la 5^e compagnie qui tient l'aile droite du 2^e bataillon, soumise de tous côtés au feu de l'ennemi, est dans une position très critique. Le lieutenant Marchand, qui la commandait, a été grièvement blessé dans la nuit du 30 au 31 ; le sous-lieutenant Camus, qui le remplace, est blessé aussi, mais reste à son poste. Le premier moment de stupeur passé, on se préoccupe d'arrêter l'ennemi qui menace d'entourer le Régiment. C'est alors que l'on voit dans les unités qui n'ont plus de chefs, qui ont perdu la moitié de leur effectif, des sentinelles se mettre dos à dos pour se battre dans deux directions, des mitrailleurs, la pièce sur l'épaule, descendre, sous une rafale de balles, les pentes de Vaux-Chapitre pour venir se mettre en position et battre le ravin des Fontaines et les pentes du Bois Fumin où l'ennemi progresse, des poignées de braves se faire tuer sur place plutôt que d'abandonner un endroit d'où ils peuvent tirer sur l'ennemi. Le sergent Vion, deux fois blessé, couvert de sang, sert lui-même une mitrailleuse à 300 mètres de l'ennemi.

En réserve dans le ravin des Fontaines, tapie dans les trous d'obus sans cesse comblés et rouverts par le bombardement, la section du sous-lieutenant Ferembach a subi des pertes sérieuses ; mais, lorsque l'attaque se déclenche, Ferembach se redresse et, par son exemple personnel, par son attitude ferme, son énergie et sa belle humeur, reconforte ses hommes ; et, lorsque l'ennemi ayant réussi à enfoncer les unités de droite, veut profiter de son succès, Ferembach entraîne sa poignée de braves dans une contre-attaque irrésistible, reprend le petit poste du ravin des Fontaines et s'y maintient, malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en déloger.

Cependant, la situation est encore très critique : arrêté par nos feux, le Boche n'a pu atteindre le fort de Souville ; toutefois, il s'est accroché dans la région de la Haie Renard et du Bois de la Lauffée, n'attendant qu'une occasion pour continuer sa progression. Mais, au fort de Souville, le 1^{er} bataillon du 27^e n'est pas encore intervenu. Il saura se montrer l'égal des deux autres en bravoure. A midi, sous un soleil éclatant, la 1^{re} compagnie, sous les ordres du capitaine Robillot, et un peloton de la 2^e partent à la

contre-attaque, descendent les pentes du fort de Souville, alignés comme à la parade, en pleine vue de l'ennemi. Des positions de Vaux-Chapitre, on suit des yeux ces vagues d'attaque que n'arrêtent ni les tirs meurtriers des mitrailleuses, ni un barrage d'artillerie lourde d'une violence inouïe, qui soulève des nuages de poussière. Les braves qui ont su le matin arrêter l'ennemi et qui s'y connaissent en courage admirent la belle tenue de leurs camarades du 1^{er} bataillon. Malgré les pertes, les vagues s'avancent par bonds, abordent l'ennemi étonné et furieux de notre audace, et s'installent vers la Haie Renard et le Bois de la Lauffée, barrant la route de Souville. L'échec de l'ennemi est complet.

Pendant la nuit, des éléments du 56^e et du 10^e viennent renforcer le 1^{er} bataillon, la liaison est rétablie avec les unités voisines et la nouvelle position rapidement organisée.

Jusqu'au 4, l'ennemi se borne à reprendre ses tirs de harcèlement et ne tente pas de se venger de son échec. D'ailleurs, malgré la fatigue et les privations, ce qui reste du Régiment fait bonne garde.

Après la relève, le Colonel Tisserand met en relief, dans l'ordre suivant, l'effort fourni par le Régiment.

ORDRE DU RÉGIMENT n° 198.

Le Régiment vient d'ajouter devant Verdun une nouvelle page glorieuse à son historique.

Le bois de Vaux-Chapitre a été le théâtre de l'effort le plus formidable qui puisse être demandé à une troupe, et le 27^e y a montré ses qualités coutumières de bravoure et d'héroïsme, d'abnégation et d'esprit de sacrifice sans limites, au milieu des privations les plus pénibles.

Le 1^{er} août 1916, deux attaques allemandes à gros effectifs ont été lancées sur nos lignes, la première à 2 h. 30 et la deuxième à 9 heures, celle-ci précédée pendant trois heures d'un bombardement d'obus de gros calibre d'une violence inouïe. Elles avaient été préparées pendant trois jours par de très violents bombardements d'artillerie lourde, notamment le 31 juillet, pendant 12 heures consécutives avec accompagnement d'obus à gaz asphyxiants qui ont provoqué de nombreux cas d'intoxication.

Ces attaques, malgré leur préparation minutieuse et l'appui d'une artillerie puissante ont complètement échoué devant le sang-froid et la ténacité des compagnies et devant l'impétuosité des contre-attaques allant jusqu'au corps à corps. Aucun point de notre front n'a pu être percé par l'ennemi, contraint de battre en retraite avec de très grosses pertes et en laissant entre nos mains plusieurs prisonniers.

Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 27^e ont le droit d'être fiers de leur brillante conduite.

5 août 1916.

Signé : TISSERAND.

Le 10 août 1916, le Général Collas, commandant la 15^e Division, après avoir, dans son ordre n° 176, rappelé les faits qui viennent d'être relatés, terminait ainsi son ordre du jour :

Le Général commandant la 15^e Division transmet à tous les félicitations du général commandant l'Armée et celles du général commandant le groupement. Il y ajoute les siennes et adresse un souvenir ému à ceux qui, dans ces glorieuses journées, se sont fait tuer pour la France. Il ne saurait trop répéter combien il est fier de commander à de pareils soldats.

Enfin, le 21 septembre, le 27^e est cité à l'ordre de la 2^e armée :

Ordre général n° 402 du 21 septembre 1916, du Général Nivelle, commandant la 2^e Armée :

Le 27^e Régiment d'infanterie, sous les ordres du lieutenant-colonel TISSERAND :

Le 27^e Régiment d'infanterie, attaqué de front et sur ses deux flancs, dont un complètement découvert, sous un bombardement d'une violence inouïe par obus à gaz asphyxiants, et presque entièrement privé de communications et de ravitaillement, est resté inébranlable sur la position qu'il avait mission de garder, et après une lutte de quatre jours, du 1^{er} au 5 août 1916, dans laquelle il a fait des pertes considérables, a refoulé finalement l'ennemi en lui faisant des prisonniers.

La nouvelle de la citation du Régiment à l'ordre de l'armée est accueillie avec fierté.

A Dijon, l'émotion n'est pas moins vive qu'au front. M. Baudard, préfet de la Côte-d'Or, adresse au Colonel la lettre suivante :

Dijon, le 5 octobre 1916.

Monsieur le colonel,

Comme les Côte-d'Oriens, j'ai lu avec émotion à *l'Officiel* la glorieuse citation dont vient d'être l'objet notre cher 27^e Régiment d'infanterie.

Permettez moi de me faire en cette circonstance l'interprète de tous mes administrés, en vous adressant mes chaleureuses félicitations.

Veillez agréer, Monsieur le Colonel, avec mes vœux bien sympathiques, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Préfet, signé : BAUDARD.

D'autre part, M. Dumont, maire de Dijon, fait parvenir au corps un extrait des délibérations du Conseil municipal de Dijon ainsi conçu :

Séance du 29 septembre 1916.

M. Charles Dumont, maire, s'exprime ainsi :

Messieurs,

Notre admirable armée, et celles de nos fidèles alliés commencent à recueillir les fruits de leur vaillance et de leur courage. Chaque jour, une nouvelle parcelle du sol de France est purifiée de la souillure germanique, par l'avance de nos troupes en liaison avec les troupes anglaises et belges.

En Orient, les barbares éprouvent les plus sanglants échecs. Nos alliés progressent partout et continuellement. Bientôt sonnera l'heure de la victoire finale !

Ces éclatants succès que nous apportent les communiqués officiels, nous les devons à des sacrifices individuels ou collectifs dont l'immensité a dépassé tous les espoirs !

Parmi tant de traits d'héroïsme qu'enregistrera l'histoire, il en est un dont nous serons particulièrement fiers, c'est celui que mentionne la superbe citation dont je vais vous donner lecture.

.....
(Suit la citation à l'ordre de l'Armée concernant le 27^e Régiment d'infanterie).

Vous serez tous avec moi pour envoyer à notre beau 27^e le salut cor-

dial, les sentiments d'admiration et de reconnaissance avec les vives félicitations de la ville de Dijon (*Bravo ! Bravo ! Applaudissements !*)

Cette motion est adoptée à l'unanimité par acclamations de l'Assemblée.

Le maire, signé : DUMONT.

Parmi les récompenses accordées à la suite des affaires de Verdun, il est difficile de faire un choix ; c'est tout le 27^e qu'il faudrait citer, car tous, chefs et soldats, ont été sublimes d'abnégation et de dévouement. Il est impossible pourtant de ne pas mettre en relief quelques-uns de ces actes de bravoure.

Sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

M. TARNIER, Capitaine :

« Officier d'une bravoure exceptionnelle. Déjà deux fois cité à l'ordre s'est à nouveau distingué pendant l'attaque allemande du 1^{er} août 1916, en contribuant puissamment par son sang-froid et son énergie à maintenir sur ses positions jusqu'à l'arrivée de la contre-attaque une unité débordée par l'ennemi. Trois fois blessé au cours de la campagne. »

M. MARCHAND Fernand, Lieutenant :

« Officier d'une bravoure exceptionnelle, sachant communiquer à ses hommes son ardeur et son entrain, Blessé très grièvement pour la quatrième fois le 1^{er} août 1916 au cours d'un bombardement, a fait l'admiration de tous par sa force d'âme, oubliant ses propres souffrances pour ne s'occuper que du sort de ses soldats. Déjà cité à l'ordre de l'armée. »

Reçoivent la médaille militaire :

MARTINON Marcel, soldat à la 5^e compagnie :

« Soldat brave et énergique qui s'est toujours fait remarquer par sa belle conduite au feu. A été blessé très grièvement le 1^{er} août 1916 alors que, debout sur le parapet de la tranchée, il tirait sur les troupes ennemies qui attaquaient. Mutilation de la face. »

OUDILLE Albert, sergent :

« Sous-officier très courageux. Blessé trois fois pendant l'attaque du 1^{er} août 1916, en défendant un barrage violemment attaqué par l'ennemi, n'a quitté son poste de combat que sur ordre et après épuisement complet de ses forces. Impotence fonctionnelle de la jambe gauche. »

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

Le Sous-Lieutenant DE CASABAN Marie-François :

« Officier plein d'allant et d'entrain, donnant constamment à ses hommes les plus beaux exemples de dévouement et de courage. Chargé de défendre un barrage avec sa section de mitrailleuses, au combat du 1^{er} août 1916, a été tué alors qu'il réglait lui-même le tir d'une de ses pièces sur une mitrailleuse allemande. »

Le Sous-Lieutenant GARBAN Marie-Joseph :

« A entraîné son peloton à la contre-attaque en franchissant une crête et un glacis de 400 mètres battus par un violent tir de barrage d'obus de gros calibre et de feux de mitrailleuses, et a atteint le but assigné. A été grièvement blessé (1^{er} août 1916).

Le Sous-Lieutenant HOSTINGUE Auguste-Léon :

« Officier mitrailleur d'un courage splendide :

« N'a pas hésité, en apprenant l'arrivée des troupes d'attaque ennemies, à porter une pièce sur le parapet, malgré un feu très violent. A été mortellement frappé pendant qu'il dirigeait le tir, mais a enrayé la progression des Allemands. »

A l'Ordre du Groupement D :

La 3^e section de la 1^{re} compagnie de mitrailleuses ;

« Sous le commandement du Sous-Lieutenant VAUDET et de son

adjoind le sergent VACHER, a reçu l'ordre de renforcer un point de la première ligne pendant une attaque allemande extrêmement violente. S'est portée à l'emplacement indiqué avec le plus grand élan, malgré un tir de barrage d'artillerie lourde très puissant. Arrêta par son feu efficace l'avance de la ligne ennemie, et s'est maintenue sur la position, malgré l'intensité du feu de l'artillerie dirigé sur elle jusqu'à ce que fussent tués le sous-lieutenant, le sergent et tout le personnel, sauf un homme. »

Le Capitaine ROBILLOT Charles, commandant la 1^{re} compagnie :

« Officier courageux et énergique. Le 1^{er} août 1916, s'est porté à la contre-attaque en tête d'un de ses pelotons, franchissant une crête et un glacis violemment battus par un tir de barrage d'artillerie lourde et des feux de mitrailleuses. Est resté pendant trois jours sur la position conquise en repoussant plusieurs contre-attaques. »

Le Sous-Lieutenant FEREMBACH Marie-Alfred, 7^e compagnie ;

« Officier d'une grande bravoure. Au combat du 1^{er} août 1916, à, par son attitude et son énergie, arrêté avec sa section une attaque ennemie qui avait percé nos lignes, et, par une vigoureuse contre-attaque, a repris la position et s'y est maintenu. »

Le Sous-Lieutenant PSICHARI Michel ;

« Chef de section de la plus haute valeur. Pendant l'attaque du 1^{er} août 1916, bien que blessé dès le début de l'action, a conservé son commandement. Par son énergie et son commandement magnifique a maintenu ses hommes sur une position particulièrement menacée et a repoussé tous les assauts en nombre. Resté après la relève avec un autre Régiment, a fait l'admiration de tous pendant une nouvelle attaque. »

Le Sous-Lieutenant HUVELIN Maurice :

Le 1^{er} août 1916, a donné à sa section le plus bel exemple de bravoure allant jusqu'à la témérité, restant debout sur le parapet pour stimuler ses hommes et diriger le feu. Pendant l'attaque du 5 août, a fait l'admiration des troupes de relève avec lesquelles il était resté. »

Le caporal RICHARD Henri ;

« S'est porté courageusement à l'assaut des tranchées ennemies ; en ramenant dans nos lignes trois prisonniers, a été attaqué par une patrouille allemande, s'est défendu avec le plus grand courage et la plus grande énergie. A tué deux prisonniers qui fuyaient et a ramené le troisième. A été tué. »

Le soldat GAROT Fernand ;

« Gravement blessé pendant l'attaque du 1^{er} août 1916, a refusé de se laisser soigner en disant à son chef de section : « Ne vous occupez pas de moi, il y a du travail plus pressant. »

A l'Ordre du D. A. L. :

Le sergent ROZETTE Jean-Baptiste ;

« Etant en poste avancé avec une demi-section, entouré par l'ennemi, a réussi, malgré sa blessure et grâce à son sang-froid à rentrer dans nos lignes avec les quelques hommes qui lui restaient. A aussitôt assuré personnellement la défense d'un barrage violemment attaqué, s'y est maintenu jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de quitter son poste. »

A l'Ordre de la 15^e Division :

Les Sous-Lieutenants LARGY, mortellement blessé ; PAQUELIN, grièvement blessé ; LAURENCE, tué. L'adjudant REBOURGEON, tué. Les sergents FLEURY, tué ; POCHAT, blessé.

A l'Ordre de la 30^e Brigade :

Les sergents SIMONNET, tué ; VION, deux fois blessé le 28 juillet ; le caporal HENRIET.

A l'Ordre du Régiment :

Le soldat BONGARD ; les brancardiers LAROCHE Maxime, DELEY Antoine, CLERC Emile.

Dans la nuit du 4 au 5, le Régiment est relevé sur ses emplacements par le 4^e Zouaves. Le 5 au matin, une nouvelle attaque se déclenche, les zouaves infligent à l'ennemi un échec sanglant. Les gradés du 27^e restés pour passer les consignes prennent une part active à la défense. Les sous-lieutenants Huvelin et Psichari se font particulièrement remarquer. Ce dernier est l'objet d'une citation très élogieuse à l'ordre de la 38^e Division.

Après relève, le Régiment stationne en position d'attente aux abords du fort Saint-Michel jusqu'au soir du 5, puis cantonne successivement à Belleray (nuit du 5 au 6) et à Landrecourt (6 au 7).

Le 7, il embarque en auto pour Chancenay près de Saint-Dizier, où il est mis au repos jusqu'au 17. Chefs et soldats sont brisés de fatigue, affaiblis par les privations. Tous pensent avec émotion aux héros qui ont résolument donné leur vie pour le salut de la France.

CHAPITRE XI

Reillon. — Le Repos du Camp de Saffais

Du 22 juillet au 5 août, le Régiment a perdu 22 officiers et 728 hommes. Un renfort est envoyé du dépôt divisionnaire, on profite du repos pour se reconstituer.

Le 17, embarquement en chemin de fer à Ancerville-Güe et arrivée à Gerbeviller. Cantonnement pendant trois jours à Rehainviller et Lamath. Le 22 août, le 27^e remonte en ligne dans le secteur de Reillon en Lorraine. La 15^e Division est sous les ordres du général commandant le D. A. L. (Détachement des armées de Lorraine) et mise à la disposition du 3^e Corps de cavalerie.

La région est superbe : jolis coteaux coupés de vallons enfouis sous la verdure, nombreux petits ruisseaux serpentant au milieu de prairies verdoyantes.

Veho et Reillon sont inhabités et presque entièrement démolis ; mais la vallée de la Vezouse a conservé son activité normale et les habitants vaquent à leurs occupations habituelles jusqu'à quelques kilomètres de nos premières lignes.

Le secteur est calme et, de part et d'autre, l'artillerie est généralement peu active. Toutefois, dans la région du « Zeppelin » les bombardements par torpilles et grenades sont fréquents et parfois très violents.

On travaille à l'amélioration du secteur. La pluie tombe presque chaque jour : tranchées et boyaux sont garnis de caillebotis.

Entre les premières lignes, parfois très éloignées les unes des autres, de nombreuses patrouilles sont faites : pour ces patrouilles, les hommes sont munis de la carabine Winchester. Les rencontres avec les patrouilles ennemies sont d'ailleurs rares.

Cependant, le 30 août, un détachement ennemi réussit, dans la région du « Zeppelin » à aborder par surprise nos premières lignes et à tuer à coup de revolver plusieurs de nos sentinelles. Mais la situation est vite rétablie : trois Allemands dont le chef de reconnaissance sont tués ; les autres prennent la fuite. Le Sous-Lieute-

nant Aupy, à qui est dû ce résultat, est cité à l'Ordre du Corps d'armée :

« Très bon chef de section. Le 30 août 1916, par son calme et son sang-froid, a su faire échouer un coup de main ennemi dirigé sur nos tranchées. A tué de sa main trois Allemands »

On relève, parmi les autres citations, celles concernant :

Le Sous-Lieutenant GAUTHERON Louis (Ordre du 3^e Corps de cavalerie).

« Officier plein d'entrain et absolument remarquable par son énergie et son mépris du danger. Le 29 août 1916, a été blessé mortellement en tranchée de première ligne au moment où il encourageait à la résistance ses hommes soumis à un violent feu de mortiers ennemis. »

Le soldat DEGOY Louis :

« Soldat d'une grande bravoure, toujours prêt à accomplir les missions périlleuses. Le 4 septembre 1916, sous un bombardement violent, s'est offert pour rester guetteur auprès de son caporal, sa fraction ayant reçu l'ordre d'évacuer la position. A été tué à son poste de combat. »

Le Régiment est relevé du 15 au 21 septembre et se rend au Camp de Saffais. Au moment de son départ du secteur, le général commandant le 3^e corps de cavalerie adresse au général commandant la 15^e division ses félicitations « sur la tenue des troupes qui la composent et dont il a le regret de se séparer ».

Les différents bataillons repassent à Rehainviller et, le 22, tout le Régiment est rassemblé au Camp de Saffais : 1^{er} et 3^e bataillon à Barbonville, 2^e bataillon et état-major Saffais. Le 20 octobre les éléments qui occupent ce dernier cantonnement le quittent pour s'installer à Blainville.

Le 25 septembre, à Saffais, en présence d'une compagnie du 10^e régiment d'infanterie, le drapeau du 27^e est décoré solennellement de la Croix de guerre par le général Hély d'Oissel, commandant le 8^e Corps d'Armée, cérémonie émouvante où les héros de Vaux-Chapitre sont fiers d'avoir leur part de gloire.

Pendant deux mois, la 15^e Division, puis tout le 8^e Corps, sont mis à l'instruction au Camp de Saffais : on attache une importance de plus en plus grande aux liaisons et des essais intéressants sont faits pour la liaison par avion entre les vagues d'assaut et le poste de commandement de la division (feux de bengale). Chaque section d'infanterie est munie de deux fusils-mitrailleurs et de quatre tromblons V. B. Il est constitué un peloton de deux pièces pour le canon de 37.

Le 16 novembre, tout le 8^e Corps est passé en revue par le Général commandant le groupe des armées de l'Est sur le terrain du Camp de Saffais, et le 28, le Régiment embarque à Einvaux, pour se rendre dans la région de Beauvais.

CHAPITRE XII

La Somme.

Le 27^e débarque dans la région de Grandvilliers et Crèvecœur-le-Grand et va cantonner à Cempuis (2^e bataillon) et Halloy (état-major, 1^{er} et 3^e bataillon) où il reste jusqu'au 15 décembre à la disposition de la 10^e Armée. La neige et le mauvais temps gênent un peu pour les exercices, mais on reprend cependant, pour les compléter, les enseignements du Camp de Saffais, on fait quelques

marches d'entraînement, on se repose en attendant le moment de remonter en ligne.

Le 15, après un court voyage en auto, les trois bataillons débarquent à Bayonvilliers, Wiencourt et Ignacecourt, où ils passent la nuit, et, le lendemain, le Régiment est rassemblé à Chuignolles (camp Marly) où il reste jusqu'au 18.

Le mauvais temps dure depuis un mois, la neige tombe lors de l'arrivée au cantonnement ; comme dans tous ces petits pays du front de la Somme, les rues de Chuignolles sont boueuses, sales, les maisons à moitié démolies, l'aspect général misérable.

Dans la nuit du 18 au 19, le Régiment monte en ligne : deux bataillons occupent les tranchées devant Villers-Carbonnel, le troisième est en réserve vers Assevillers et le camp du Télégraphe. Le 27^e est à la disposition du 1^{er} Corps d'Armée colonial et mis sous les ordres de l'état-major de la Division marocaine.

Depuis Octobre, les opérations offensives ont subi un temps d'arrêt, mais à la suite du recul ennemi, devant Verdun, le Général Nivelle est nommé généralissime, en remplacement du général Joffre, qui reçoit le bâton de maréchal.

Il semble que l'ennemi fléchisse et l'on veut en profiter pour le talonner encore. Aussi, de nouveaux préparatifs sont faits en vue de la reprise de l'offensive de la Somme. Dans le courant de décembre, tout est prêt, mais, lorsque le 27^e monte en ligne, les projets d'offensive ont été abandonnés et ordre est donné d'organiser la position défensivement. Peu après, le 27^e est remis sous les ordres du général commandant la 15^e Division d'Infanterie qui vient s'installer à Becquincourt.

Becquincourt, Dampierre, Belloy-en-Santerre ne sont plus qu'un amas de ruines ; ailleurs, les plateaux et les vallons, jadis couverts de riches cultures, sont maintenant en friches et sillonnés de tranchées et de boyaux à demi-comblés ou coupés de nombreux réseaux de fil de fer. Partout des batteries d'artillerie masquées derrière la moindre crête, partout des dépôts de munitions ou de matériel de toutes sortes. Dans ces terrains argileux la boue croupit en permanence dans les boyaux, vous cloue au sol et rend la marche extrêmement pénible. Souvent des hommes enlisés sont contraints d'attendre sous les obus le secours des camarades.

Les tranchées et les boyaux de 1^{re} ligne, comblés par les éboulements, sont impraticables. C'est dans la boue jusqu'au genou que veillent les guetteurs, c'est dans la boue que l'on s'étend pour se reposer.

Après un court séjour, les hommes, littéralement crépis de terre, mais pleins de bonne humeur rejoignent par étapes les cantonnements de Hangard en-Santerre, puis d'Oresmeaux et Esserteaux et, enfin de Poix où il y a un jour de repos. Le 14 janvier, nouvelle étape pour aller cantonner à Hescamp et Sainte-Claire où a lieu la réorganisation des corps d'armée et des divisions. Les brigades sont supprimées. Les corps d'armée sont constitués à 3 ou 4 divisions comprenant chacune 3 régiments d'infanterie, sous les ordres d'un général de brigade ou d'un colonel commandant l'infanterie divisionnaire (I. D.),

C'est alors que le 27^e forme avec le 85^e et le 95^e la 16^e division. La 15^e division conserve les 10^e, 56^e et 134^e, et une nouvelle division, la 169^e, est créée avec le 296^e, le 13^e et le 29^e.

Le 19 et le 20, le 27^e embarque à Saint-Omer-en-Chaussée pour se rendre à Sainte-Menehould.

TITRE V

1917. — La Retraite allemande. — Grande offensive de printemps.

CHAPITRE XIII

L'Argonne.

Après l'effort que le Régiment venait de fournir dans la Somme chacun eût aimé à jouir d'un peu de repos, mais les nécessités de la lutte rendent obligatoire la reprise du service des tranchées aussitôt après le débarquement.

Le 27^e occupe à l'est de Vienne-le-Château le secteur de La Harazée. Le paysage contraste singulièrement avec celui de la Somme ; c'est le fouillis inextricable de l'Argonne, vaste plateau boisé, vallonné, tourmenté, coupé de ravins profonds aboutissant dans la vallée étroite et marécageuse de la Biesme. Le terrain est constitué en grande partie par une sorte de glaise qui perd toute consistance à la moindre pluie, d'où éboulements continuels, entraînant d'interminables travaux d'entretien et de réfection.

Bientôt, la neige tombe abondamment. Le froid est rigoureux ; si quelques périodes de dégel se produisent, elles ont pour résultat de transformer le terrain dur et glissant en une boue compacte encore plus désagréable. Les sentinelles montent la garde, enveloppées dans leur peau de mouton ; à leur descente du petit poste, un quart de thé bien chaud additionné de rhum les reconforte.

Dans le secteur existent de nombreux abris à l'épreuve, à plusieurs entrées, permettant de résister aux plus violents bombardements. Malheureusement presque tous sont humides et l'on ne peut, le plus souvent, combattre cette humidité qu'à la condition de s'enfumer.

Deux bataillons sont en ligne, au nord de La Harazée, le 3^e est au sud de la Biesme, dans les carrières de Vienne-le-Château et dans la région de Rondchamp et la Seigneurerie. Chaque bataillon passe 18 jours aux tranchées et 9 jours au repos, dans des camps bien aménagés.

En ligne, le secteur, d'abord calme pendant la première quinzaine, devient de plus en plus agité. Les bombardements y sont fréquents, surtout par torpilles et grenades à ailettes : des mines sautent, ébranlant abris et tranchées.

C'est la première fois que le Régiment fait réellement usage dans la guerre de tranchées de ses tromblons V. B., utilisés par batteries, soit pour répondre aux grenades à ailettes des boches, soit pour effectuer en avant de nos postes avancés des tirs de barrage.

A partir du mois de Mars, de profondes modifications sont apportées sur tout le front à notre système d'occupation. Les bataillons s'échelonnent en profondeur. Quelques éléments seulement sont laissés à courte distance de l'ennemi, et la principale ligne de défense est reportée plus en arrière.

Une partie de l'ancienne première ligne, devenue ligne de surveillance est abandonnée, mais elle sera peu à peu comblée de fil

de fer pour en interdire l'accès à l'ennemi. Ce mode d'occupation est complètement réalisé dans la nuit du 19 au 20.

Affaibli et démoralisé par ses échecs de 1916, l'ennemi a établi en arrière de son front la puissante ligne Hindenbourg et, au début de Mars, exécute dans l'Aisne, dans l'Oise et dans la Somme un vaste mouvement de repli.

Si l'ennemi cherche à connaître le point sur lequel doit se produire notre offensive, qu'il sent prochaine, nous cherchons, de notre côté à être fixés sur la répartition des troupes adverses et à saisir les indices de repli : de part et d'autre, c'est l'ère des reconnaissances et des coups de main.

Plusieurs tentatives faites par l'ennemi dans le courant de février et le commencement de mars pour aborder nos lignes, se terminent par des échecs.

Dans la nuit du 21 au 22 mars, un bombardement intense se déclanche à 19 heures 30, dans la région comprise entre le ravin des Charmes et la route de Bagatelle, mais notre tir de barrage a riposté presque aussitôt, tandis que fusiliers et grenadiers tiennent tête à l'assaillant qui subit de fortes pertes. Les 6^e et 2^e compagnies sur lesquelles s'est produit le choc, résistent admirablement et les Allemands sont contraints de se replier, en désordre, laissant devant nos lignes plusieurs de leurs, tués ou blessés.

La 6^e compagnie a perdu 3 tués et 4 blessés, les dégâts matériels produits dans nos tranchées par le bombardement sont considérables ; mais notre ligne est intacte.

Le soldat SERVIAN Henri, de la 6^e compagnie qui, entouré de toutes parts dans son poste de guetteur, et sur le point d'être fait prisonnier, réussit par ruse à échapper à l'ennemi, est cité à l'Ordre du Régiment.

Le sergent-major BADOT qui, après l'attaque n'hésite pas à aller à 20 mètres des tranchées ennemies, ramasser un blessé allemand qu'il charge sur son dos et ramène prisonnier dans nos lignes, est cité à l'Ordre de la Division.

Le Sous-Lieutenant HUVELIN, le sergent VION, objets de plusieurs citations antérieures, sont cités de nouveau.

Les soldats PIERRE Lucien, ANDRÉ Dominique, GLONIN Louis, KOCK Jean, tous de la 6^e compagnie, sont l'objet de citations à l'Ordre du Régiment.

Le Régiment réagit contre les tentatives répétées de l'adversaire et exécute de nombreux coups de main. Un groupe franc composé de volontaires est organisé pour tenter de petites opérations offensives destinées à procurer des renseignements et à ramener des prisonniers. Le sous-lieutenant Ferembach est à sa tête : il saura vite conquérir la confiance et l'affection de sa poignée de braves. Le 11 février, un coup de main est exécuté, Ferembach s'élance le premier et tombe mortellement frappé en atteignant la tranchée boche. Deux prisonniers sont capturés après un violent corps à corps. Le sergent Gat et les soldats Gauthier Joseph et Perrier Eugène retournent sans souci du danger à l'endroit où est tombé leur chef et réussissent à ramener son corps dans nos lignes. Le 13, le général commandant le 8^e corps d'armée en saluant la tombe de Ferembach, rendait hommage aux brillantes qualités de ce jeune officier.

Les principaux acteurs du coup de main du 11 février reçoivent les récompenses suivantes :

Le sergent GAT André-Paul, reçoit la médaille militaire :

« Sous-officier énergique, brave et audacieux. Le 11 février 1917, commandant un groupe d'attaque pendant l'exécution d'un coup de main, a capturé deux prisonniers au cours d'un combat corps à corps. Rentre dans nos lignes et apprenant que son lieutenant était tombé très grièvement atteint, est retourné dans les tranchées ennemies pour rechercher le corps de cet officier, qu'il a ramené au prix des plus grands efforts. »

Sont cités à l'ordre de la IV^e Armée :

« FEREMBACH Marie-Alfred-Raymond, Sous-Lieutenant :

« Officier d'une bravoure intrépide, blessé mortellement le 11-2-1917, en marchant à la tête d'une troupe d'élite. »

GAUTHIER Joseph et PERRIER Eugène, soldats :

« Le 11 février 1917, au cours d'un coup de main après avoir rempli la mission qui leur était assignée, est retourné avec deux de ses camarades dans la tranchée ennemie, pour rechercher le corps de son lieutenant tué pendant l'action, et l'a ramené dans nos lignes. »

Sont cités à l'Ordre du 8^e Corps d'Armée :

SEGUIN, caporal, et à l'Ordre de la Division :

Le caporal ORMANCEY, et les soldats LAVIGNE, DUBRAY Prosper et CHAUVEAU Jean-Baptiste.

Le sous-lieutenant FEREMBACH est remplacé à la tête du groupe franc par le sous-lieutenant MONTHUS et, dans le courant de mars, deux coups de main sont encore exécutés sur les lignes ennemies avec le même entrain. A la suite de celui du 19 mars, le caporal ORMANCEY et le soldat GAUTHIER obtiennent les nouvelles citations suivantes :

Ordre N^o 749 du 28 mars 1917 de la IV^e Armée :

ORMANCEY Henri :

« Faisant partie d'un détachement, chargé de pénétrer dans les lignes ennemies le 19 mars 1917, a sauté le premier dans la tranchée, et, bien que blessé, a fait un prisonnier. A déployé une rare énergie en continuant la poursuite à coups de revolver. »

GAUTHIER Joseph :

« Faisant partie d'un détachement chargé de pénétrer dans les lignes ennemies le 19 mars 1917, a montré un courage et une décision à toute épreuve en s'élançant à la tête du détachement : a tué 4 Allemands à coups de revolver. »

Sont cités à l'Ordre du 8^e Corps d'Armée :

MONTHUS Daniel-Edmond, Sous-Lieutenant :

« Commandant d'une section d'attaque, a fait preuve de beaucoup d'habileté et de la plus grande bravoure à la tête d'une attaque, qui, le 19 mars 1917, est entrée dans les lignes allemandes, capturant des prisonniers et infligeant des pertes à l'ennemi. »

ROUBY André, sergent :

« Sous-officier très brave. A largement contribué au succès d'un détachement chargé d'attaquer par surprise les tranchées ennemies, en faisant personnellement des reconnaissances très hardies au cours desquelles il a pu pénétrer de jour dans les organisations adverses. »

GOBET Alfred, aspirant :

« Sous-officier d'une bravoure exceptionnelle. Commandant d'un détachement chargé de pénétrer de nuit dans les lignes ennemies, le 19 mars 1917, a donné le plus bel exemple d'énergie et de mépris du danger, en s'élançant à la tête de ses hommes. A capturé un prisonnier et tué un Allemand de sa main. »

COTILLON Emile, soldat :

« Faisant partie d'un détachement chargé de pénétrer dans les lignes ennemies, le 19 mars 1917, a fait preuve d'un grand courage pendant

l'attaque et, malgré une blessure, a contribué à la prise de deux prisonniers. »

De plus en plus, on sent que l'ennemi faiblit, et notre supériorité sur lui, au point de vue moral surtout, est indiscutable. Les prisonniers capturés sont dans un état de profonde dépression physique et morale. Aussi, lorsque, vers la fin de Mars, on entend chuchoter l'annonce de notre grande offensive prochaine, nul ne doute d'un succès décisif.

Le Régiment est relevé du 2 au 3 avril et vient cantonner à Sainte-Menehould. Le 3 au matin, le 2^e bataillon quitte cette ville en chemin de fer pour débarquer à Mourmelon-le-Petit; d'où il gagne à pied Ambonnay. L'état-major et les deux autres bataillons, transportés en auto, le rejoignent le 4.

CHAPITRE XIV

L'attaque du 17 avril

La région d'Ambonnay ne rappelle en rien les paysages de la Champagne crayeuse. Ce sont les jolis coteaux vignobles qui bordent la campagne de Reims, avec leurs rangées d'échalas bien alignés, leurs jolis vallons verdoyants et les petits pays à l'aspect si coquet et si hospitalier. La température s'est adoucie et les premiers rayons d'un soleil printanier font mieux apprécier les quelques jours de repos dont jouit le Régiment à son arrivée à Ambonnay.

Le repos est de courte durée. Dès le 5, le 1^{er} bataillon se rend à Wez-Thuisy, en réserve de division, le reste du Régiment demeurant jusqu'au 9 à Ambonnay où l'on s'occupe hâtivement des préparatifs d'attaque.

Le 9, les deux bataillons quittent Ambonnay, prêts pour la marche en avant. La journée se passe à Villers-Marmery. A la tombée de la nuit, les 2^e et 3^e bataillons se mettent en route pour aller relever le 85^e dans le sous-secteur de la Source.

Le front paraît calme: quelques fusées éclairantes, quelques coups de fusils, et c'est tout. On retrouve les petits bois de sapins, les boqueteaux clairsemés et les étendues dénudées que l'on connaît déjà. Une grande animation règne le long des routes: files interminables de camions chargés de munitions et de matériel, canons lourds, obusiers, encombrant les routes cheminant dans l'obscurité: on jette en passant un coup d'œil admiratif aux énormes obus de 220 que l'on décharge des camions. La vue de tout ce matériel augmente encore la confiance.

Puis c'est le calme impressionnant des premières lignes: on ne se croirait pas dans un secteur d'attaque.

La relève s'effectue en silence. Tout à coup, avant même que les nouveaux occupants aient eu le temps de s'orienter et de prendre leurs emplacements de combat, un violent bombardement de torpilles à ailettes et par bombes se déclenche au point de jonction des 2^e et 3^e bataillons, écrasant tranchées et abris. Les sentinelles n'ont pas encore eu le temps de donner l'alerte qu'un fort détachement ennemi fait irruption dans nos lignes. Un combat acharné s'engage; il y a des morts et des blessés de chaque côté, mais l'ennemi réussit à enlever quelques prisonniers qu'il emmène vers ses

lignes. Cependant notre artillerie commence à réagir. Le détachement boche est sur le point d'arriver à son réseau lorsqu'un obus français, éclatant à proximité de lui, jette le désordre dans ses rangs. Profitant du désarroi qui en résulte, le soldat mitrailleur Assemat réussit à s'évader, ramenant avec lui un camarade blessé. La nuit s'achève sans autre incident.

Au petit jour, chacun examine avec curiosité le terrain sur lequel se déroulera l'attaque. Le Régiment est à cheval sur la Voie Romaine entre la ferme des Marquises et la Maison du Garde, en liaison à droite avec le 85^e, à gauche avec le 95^e. Devant le Régiment, un espace découvert de 200 à 300 mètres, puis une région boisée, occupée par les Boches et, en arrière de cette région boisée reparaissent les espaces dénudés, coupés de boyaux. A l'horizon, tout à fait à la crête, une tranchée reliant une série d'ouvrages : c'est la tranchée Léopoldshöhe, le premier objectif du Régiment. A l'Est se dresse le massif de Moronvilliers. Dominant la trouée de Beine, le mont Cornillet, le plus près de nous, surveille toutes nos positions jusqu'à la montagne de Reims, dont on aperçoit la masse touffue et imposante. A l'ouest, mais plus loin, masqué par les bois, le massif de Nogent-L'Abbesse.

La grande offensive est déjà commencée en Picardie : les Anglais ont pris Givenchy, Liévin et investissent Lens. La bataille doit s'étendre : il s'agit de forcer la ligne Hindenbourg, en enlevant les deux bastions qui constituent les piliers de la défense ; le bastion de Vimy devant les Anglais et le Plateau de Craonne au Nord-Ouest de Reims. Les défenses accumulées par les Allemands sont formidables ; mais, grâce à l'appui des Anglais, nous avons la supériorité du nombre et nous commençons à avoir la supériorité du matériel.

Pendant que les Anglais attaqueront en Picardie, les Armées françaises opéreront dans l'Aisne et en Champagne : les Armées Mangin et Micheler ont pour objectif le plateau de Craonne ; l'armée Mazel la trouée de Juvincourt ; à l'Est, l'armée Anthoine, dont fait partie la 16^e Division, doit enlever le massif de Moronvilliers, et, par un mouvement de conversion, faire tomber les hauteurs de Nogent-L'Abesse et dégager Reims. Engagé entre les deux massifs, dans la trouée de Beine, le 27^e, après avoir dépassé la première position ennemie, doit se rabattre face à l'ouest.

On ne connaît pas encore la date exacte de l'attaque ; on dit cependant que le jour « J » sera voisin du 15.

Du 9 au 12, les deux bataillons en ligne travaillent activement à l'aménagement du secteur en vue de l'attaque. Chaque nuit, l'ancienne ligne avancée est déblayée, débarrassée des fils de fer qui l'encombrent en plusieurs endroits et approfondie ; des « chicanes » sont créées dans notre réseau pour permettre le passage des troupes d'attaque, des gradins de franchissement sont préparés. Le travail avance peu à peu, car il faut agir avec précaution et ne pas attirer l'attention de l'ennemi, qui, au moindre bruit, soumet nos lignes à un bombardement intense. D'ailleurs, notre préparation, commencée le 11, lui a donné l'éveil et son artillerie devient de plus en plus active. Jour et nuit, des tirs de harcèlement et d'interdiction, avec une forte proportion d'obus à gaz, s'abattent sur nos tranchées et boyaux, sur les batteries, sur les routes, les ponts et les villages de l'arrière. Cependant, chaque jour, presque sans arrêt, nos canons opèrent sur les organisations adverses leurs tirs de destruction : mortiers de tranchées de 58 et

de 240, canons de 75 et de 155, obusiers de 220 et de 270, mortiers de 400 même, entrent en action.

Par moment, les tranchées ennemies disparaissent sous des nuages de poussière et de fumée ; à la droite du 27^e, le mont Cornillet blanchit à vue d'œil.

C'est la première fois que le Régiment jouit d'un pareil spectacle. et l'intensité de nos bombardements, comme aussi l'annonce des succès remportés en Picardie, donne bon espoir à tous. L'enthousiasme est général. Quelques jours avant l'attaque, des reconnaissances hardies exécutées en plein jour jusqu'à la première ligne boche ont permis de constater que les tranchées ennemies ont beaucoup souffert, mais quelques abris à l'épreuve doivent encore être occupés. Il y aura de sérieux efforts à fournir, mais la grandeur du but proposé, la gloire du triomphe que l'on tient pour certain contribuent à remplir d'orgueil le cœur de ceux qui doivent prendre part à l'action.

Les vieux combattants du 27^e songent aussi avec fierté à la conduite du Régiment à Verdun et à la fourragère, que vaudrait au Régiment une nouvelle action d'éclat. Cette fourragère, chacun aspire à la porter et est fermement décidé à faire l'impossible pour la conquérir.

Des proclamations du Colonel, du Général de Division et du Général en Chef contribuent encore à stimuler l'ardeur de tous. Aussi, quand viendra le moment de bondir en avant, c'est avec une farouche énergie et avec un âpre désir de vaincre que le 27^e s'élancera sur son adversaire.

A partir du 12, le 2^e Bataillon, qui doit donner l'assaut, se place face à son objectif, derrière les positions de départ, et le 3^e se rend dans la région de Thuisy, où il reste en réserve jusqu'au 16.

Dans la nuit du 16 au 17, les troupes d'assaut vont occuper leurs positions dans la parallèle de départ et le 1^{er} Bataillon vient s'installer en soutien dans notre première ligne.

La nuit est obscure et froide. La pluie et la neige alternent avec un vent glacial. L'ennemi continue à arroser nos tranchées.

A une heure du matin, pourtant, tout le monde est en place.

Enfin, l'heure H est communiquée aux troupes : 4 h. 45.

Vers 4 h. 15, le tir de l'artillerie ennemie redouble d'intensité, puis, s'apaise légèrement. La pluie tombe toujours.

A 4 h. 45, d'un superbe élan, tout le 2^e bataillon s'élance à l'assaut, sous un violent tir de barrage, qui a salué son démarrage. Les obus ennemis balayent avec fracas la zone à traverser, les mitrailleuses entrent en action et, déjà, les grenades éclatent. Rapidement le réseau ennemi est franchi et la première tranchée est conquise. Dans la demi-obscurité, on aperçoit des groupes ennemis qui fuient vers l'arrière sous nos feux. La progression continue vers la deuxième tranchée, qui est, elle aussi, rapidement occupée. Mais, dans la première ligne, des groupes résistent encore avec acharnement et nous causent des pertes. Il faut presque une demi-heure pour réduire de petits noyaux dont les défenseurs sont massacrés ou faits prisonniers. Pendant ce temps, nos éléments avancés abordent la troisième tranchée (tranchée de Wahn), énergiquement défendue. Les mitrailleuses criblent furieusement de projectiles les bois 90 et 91, qui ne sont qu'un fouillis d'arbres abattus et de fils de fer entremêlés, où la progression est difficile. Le Bataillon a déjà subi des pertes sévères ; il doit attendre quelques sections de renfort du 1^{er} Bataillon pour enlever

enfin la tranchée Wahn, après $3/4$ d'heure d'un combat acharné. Le bois 91 est dépassé et les 5^e et 7^e compagnies arrivent devant le réduit Thiede, où l'ennemi s'est retranché avec plusieurs mitrailleuses ; celles-ci nous causent des pertes sérieuses et nous obligent à nous terrer momentanément dans des trous d'obus. Mais, à leur tour, nos mitrailleuses interviennent, des éléments du 85^e ont progressé par la droite. De trou d'obus en trou d'obus, les 5^e et 7^e continuent leur progression, abordent le réduit Thiede, qui est occupé et nettoyé. Continuant sa progression, la section Michot, de la 5^e compagnie, réussit même, après un dur combat à la grenade, à atteindre le boyau Friedrichshafen, la tranchée b et arrive presque à la lisière nord du Bois de la Grille, où elle s'établit en petit poste. A droite, le boyau Rheinweg est tenu par la 7^e compagnie.

Mais, à gauche, devant le Bois de la Grille, la 6^e compagnie et le 95^e se sont heurtés à de puissantes défenses non détruites. Prise sous un feu très meurtrier de mitrailleuses, la 6^e compagnie est obligée de stopper dans les trous d'obus. L'attaque a donné des résultats appréciables, mais, malheureusement, le Bois de la Grille n'a pu être enlevé et la 5^e compagnie est violemment prise de flanc par les éléments ennemis qui occupent encore la lisière Ouest du bois.

Le 2^e Bataillon a perdu au cours de cette journée : 10 officiers, dont 3 tués, et 260 hommes. Renforcé par des éléments du 1^{er} Bataillon, qui assurent à droite la liaison avec le 85^e, il tient cependant sur ses emplacements jusqu'au 19. Le reste du 1^{er} bataillon occupe la tranchée Wahn ; le 3^e bataillon, qui, parti de Thuisy dans la nuit de l'attaque, est venu soutenir les troupes d'assaut, est renvoyé dans la parallèle de départ, le soir du 17, en réserve.

La tranchée Léopoldshöhe, premier objectif du régiment, n'a pu être atteinte, malgré l'héroïsme dont tous firent preuve : l'attaque avait eu lieu dans des conditions atmosphériques défavorables, par la neige et la pluie, sur un terrain glissant ; l'aviation n'avait pu donner les renseignements que l'on attendait d'elle, le réduit du Bois de la Grille n'avait été que peu atteint par notre artillerie, ses réseaux étaient intacts, l'ennemi s'était défendu avec acharnement.

Malgré les résultats obtenus, enlèvement de trois tranchées et d'un réduit fortement organisé, capture de 200 prisonniers et d'un matériel important, l'enthousiasme du départ fait place, devant l'insuffisance du succès, à un sentiment de déception. Néanmoins, chacun est résolu à conserver le terrain si chèrement conquis.

Jusque dans l'après-midi du 19, l'ennemi ne réagit que par son artillerie. Dans l'après-midi du 19, des mouvements insolites se décèlent dans les lignes ennemies, où l'on aperçoit des groupes sac au dos : peut-être s'agit-il simplement d'une relève ? A 16 heures, brusquement, des grenades éclatent et l'ennemi apparaît de tous les côtés à la fois, par les boyaux et à découvert : le choc est terrible. L'ennemi atteint le réduit Thiede, mais il est arrêté par nos grenadiers à l'intersection du boyau Rheinweg. Dans une antenne du réduit Thiede, le sous-lieutenant Mougnot actionne lui-même une mitrailleuse avec laquelle il bat la lisière Est du Bois de la Grille ; dans la tranchée, le lieutenant Thibaut organise la défense et établit des barrages. De ce côté, l'ennemi est contenu, mais sur la gauche, dans la clairière, on voit s'avancer des masses compactes qui vont prendre d'écharpe le réduit Thiede. Deux sections de la C. M. 1, en position avec la 6^e compagnie, l'ont vu. Maïtri-

sant leurs nerfs, pour ne pas laisser échapper leur proie, elles le laissent avancer jusqu'à 100 mètres, puis ouvrent le feu. L'assaut est brisé net. Le caporal Galotte ayant vu tomber un officier boche se précipite et le ramène prisonnier. Sur ses papiers, on découvre que six compagnies, arrivées depuis deux heures seulement sur le terrain, venaient de donner l'assaut.

A la tombée de la nuit, la situation était rétablie ; l'ennemi était rentré dans ses lignes, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Seul, le petit poste du boyau Friedrichshafen, trop avancé d'ailleurs, avait dû se replier. Le lendemain, on reprenait une partie des boyaux Friedrichshafen et Rheinweg. Cette attaque nous avait coûté 4 officiers et 65 hommes ; le 2^e Bataillon ne comptait plus que 5 officiers et 100 hommes environ. Il est relevé le 20 par le 3^e et mis en réserve.

Le 2^e Bataillon est cité à l'ordre du corps d'armée pour le motif suivant :

Le 17 avril 1917, sous le commandement du chef de bataillon Baille, est parti à l'attaque dans un superbe élan, sous un violent tir de barrage, et a enlevé, de haute lutte, trois lignes de tranchées et un réduit fortement organisé. Montrant autant de bravoure dans la défensive que dans l'offensive, a conservé la position ainsi conquise, sur une profondeur de 800 mètres, en résistant à une contre-attaque exécutée le 19 avril par 6 compagnies allemandes, qui se sont retirées après avoir subi des pertes sérieuses.

Le 3^e Bataillon relève le 2^e au réduit Thiede.^f

Le 22, en vue d'une nouvelle attaque sur le Bois de la Grille, la 9^e compagnie pousse de 200 à 300 mètres vers le Nord les barrages des boyaux Friedrichshafen et Rheinweig. Mais le premier, rendu intenable par l'artillerie, doit être reporté un peu plus au Sud. Le sergent Joliet, chef des grenadiers, est atteint mortellement ; ce sous-officier, d'un courage remarquable, était titulaire de quatre citations.

Les 23, 24 et 25, la préparation d'artillerie reprend sur le Bois de la Grille, mais, vu l'insuffisance des résultats obtenus, le projet d'attaque est abandonné.

Le Régiment est relevé dans la nuit du 25 au 26, ayant perdu, depuis le 10, 24 officiers et 676 hommes.

Sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

THOMAS Charles-Auguste, Sous-Lieutenant :

« Officier brave et énergique. A l'attaque du 17 avril, a conduit sa section avec beaucoup de calme et de sang-froid, a été grièvement blessé en organisant la position conquise, sous un violent bombardement. Amputé du bras droit. Déjà blessé et cité à l'ordre. »

RUET Noël-Jean-Albert, Sous-Lieutenant :

« Excellent chef de section, qui a fait preuve, en maintes circonstances, de réelles qualités de commandement. Blessé grièvement le 17 avril 1917, à la tête de sa section, alors qu'il l'entraînait brillamment à l'assaut d'une tranchée ennemie particulièrement fortifiée. Déjà cité à l'ordre. »

ANSSENS Alfred-Eugène, Sous-Lieutenant :

« Officier très brave et d'une haute valeur morale. A l'attaque du 17 avril 1917, a entraîné crânement sa section à l'assaut d'un îlot de résistance particulièrement tortifié. A été grièvement blessé au moment où il l'atteignait. »

Sont cités à l'ordre de la 4^e Armée

BEAUFOUR Clément, sergent :

« Sous-officier d'un calme au feu et d'une bravoure légendaires. Le 17 avril 1917, s'est distingué par son audace et son esprit d'offensive pendant l'attaque. Grièvement blessé, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre de son capitaine. »

PHILIBERT Louis, caporal :

« Exemple constant d'énergie et d'audace, entraînant ses hommes dans les actions les plus périlleuses. Pendant l'attaque du 17 avril 1917, a fait preuve de sa bravoure habituelle, jusqu'à ce qu'il soit blessé en occupant un poste avancé. »

LAVOINE Jacques, soldat :

« Engagé volontaire de la classe 1916, volontaire pour venir au front. A fait preuve d'une superbe bravoure au combat du 17 avril 1917, à l'attaque du Mont-Cornillet, où il s'est joint de son propre mouvement aux troupes qui partaient à l'assaut et où il a été mortellement frappé. »

Sont cités à l'ordre du Corps d'Armée :

CHOLET Narcisse, Lieutenant :

« Officier courageux, qui a toujours donné à ses hommes l'exemple du devoir et de l'obéissance. Tué d'une balle à la tête, le 17 avril 1917, en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée où l'ennemi opposait une résistance opiniâtre. »

THOMAS Julien-Ferdinand, Sous-Lieutenant :

« Mortellement frappé, le 17 avril 1917, à la tête de sa section qu'il conduisait à l'assaut des positions ennemies avec cette indifférence devant le danger, qui faisait de lui l'idole de ses soldats. »

BACHELOT Louis-Henri, Sous-Lieutenant :

« Sous-officier d'artillerie versé dans l'infanterie. S'était fait remarquer comme un chef de section scrupuleux, remplissant avec conscience ses devoirs de gradé. Mortellement frappé, le 17 avril 1917, en entraînant sa section à l'assaut des positions ennemies. »

GOBET Alfred, aspirant :

« Gradé d'une bravoure exceptionnelle. Chargé le 17 avril de s'emparer d'un réduit fortement organisé, s'est élancé avec un mépris absolu du danger en tête de ses hommes. A trouvé dans cette opération une mort glorieuse. »

GARNIER François, adjudant :

« Au front depuis le début de la campagne. Chef de section de premier ordre, payant sans cesse de sa personne. Tué en tête de sa section à l'attaque d'un réduit fortement organisé, le 17 avril 1917. »

BARDOU Emile, aspirant :

« Jeune aspirant possédant au plus haut degré les qualités de commandement, de courage et de sang-froid. S'est fait remarquer plusieurs fois par sa belle attitude au cours des combats précédents. Le 17 avril, a enlevé brillamment sa section à l'assaut des positions ennemies. A été tué à la tête de ses hommes en attaquant vigoureusement un centre de résistance ennemi, sous un feu violent de mitrailleuses :

Sont encore cités à l'ordre du Corps d'Armée :

Le Lieutenant THIBAUT Charles, les Sous-Lieutenants ROBERT André, CAMUS Pierre, MOUGENOT Auguste, le caporal brancardier BONY Clément, le soldat de 1^{re} classe SAINTANNE, cycliste.

A l'ordre de la Division :

L'aspirant d'ARBAUMONT (tué), le médecin auxiliaire GREMEAU Jean.

Après relève, le 27^e se rend à Trépail, où il embarque en auto pour Rembercourt-aux-Pots et Sommaisne. Toute la 16^e Division est mise à la disposition de la 2^e armée. On profite du repos pour réorganiser les unités à l'aide des renforts venus du dépôt divisionnaire.

TITRE VI

1917-1918. — Les attaques allemandes de 1918.

CHAPITRE XV

Secteur des Hauts-de-Meuse (S.-E. de Verdun).

Le 1^{er} mai, le 27^e va cantonner à Mondrecourt, Heippes et Senoncourt, d'où il repart le lendemain pour la région de Belrupt, au sud de Verdun. La température est délicieuse; beaucoup des survivants des combats de Vaux-Chapitre vont revoir les lieux, maintenant hors de portée de l'artillerie ennemie, sur lesquels le 27^e s'est illustré.

La 16^e Division est mise à la disposition du 30^e Corps. Les 3 et 4 mai, tout le 27^e monte en ligne et occupe, au nord-est de Verdun, la zone de Mardi-Gras, à cheval sur la route d'Étain. Les trois bataillons sont en secteur dans la région Damloup, Eix, Moulainville. Les ruines fameuses de Vaux, Fleury, Douaumont sont tout près de nous; des milliers de cadavres ennemis sont restés sur leurs ruines. Du haut des côtes de Vaux, de Tavannes, de Moulainville, le regard s'étend à perte de vue sur la plaine de la Woëvre, dans laquelle les Boches ont été rejetés depuis Novembre 1916. On aperçoit dans le lointain les hautes cheminées du bassin de Briey que les Boches exploitent contre nous.

Le secteur du Régiment est calme. Au pied des côtes, nos éléments avancés occupent des portions de tranchées à grande distance de l'ennemi; l'artillerie se montre peu active. A proximité des premières lignes, on peut circuler à découvert dans les hautes herbes; des patrouilles de liaison fonctionnent la nuit entre les postes avancés, par des sentiers longeant les haies et les rangées de saules. Quelques rencontres de patrouilles, d'ailleurs sans importance.

Le 18 Mai, le Régiment est relevé par le 85^e et vient au repos à Belrupt. Quelques jours plus tard, il va cantonner à Sommedieue, le Rattentout et Génicourt.

Le 25, il entre en secteur, sous les ordres du général commandant la 163^e Division, devant Mouilly et y restera jusqu'au 15 juin.

C'est à ce moment que le lieutenant-colonel Santini prend le commandement du Régiment, en remplacement du colonel Tisserand.

Deux bataillons sont en ligne; le troisième est au repos à Rupt-en-Wœvre. Le secteur de Mouilly rappelle par son aspect celui de l'Argonne. D'ailleurs, les survivants de 1914 se rappellent l'occupation du Bois Bouchot et du Bois des Chevaliers; Vaux-les-Palameix et Ranzières ne sont qu'à quelques kilomètres de Mouilly.

Les premières lignes, à cheval sur la route de Mouilly-Saint-Remy, sont assez éloignées ; la forêt est superbe, peu détruite par les obus, la température est délicieuse ; le séjour dans cette région est assez agréable.

Le secteur est cependant moins calme que celui de Moulainville et d'Eix et, à différentes reprises, de violents bombardements par obus, minen, grenades à ailettes viennent nous causer quelques pertes. Pour la première fois, le 27^e fait connaissance avec les minen de 245, imposants projectiles de 90 kilos, à ceinture rayée comme le minen de 70. Nous n'avons que peu d'abris à l'épreuve, alors qu'en face, dans la tranchée de Calonne, l'ennemi est solidement installé et bien protégé. Nous répondons d'ailleurs par des tirs de représailles aux bombardements ennemis.

Aucune action importante au cours de ce séjour.

Les 14 et 15 juin, le Régiment est relevé et se rend à Rupt où il embarque en auto le 16 au matin pour la Haute-Marne. Du 16 au 27 juin, le 27^e cantonne dans la région Germay, Germizay, Epizoon, etc...

Dispersé en pleine campagne dans ces petits pays, le Régiment jouit d'un réel repos.

Dans le haut commandement, le général Pétain succède au général Nivelles.

Le 27^e ne se laisse pas entamer par les tendances au découragement qui ont pris naissance après l'incomplète réussite de l'attaque du printemps, tendances savamment exploitées par les agents de l'ennemi.

D'ailleurs, l'enlèvement du plateau de Craonne et du Chemin-des-Dames, la chute du massif de Moronvilliers, la capture par les Anglais, en Picardie, de 64.000 prisonniers et de 1.300 mitrailleuses, suffiraient largement à remonter le moral de ceux qui seraient sur le point de perdre confiance en l'avenir.

Le 27, le Régiment est transporté en auto à Herpont et Dampierre-le-Château, où il reste au repos jusqu'au 4 juillet, à la disposition de la 4^e Armée.

On profite de ce repos pour reprendre l'instruction, surtout celle des spécialités.

Le 4 juillet, le 27^e vient occuper le secteur de Maisons-de-Champagne.

CHAPITRE XVI

Maisons-de-Champagne. — Main-de-Massiges Ville-sur-Tourbe.

Pour avoir été souvent cités dans les communiqués, Maisons-de-Champagne et Main de Massiges sont des noms bien connus qui n'évoquent pas l'idée d'un secteur calme.

Le paysage, on ne le connaît que trop : il suffit de se rappeler Tahure, la craie, les boqueteaux de sapins. D'ailleurs, Perthes et Saint-Jean-sur-Tourbe sont là, tout près, à la gauche du Régiment.

Le secteur qu'occupe la 16^e Division a été à maintes reprises le théâtre de combats acharnés pour la possession de ces magnifiques observatoires que sont le Mont Tétu, la cote 185, le Cratère. Conquis en 1915 lors de la première offensive de Champagne, Maisons-de-Champagne et la cote 185 sont passés de main en

main. A la suite d'attaques extrêmement violentes, accompagnées d'émissions de gaz, les Allemands ont réussi, au printemps de 1917 à reprendre la cote 185 et à conserver la ligne de crêtes jusqu'au Mont Têtu. Les ruines de la ferme de Maisons de Champagne sont cependant restées entre nos mains ; il n'existe plus d'ailleurs que la cave à demi-effondrée et des traces de briques.

Lorsque le 27^e monte aux tranchées en juillet 1917, nos premières lignes forment, à l'ouest du Mont Têtu, le saillant de Maisons-de-Champagne, où nos positions sont dominées de tous côtés par l'ennemi, qui tient même la tête du Ravin de l'Etang. Plus à l'est, cependant, toute la Main de Massiges, la Verrue et le Cratère sont en notre possession. Nos premières lignes passent à proximité du Calvaire de Ville-sur-Tourbe et vont se raccorder vers l'est aux positions du Bois d'Hauzy occupées par des territoriaux.

La zone avancée a été tellement bombardée, tellement retournée par les projectiles et par les outils qu'elle n'est plus qu'un fouillis de trous d'obus, de boyaux et de tranchées, masse blanchâtre où l'on n'aperçoit que rarement quelques touffes d'herbes, d'ailleurs grillées par le soleil.

Jusqu'au 3 Novembre, le 27^e occupe le secteur de Maisons-de-Champagne de la cote 185 au Ravin de l'Etang, en liaison à gauche avec la 15^e Division, à droite avec le 95^e qui tient la Main-de-Massiges. Un bataillon est en ligne, un autre occupe les positions de réserve du Ravin de Fer-de-Lance, de la Demi-Lune et du Promontoire ; le troisième est au repos au Camp Bravard, près de Hans, en réserve de division. Chaque bataillon passe successivement 10 jours dans chaque situation : première ligne, réserve, repos.

Une compagnie tout entière tient le saillant délicat de Maisons-de-Champagne ; à sa gauche et à sa droite les deux autres compagnies du bataillon tiennent l'ouvrage Poquereau et les pentes Nord du Ravin de Champagne.

En arrière, la ligne de soutien, bien pourvue de mitrailleuses, court sur le plateau de la cote 180, pour aboutir vers l'Est au Ravin de l'Etang par la croupe de la Targette. Toute cette tranchée, les boyaux qui conduisent vers l'arrière et la crête du Promontoire sont en pleine vue de l'ennemi. Aussi, il ne faut y circuler qu'avec précaution, surtout par temps clair. Le 8 juillet, quelques officiers s'étant rendus de jour sur le Promontoire, à l'observatoire du Calvaire, une rafale d'obus vient balayer le terrain. Parmi les blessés se trouvait le lieutenant-colonel d'Orival, adjoint au chef de corps, qui avait su, par sa bonté et sa belle humeur, s'attirer l'estime et l'affection de tous. Il devait succomber quelques jours plus tard, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Sa mémoire fut honorée de la citation ci-dessous :

« Venu au front sur ses demandes réitérées, poussé par son ardent patriotisme et la conception élevée qu'il avait du devoir, a donné jusqu'au bout l'exemple des plus belles qualités de cœur et des plus hautes vertus militaires. Glorieusement frappé le 8 juillet en observant, à découvert, sans souci du danger, un tir d'artillerie ennemie. »

Durant les quatre mois pendant lesquels il occupera ce secteur, le 27^e saura supporter sans faiblesse toutes les misères d'une guerre de tranchées particulièrement dure dans cette région où le Boche nous tient constamment en haleine, et dans laquelle la

supériorité du matériel tend, de part et d'autre, à suppléer à la crise des effectifs.

C'est de cette époque que date la réorganisation des compagnies d'infanterie : dans chaque section, le nombre des fusils-mitrailleurs est porté de deux à trois et celui des tromblons VB de 4 à 6 ; de plus un « volant » de deux hommes par escouade permet d'assurer le remplacement des permissionnaires sans désorganiser les groupes de spécialistes. Les compagnies de mitrailleuses reçoivent 4 pièces nouvelles, ce qui permet d'avoir, dans l'offensive, une réserve de personnel et de matériel et d'assurer, dans la défensive, le service de six sections. En outre, les mitrailleuses Saint-Etienne sont remplacées par les mitrailleuses Hotchkiss, plus robustes et moins compliquées.

On commence à employer les mitrailleuses en groupes pour l'exécution de tirs indirects très efficaces ; d'ailleurs, les Allemands emploient cette méthode de tir depuis un certain temps et gênent par ce moyen la circulation à l'arrière et les travaux en quelque endroit qu'ils s'exécutent.

Comme engins d'accompagnement, nous ne disposons encore que du canon de 37. Pour la défense des tranchées, nous avons toujours les mortiers de 58 auxquels sont venus s'ajouter des mortiers pneumatiques (Hachette, Boileau, Brandt) et quelques canons de 240 de tranchées, d'une portée de 2.000 mètres et d'une puissance de destruction égale à celle des gros minen ennemis.

Le secteur de Maisons-de-Champagne est bien doté en artillerie. Notre artillerie lourde, considérablement renforcée, nous assure maintenant la supériorité. C'est le moment où un groupe de 155 C est affecté à chaque division d'infanterie.

L'ennemi dispose toujours d'une puissante artillerie lourde, mais, en face, il a surtout une quantité impressionnante d'engins de tranchées. Aux « bouteilles » et aux « casques à pointe » ont succédé les minen de 170 et 245, lancés par des engins abrités sous les tunnels du Mont Têtu et de la Vipère. Les grenades à ailettes aussi tombent dru sur nos lignes ; nos engins pneumatiques et nos V. B. ripostent efficacement.

Les moyens de liaison sont encore accrus et perfectionnés : aux liaisons téléphoniques viennent s'ajouter les liaisons optiques et les chiens, employés pour la première fois au 27^e. Au P. C. du Régiment, l'appareil émetteur de T. S. F. s'augmente d'un appareil récepteur. Les bataillons reçoivent un appareil transmetteur pour la télégraphie par le sol (T. P. S.) permettant d'envoyer des messages au P. C. du colonel lorsque tous les fils téléphoniques sont coupés. Les tromblons V. B. servent à l'envoi de fusées éclairantes plus puissantes et plus visibles que celles envoyées par le pistolet de 25.

Les procédés d'emploi des gaz sont aussi modifiés : les nappes de gaz sont abandonnées ; ce sont des obus spéciaux qui portent chez l'ennemi le produit toxique. Les Allemands emploient surtout l'ypérite, gaz particulièrement pernicieux par sa nature propre et par la durée de ses effets. Le masque à gaz est modifié en conséquence ; après plusieurs essais, c'est le masque M 2 qui est adopté ; il donne de bons résultats contre tous les gaz employés par l'ennemi : instruit par l'expérience, le soldat ne s'en sépare plus.

Pour se protéger des bombardements, les troupes disposent, dans le secteur, de nombreux abris-cavernes profonds et bien aménagés. De plus, pour faciliter le ravitaillement et les commu-

nications vers l'arrière, des tunnels ont été créés, dont le plus important, d'une longueur de 700 mètres environ, fait communiquer le P. C. du colonel, situé près du ravin de Marson, avec le ravin du Fer-de-Lance. Du côté des Boches, la Tête de Vipère et le Mont Têtu sont, paraît-il, de véritables taupinières.

Les bombardements ne contribuent pas seuls à rendre pénible le séjour ; le mauvais temps qui persiste rend le sol glissant et les boyaux impraticables : nuit et jour, sous les obus et sous la pluie, il faut enlever une affreuse boue liquide qui retombe presque aussitôt du parapet où elle a été jetée.

En première ligne on pose du fil de fer ou on réfectionne les réseaux continuellement détruits et surtout l'on veille, car l'ennemi, qui nous domine de tous côtés est à l'affût et cherche à surprendre notre vigilance pour nous ravir des prisonniers : la compagnie de Maisons-de-Champagne, en particulier, est à la merci d'un coup de main hardi ; mais le secteur est en bonnes mains et, pendant quatre mois, l'ennemi ne réussira pas à nous ravir un seul homme.

C'est à ce moment que les éléments de surveillance sont groupés en des points bien choisis du terrain, de façon à pouvoir se flanquer mutuellement ou résister sur place même encerclés. Chaque groupe forme un îlot de résistance entouré de tous côtés de défenses accessoires. Les boyaux de communications entre les îlots sont munis de « portes annamites » garnies de fils de fer barbelés, que l'on ferme en cas d'attaque. Il ne se passe pas de semaine sans que l'ennemi ne tente un coup de main ; chaque fois il est repoussé.

Le 10 août, un violent coup de main ennemi est exécuté contre la 11^e compagnie. Le sous-lieutenant Mouteau, après avoir posté ses quatre grenadiers V. B. sous le commandement du sergent Quilot, monte debout sur le parapet et lance lui-même ses grenades. Sa section, enflammée par cet exemple, soutient l'assaut ennemi. L'agent de liaison Daugoin va lancer une fusée, car la communication est impossible avec l'arrière. Renversé par un obus qui le couvre de terre, il se relève, le visage couvert de sang, et tranquillement envoie sa fusée.

Cependant, d'autres groupes d'Allemands tentent de tourner la position. Le sergent Regny, qui a donné l'alerte, tombe grièvement blessé d'un coup de revolver. Le sergent Lieutet s'élance avec ses grenadiers et permet aux mitrailleuses d'entrer en action. L'ennemi se retire en désordre. Seul, le premier groupe, aplati dans ses trous, continue la lutte. Ce point du saillant est pris de tous côtés sous les feux ennemis. Inlassable, le sous-lieutenant Mouteau, à sa banquette de tir, continue à lancer ses grenades. Le sergent Michelot vient lui prêter main forte : sous les grenades, l'ennemi se retire, laissant un blessé entre les lignes. Le sous-lieutenant Huvelin, accompagné du soldat Chadelas, médaillé militaire, 4 fois cité à l'ordre, va sous le bombardement chercher le blessé et le ramène.

A 8 heures, tout était rentré dans l'ordre. Quant au sous-lieutenant Mouteau, ses hommes restaient à le contempler en silence, fiers de leur chef et d'eux-mêmes ; comme ils ne trouvaient pas de mot pour exprimer leur joie héroïque, l'un d'eux, spontanément, s'approche du lieutenant et l'embrasse.

Quelques jours plus tard sur le carnet d'un prisonnier capturé dans un secteur voisin, on lisait :

« Le 10, à 6 h. 15, attaque du ...^e d'infanterie :

« Deux officiers et 100 hommes. Les Français ont capturé un officier et 10 hommes. Les blessés sont restés toute la nuit devant les lignes françaises. Raté. »

La vigilance, le courage des officiers et soldats du bataillon Andréa qui a su déjouer les projets ennemis sont attestés par une note de service dans laquelle le Général Le Gallais, commandant la Division, adresse ses félicitations au 27^e, et par un certain nombre de citations. Mentionnons les principales :

Sont cités à l'ordre de la 4^e armée :

Le Sous-Lieutenant MOUTEAU Lucien :

« Officier qui, en toutes circonstances, depuis le début de la campagne a donné à tous le plus bel exemple de sang-froid et d'esprit de sacrifice. Le 10 août 1917, son unité étant entourée par un fort détachement ennemi composé de troupes spéciales et chargé d'exécuter un coup de main sur notre ligne, a pris des dispositions très judicieuses pour la défense de son réduit. Au plus fort de l'action, est monté debout sur la banquette de tir, pour encourager ses hommes et a pris personnellement à partie, à la grenade, une fraction ennemie, qu'il a fixée, lui faisant subir des pertes sensibles. »

Le Sous-Lieutenant HUVELIN Maurice :

« Officier d'un courage et d'un sang-froid légendaires dans son Régiment. Le 10 août 1917, son unité étant menacée par un fort détachement ennemi composé de troupes spéciales chargé d'exécuter un coup de main, a particulièrement fait preuve d'intelligence et d'initiative en disposant ses éléments dans un centre de résistance dont il avait la garde. S'est porté ensuite en avant avec quelques hommes pour dégager les camarade d'un réduit voisin qui étaient en lutte avec l'ennemi. En pleine action, n'a pas hésité à sortir de la tranchée pour ramener dans nos lignes un Allemand blessé et tombé à 40 mètres, qui cherchait à s'enfuir. »

Le soldat PARIS Eugène :

« Fusilier-mitrailleur d'un courage et d'un sang-froid admirables. Le 10 août 1917, sa section étant attaquée par un fort détachement de grenadiers ennemis est monté debout sur la banquette de tir, bien face à la vague d'assaut qu'il a arrêtée par son tir, permettant ainsi à ses camarades d'occuper leurs emplacements de combat. Est resté à son poste tirant pendant toute la durée de la lutte et faisant subir des pertes à l'ennemi. Quatre blessures. »

Sont cités à l'ordre du 8^e Corps d'Armée :

Le sergent LIEUTET Léon, les soldats CHADELAS Henri et TARTAUD Maurice ;

A l'ordre de la division : le soldat VICTOURON Alfred ;

A l'ordre de la brigade : le sergent QUILOT Georges, les caporaux HENRIET Célestin, et EDOUARD Jean-Baptiste.

Plus tard, en Septembre, c'est le 1^{er} Bataillon qui est en ligne. Depuis plusieurs jours, des bombardements successifs écrasent nos tranchées. Dans la nuit du 15 au 16, le tir redouble avec une forte proportion d'obus à gaz. L'ennemi tente ensuite une attaque sur le secteur de la 2^e compagnie, à droite de Maisons-de-Champagne. L'ennemi échoue, mais un certain nombre d'hommes ont été intoxiqués.

Les jours suivants, les tirs augmentent encore et, le 22, à treize heures, se produit une attaque de deux côtés à la fois, sur la 2^e compagnie, vers le Ravin des Noyers, et, à gauche, sur la 15^e Di-

vision. A droite, les groupes ennemis sont arrêtés par les feux de la 2^e compagnie et une contre-attaque à la baïonnette du 95^e; à gauche, les Allemands sont pris sous les feux des mitrailleuses et fusils-mitrailleurs de la 1^{re} Compagnie. D'autre part, notre tir de barrage est très efficace. C'est un nouvel échec pour l'ennemi.

Le général de Division et le général Gouraud, commandant l'Armée adressent leurs félicitations au 1^{er} Bataillon qui est d'ailleurs cité en ces termes à l'ordre de la 16^e division :

« Sous l'impulsion intelligente et énergique de son chef, le commandant JAVEL, a tenu pendant une longue période, un secteur difficile, repoussant à plusieurs reprises des attaques allemandes, malgré des bombardements très violents, par obus toxiques et autres de tout calibre, faisant subir des pertes aux Allemands, maintenant intégralement sa position sans laisser aucun homme entre les mains de l'ennemi et travaillant sans relâche à réparer chaque nuit les dégâts causés. »

On relève, parmi les militaires cités, les noms suivants :

A l'ordre du 8^e Corps d'Armée :

Sergent THIRCUIT Ernest, soldats BOISSEAU François, BOIVIN Elie, TETARD Léon ;

A l'ordre de la 16^e division : Capitaine TAINURIER Lucien, soldat MICHELIN Eugène.

Mais l'ennemi n'a pas encore renoncé à enfoncer le Régiment. En octobre, les bombardements reprennent; les tirs d'engins de tranchées redoublent. A son tour, le 2^e bataillon supporte vaillamment le tir d'écrasement et se prépare à recevoir l'assaut. Le 26, dans la matinée, d'abord, puis vers 12 heures 30, c'est la 6^e compagnie (qui occupe le saillant) qui est visée. Mais chaque fois, sous l'effet de notre tir de barrage immédiat, les quelques Boches aperçus sont rentrés dans leurs tranchées. Le 27, le bombardement reprend au petit jour, intense, furieux, mais cette fois, c'est sur la 5^e compagnie à gauche de Maisons-de-Champagne que l'ennemi semble vouloir agir. L'ennemi sort de ses réseaux, mais notre tir de barrage et les feux d'infanterie le contraignent encore à rejoindre ses lignes.

Le lendemain, le Lieutenant-Colonel Santini, en transmettant les compliments du général de division, constate que les trois bataillons du Régiment avaient su, tour à tour montrer une égale ardeur à rendre notre position inviolable.

Le 30, un déserteur ennemi faisait connaître la fureur de l'ennemi à la suite de ses échecs répétés, ajoutant que le commandement adverse tenait à tout prix à faire des prisonniers du 27^e.

La vaillance dont ont fait preuve les gradés et soldats du 2^e bataillon est récompensée par quelques nouvelles citations, parmi lesquelles on relève les suivantes :

A l'ordre du 8^e Corps d'Armée :

Caporal PY Ferréol :

« Pendant les bombardements des 25, 26, 27 octobre 1917, a été constamment sur la brèche et a donné à ses hommes l'exemple du plus beau courage dans la défense d'un îlot que l'ennemi attaquait. A réoccupé el premier un ouvrage bouleversé que l'ennemi avait abordé. Gradé intrépide. »

Soldats GUILLEMARD Julien et COITOUX Jean-Baptiste :

« Ont donné un exemple remarquable d'énergie et de courage, les 25, 26 et 27 octobre 1917, en assurant, de jour et de nuit, la garde d'une

position avancée, écrasée par les tirs ennemis, privée de défenses accessoires, et en entraînant leurs camarades à repousser les attaques ennemies. Grenadiers dévoués et sûrs. »

A l'Ordre de la 14^e Division :

Le Sous-Lieutenant GOMIER Joseph, et le soldat GUILLIER Louis.

Mais si pendant 4 mois, le 27^e sut tenir l'ennemi en échec, il sut aussi, bravant les bombardements et les mitrailleuses, réussir de hardis coups de main. Reconstituée sous le commandement du sous-lieutenant Robert, officier jeune et plein d'entrain, la section d'élite du régiment pénètre les 1^{er} et 15 Octobre et le 22 novembre dans les lignes ennemies. Vigoureusement menées, ces opérations ont pour résultat la capture de matériel et d'une dizaine de prisonniers. Le coup de main du 15 octobre, exécuté à la pointe du jour à la naissance du ravin des Noyers, est particulièrement heureux. Surpris par notre petite troupe, un sous-officier et 6 soldats allemands sont faits prisonniers. L'opération n'a duré que quelques minutes, la troupe d'attaque n'a subi aucune perte.

Outre les félicitations du Colonel commandant l'I. D. et des généraux commandant la Division et le 8^e Corps d'Armée, les succès remportés sur l'ennemi valent à leurs auteurs les récompenses suivantes :

Le sous-lieutenant ROBERT, cité à l'Ordre du 8^e Corps d'Armée pour le coup de main du 1^{er} octobre, est cité à nouveau; mais cette fois, à l'Ordre de l'Armée pour l'opération du 15 :

« Officier plein d'allant; ayant déjà pris part à un coup de main effectué le 1^{er} octobre 1917, a commandé, le 15 octobre, un groupe de reconnaissance qui a pénétré dans la ligne de soutien allemande, et, après avoir nettoyé plusieurs abris, a ramené sept prisonniers, sans aucune perte. »

Le sergent ROUBY André, objet d'une citation à l'Ordre de la Division le 1^{er} octobre, reçoit pour l'opération du 15, la médaille militaire :

« Blessé au cours du coup de main du 1^{er} octobre 1917, a demandé à sortir de l'ambulance pour participer à celui du 15. A fait preuve dans cette opération, d'un allant merveilleux et d'une grande audace, gagnant d'un seul bond, à la tête de son groupe, la ligne de soutien ennemie. A nettoyé deux abris et ramené plusieurs prisonniers. Déjà trois fois blessé et cinq fois cité. »

Pour ces deux coups de main, il est décerné consécutivement, à l'aspirant ERARD Guy, 2 citations : Division et Corps d'Armée; au soldat GAY, 2 citations : Brigade et Corps d'Armée; au caporal LHOTE Emile, 2 citations : Brigade et Division.

Un certain nombre d'autres soldats sont également, pour l'un ou l'autre de ces deux coups de main, l'objet d'une citation à l'Ordre de la Division ou de la Brigade :

GASTON Georges, MAILLET Paul, LECHEVALLIER Fernand, GRAS Marcel, LEVALLARD Claude.

Parmi les distinctions accordées au cours de la même période, on relève les suivantes :

Le sous-lieutenant DESSAINT, grièvement blessé le 30 octobre 1917 et amputé de la jambe droite est fait Chevalier de la Légion d'Honneur; l'adjudant LIEUTET Charles-René, sous-officier de tout premier ordre, d'une bravoure légendaire, tué le 14 octobre 1917, au cours d'un violent bombardement, en portant secours à quelques-uns de ses hommes dont l'abri venait d'être défoncé, est cité à l'Ordre de l'Armée.

Lorsque, au bout de quatre mois, le 27 quittera le secteur où

les meilleures troupes d'assaut de l'ennemi n'ont pu réussir à lui ravir un seul homme, et où chacun a supporté la fatigue, les bombardements et les misères de toutes sortes, le général de division le citera en exemple dans un ordre du 2 décembre.

Remplacé le 22 novembre par le 85^e, le Régiment occupe jusqu'au 5 décembre le secteur de Ville-sur-Tourbe, tenant le Cratère et la rive gauche de la rivière jusque vers le Bois d'Hausy. Deux bataillons sont en ligne, le troisième est au repos à Maffrecourt. Chaque bataillon doit rester en ligne vingt jours, mais, comparé au secteur précédent, celui de Ville-sur-Tourbe est un secteur de repos : ennemi peu actif et tranchées très éloignées, surtout en avant du Cratère.

Le 5 décembre, la Division est relevée et envoyée à l'arrière. Le 27^r va cantonner à Givry-en-Argonne (E. M., 1^{er} et 3^e bataillons) et à Epense (2^e bataillon), cantonnements bien aménagés, dans lesquels le Régiment jouit pendant quelques jours d'un repos que de longs mois de tranchées ont rendu nécessaire.

Mais, tout à coup, dans la nuit du 9 au 10 décembre, le Régiment est alerté, et, le 10 au matin, vient cantonner dans la région de Valmy.

Des Vosges à la Mer du Nord, une troisième position est créée dans le but d'arrêter l'ennemi, dans le cas où nos premières positions tomberaient, car on craint une offensive générale allemande. Nous multiplions les lignes de défense successives en améliorant encore l'organisation de la défense en profondeur.

Il importe de pousser les travaux avec la plus grande activité. Aussi, dès son arrivée dans la région de Valmy, le 37^e se met à l'œuvre, sur un front de 8 kilomètres, entre Somme-Bionne et Braux-Sainte-Cohière. La terre gelée est dure à entamer, les piquets s'enfoncent mal, mais on sent la nécessité de préparer rapidement la défense contre le Boche et personne ne se plaint, malgré la rigueur de la température qui rend le travail pénible. En un mois, le Régiment réussit à créer une ligne de défense déjà solide, avec d'épais réseaux, des abris pour mitrailleuses, des observatoires, etc. La fameuse croupe de Valmy, surmontée du monument célèbre de Kellermann constitue l'élément principal de la position organisée par le Régiment.

A partir du 1^{er} février, la 16^e Division remonte aux tranchées, et le 27^e reprend son ancien secteur de Ville-sur-Tourbe avec deux bataillons en ligne et un bataillon en réserve. La région est restée calme. Pourtant, le 15 février, l'ennemi tente, à droite du Creux de l'Oreille, un coup de main sur le 3^e Bataillon, dans la région de l'Arbre aux Vaches. Un violent bombardement accompagne le débouché des troupes d'assaut, mais les 9^e et 10^e compagnies reçoivent le choc sans faiblir.

A partir du 20 février, une nouvelle répartition des troupes de la Division est adoptée, dans le but de réduire l'effectif des éléments avancés, et d'avoir en réserve un Régiment entier pour manœuvrer.

A droite, le 95^e tiendra Ville-sur-Tourbe et le Cratère. A gauche, le 27^e et le 85^e doivent se relever dans le secteur de Maisons-de-Champagne, Main-de-Massiges. Le nouveau mode d'occupation sera conservé jusqu'au 7 avril. Tous les dix jours, le Régiment vient au repos dans la région Hans, camp 202, cote 199, en réserve de Division.

Aux tranchées, deux bataillons sont en ligne : l'un à Maisons-

de-Champagne, l'autre à Main-de-Massiges ; le troisième est en réserve au sud de Ville-sur-Tourbe. Les bataillons de première ligne sont largement échelonnés en profondeur ; seuls, quelques éléments de surveillance restent au contact de l'ennemi.

Dans l'ensemble, le secteur est moins agité et moins dur que pendant l'été de 1917. Pourtant, les bombardements sont encore fréquents. Lors du déclenchement de l'offensive de mars, surtout, nos positions sont soumises pendant deux jours et deux nuits à un tir massif d'obus de tous calibres, jusqu'à 8 kilomètres en arrière des premières lignes, avec forte proportion d'obus à gaz. A plusieurs reprises aussi, des tentatives sont faites sur nos postes avancés.

Le 25 mars, devant Maisons-de-Champagne, c'est la 10^e Compagnie qui est attaquée ; le 26, c'est le petit poste du ravin des Noyers, tenu par la 7^e Compagnie ; le 29, nouvelle tentative sur le 3^e Bataillon. Toutes ces tentatives échouent.

De notre côté, la section d'élite du Régiment, sous le commandement du sous-lieutenant Robert exécute encore deux coups de main, avec un superbe entrain, dans la région du Mont Têtu, les 28 et 31 mars. Mais l'ennemi a changé de tactique : il évacue ses lignes devant nos troupes d'assaut qui, malgré leur courage, ne peuvent réussir à capturer des prisonniers.

Le sergent ROUBY, le caporal LECHEVALLIER, le soldat de première classe LEVALLARD qui se sont déjà distingués dans des opérations antérieures, reçoivent de nouvelles citations.

C'est aussi pendant cette période qu'un tir massif de 300 bombes à gaz est exécuté le 27 mars sur la région des Tunnels du Mont Têtu, par une compagnie du génie, en réponse aux derniers tirs ennemis. Envoyées presque en même temps, grâce à un dispositif spécial toutes ces bombes surprennent les occupants des Tunnels et des abris, et, peu de temps après, on trouvait sur un prisonnier le chiffre des pertes occasionnées par ce tir : 192.

La première offensive ennemie a montré la nécessité de pousser encore plus à fond l'échelonnement en profondeur et de ne laisser sous le pilonnage que l'ennemi déclanchera au moment de l'attaque que le minimum de monde. Il suffit d'avoir au contact des éléments de surveillance chargés de renseigner le commandement, assez forts cependant pour résister aux coups de main et repousser les patrouilles. Le gros des troupes de la défense est en réserve, prêt à occuper les lignes successives préparées à l'avance, ou à manœuvrer, si l'ennemi a enfoncé un point quelconque du front.

Aussi, à partir du 7 avril, les trois Régiments de la Division sont accolés dans l'ordre : 27^e (Ville-sur-Tourbe et Cratère), 95^e (Main-de-Massiges), 85^e (Maisons-de-Champagne). Chaque régiment n'a qu'un bataillon en ligne. Le 27^e retrouve le secteur qu'il connaît déjà, mais n'occupe qu'avec un seul bataillon le front jadis occupé par deux. Quelques îlots de résistance ont été abandonnés. En face de nous, l'ennemi a évacué complètement ses premières lignes et reculé sa position de défense jusqu'à la cote 150, à 800 mètres de nous. Pour alimenter le choc qu'il soutient en direction de Paris, ses meilleures troupes ont été retirées du front et un mince rideau seulement est laissé dans les secteurs passifs.

D'ailleurs, pendant cette période, l'ennemi fait preuve, devant le 27^e de peu d'activité. Ses troupes spéciales d'assaut tentent quel-

ques coups de main ou embuscades, nos lignes souffrent parfois de bombardements mais, en général, l'ennemi reste sur la défensive.

De notre côté, il ne suffit pas de suivre son exemple : il importe de se renseigner sur l'occupation du front et les intentions de l'ennemi. D'autre part, il faut se préparer aux actions offensives qui, seules, nous donneront la victoire. Aussi, la section d'élite est supprimée, et ce sont des unités constituées qui exécutent les opérations offensives prescrites par le commandement. Mais l'ennemi fait le vide devant nos attaques ou refuse le combat devant nos patrouilles ou embuscades qui, par tous les temps, tapies dans les hautes herbes au cœur même de la position ennemie, guettent une occasion qui ne se produit pas.

Le 20 avril, la 2^e Compagnie pénètre profondément dans les tranchées ennemies, mais sans réussir à aborder l'adversaire, qui se dérobe ; le 25, c'est une embuscade de la 9^e qui, se trouvant aux prises avec une patrouille s'élançe sur elle pour lui faire des prisonniers, mais sans succès. Dans la nuit du 17 au 18, un peloton de la 3^e compagnie, sous le commandement du lieutenant Person, pénètre à son tour jusqu'à 600 mètres chez l'ennemi. Cette fois, un petit poste est abordé, mais se défend avec acharnement. La troupe d'attaque lui fait subir des pertes, mais sans parvenir à lui faire des prisonniers. Elle se replie en bon ordre, ramenant tous ses blessés. L'aspirant Reynier Pierre et le caporal Lechevallier Fernand sont cités à l'ordre du 8^e Corps d'Armée.

Mais, loin de rebuter, les échecs des premières opérations ne font qu'exciter l'émulation entre les unités. A son tour, le lieutenant Camus, avec la 10^e compagnie, prépare une nouvelle attaque. Le 25 mai, une première reconnaissance recherche les points sur lesquels un coup de main a des chances de donner le résultat voulu : ramener des prisonniers. Elle est accueillie par une vive fusillade partant d'une embuscade qui tente d'encercler notre groupe et nous cause des pertes. Un vif combat à la grenade s'engage à 800 mètres à l'intérieur des lignes ennemies et la reconnaissance rentre en ramenant des blessés.

Le 30 mai, le coup de main prévu est exécuté sous le commandement du lieutenant Camus, sur la tranchée Laufgraben. Mais l'ennemi est en éveil et nous attend, posté en embuscade avec des forces supérieures. Quand la 10^e compagnie commence la traversée des réseaux ennemis, brusquement les Boches ouvrent le feu et nous causent des pertes, menaçant même de nous faire des prisonniers parmi nos blessés. Cependant, la situation est vite rétablie et le détachement peut regagner nos lignes, dans un ordre parfait avec ses blessés.

La médaille militaire est conférée au sergent BACHELARD Lucien-Robert :

« Excellent sous officier énergique et dévoué, ayant toujours fait preuve du plus bel esprit militaire. Prenant part comme volontaire à une patrouille de reconnaissance de nuit qui pénètre profondément dans les lignes ennemies et tombé avec son groupe dans une embuscade, est parvenu, grâce à son courage, à son sang-froid, à dégager ses hommes et à ramener entièrement son détachement. A été très grièvement blessé au retour de sa mission. Une citation. »

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

Le Lieutenant CAMUS Pierre-Abel :

« Le 20 mai 1918, commandant une reconnaissance de 40 hommes

lancée à 800 mètres dans les lignes allemandes, s'est brillamment acquitté de sa mission. Attaqué par un ennemi de forces supérieures, l'a contre-attaqué vigoureusement, lui causant des pertes. N'a rompu le combat, en ordre, par échelons de manœuvre, qu'après avoir évacué ses blessés, dont un en danger de mort. A donné à tous l'exemple du plus beau courage. »

MASSICOT Camille, soldat :

« Modèle de grenadier d'élite, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Le 20 mai 1918, bien que malade et exempt de service, a demandé à prendre part à un coup de main dirigé sur la troisième ligne allemande. A trouvé une mort glorieuse, alors qu'en tête du groupe d'assaut il pénétrait comme éclaireur dans le réseau ennemi. »

Sont encore cités :

A l'ordre du 8^e Corps d'Armée le Sous-Lieutenant AUPY François.

A l'ordre de la Division : le caporal CHARDONNET Jules et les soldats LUC René, VAILLE Gaston, MARTIN Paul.

Dans le courant de juin, de nombreuses patrouilles continuent de surveiller et d'explorer les lignes ennemies, mais sans résultat. Dans la nuit du 29 au 30, une nouvelle tentative est faite par toute la 7^e compagnie. L'attaque, préparée depuis plusieurs jours par des tirs de destruction a été soigneusement répétée à l'arrière. Au moment où elle se porte en avant, un tir violent et bien réglé de notre artillerie précède les vagues d'assaut et neutralise les organisations voisines. La Compagnie pénètre jusqu'à plus de 800 mètres chez l'ennemi, trouve tranchées et boyaux bouleversés, mais les occupants se sont encore une fois retirés devant nos éléments. Malgré l'audace déployée par tous, aucun prisonnier n'a pu être capturé, et la compagnie rentre en ramenant des blessés.

Deux jours plus tard, la 7^e Compagnie était citée en ces termes à l'ordre de la division :

« Sous le commandement de son chef, le Capitaine Trazit, le 30 juin 1918, chargée d'exécuter un coup de main profond dans des conditions particulièrement délicates, s'est portée à l'attaque avec un élan remarquable, a atteint et nettoyé l'objectif qui lui avait été assigné à plus de 800 mètres dans les lignes ennemies. »

L'élan est donné : on connaît les repaires où l'ennemi se dérobe et le commandement recommande instamment de faire des prisonniers. La 5^e compagnie veut encore une fois tenter le succès : des patrouilles faites les jours précédents permettent de situer exactement l'emplacement d'un petit poste ennemi, et, le 3 juillet, par surprise, sans artillerie, la 5^e compagnie s'avance à 800 mètres chez l'adversaire. Le lieutenant Gomier, chef du groupe de tête, réussit à prendre à revers le groupe de combat reconnu la veille, et, après une lutte corps à corps, ramène enfin dans nos lignes un prisonnier.

A son tour, la 5^e Compagnie se voit récompenser par la citation suivante à l'ordre du corps d'armée :

« Sous le commandement de son chef, le Capitaine Thibaut, a exécuté, le 3 juillet, contre l'ennemi sur ses gardes depuis une récente opération, une action offensive profonde. A réussi, malgré les difficultés, à prendre à revers un groupe de combat ennemi, installé à 800 mètres dans les lignes ennemies, à lui causer des pertes et à ramener un prisonnier. »

Le Lieutenant Gomier Joseph est nommé Chevalier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier d'une bravoure exceptionnelle. Chef du groupe de tête d'une reconnaissance offensive lancée à 800 mètres dans les lignes adverses, a réussi à prendre à revers un groupe de combat ennemi. Quoique blessé, a engagé lui-même le combat corps à corps ; a maîtrisé son adversaire et l'a ramené dans nos lignes. Une blessure antérieure, 2 citations.

Est cité à l'ordre de l'Armée :

RABATE Alcide-Napoléon, caporal.

« Venu au front en janvier 1915, a pris part avec son unité aux combats du Bois d'Ailly (1915), bataille de Champagne, Maisons-de-Champagne (1917), Forêt d'Apremont (1916), la Somme (1916), Argonne, bataille de Champagne, Maisons-de-Champagne (1918).

« S'est révélé comme un excellent soldat, d'une éclatante bravoure, puis comme chef de patrouille audacieux et adroit. A demandé à participer comme volontaire à de nombreux coups de main et s'y est magnifiquement comporté. »

Sont cités à l'ordre du Corps d'Armée :

GUEUGNAUD Jean, sergent, CHAMPIONNAT Charles, caporal, COLLION Charles, BOURGAULT Jean, OSTERMEYER Henri, soldats.

Des renseignements recueillis par le Commandement, il ressort clairement que l'ennemi veut tenter une nouvelle poussée en Champagne : les préparatifs sont connus, mais le frot de l'attaque est encore incertain. Aussi, de nouveaux coups de main sont prescrits pour obtenir des renseignements. Le 13 juillet, la 2^e compagnie progresse de 800 mètres chez l'ennemi ; mais celui-ci, fidèle à sa tactique, a encore fait le vide devant nos éléments. Cependant, des renseignements intéressants sont recueillis qui permettent de délimiter le front d'attaque. La manière dont cette opération a été conduite vaut à la 2^e compagnie, déjà titulaire de deux citations d'être de nouveau citée à l'ordre de la division :

« Sous les ordres de son chef, le Capitaine Renaud, a exécuté le 13 juillet 1918, un coup de main profond jusqu'à 800 mètres à l'intérieur des organisations ennemies remplissant brillamment la mission qui lui était confiée en rapportant des renseignements qui permettaient de délimiter l'attaque allemande, à la veille de son déclenchement. »

L'aspirant MARCHAND Jean-Paul est cité à l'ordre du 8^e corps d'armée, et le sous-lieutenant ROUSSEAU Jean-Jacques à l'ordre de la division.

Dépuis plus de quinze jours, le général commandant l'armée a la certitude de l'attaque ennemie, et, dès le 7 juillet, il adressait aux soldats français et américains de la 4^e Armée l'ordre suivant :

ORDRE :

« Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables ! Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Nous sommes puissamment renforcés en artillerie et en infanterie. Vous combattrez sur un terrain que vous avez transformé par votre travail opiniâtre en forteresse redoutable, en forteresse invincible, si tous les passages en sont bien gardés. Le bombardement sera terrible, vous le supporterez sans faiblir ; l'assaut sera rude, dans les nuages de poussière, de fumée et de gaz ; mais votre position et votre armement sont formidables. Dans vos poitrines battent des cœurs braves et forts d'hommes libres. Personne ne regardera en arrière ; personne ne reculera d'un

pas. Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer, en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Et c'est pourquoi votre Général vous dit : « Cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour. »

Dès le début de Juillet, les dispositions sont prises : c'est la fameuse défense élastique du Général Gouraud. Comme il paraît certain que notre première position sera écrasée par le tir de préparation ennemi, elle sera évacuée pour l'attaque ; on n'y laissera que quelques éléments de surveillance destinés à prévenir du débouché des troupes d'assaut. Le gros des troupes de défense doit être ramené sur la position intermédiaire. Quant à nos batteries, qui, repérées par l'ennemi, seraient soumises à un tir d'anéantissement ou de neutralisation dès le début de l'action, toutes ont changé de position, et les nouveaux emplacements, soigneusement camouflés, sont inconnus de l'ennemi.

Au 27^e, le nouveau dispositif est réalisé. Chaque nuit, la première position est évacuée, et, seuls, les éléments de surveillance restent en place. Au petit jour, les troupes reprennent leurs emplacements. Notre Artillerie, renforcée, exécute chaque nuit, des tirs massifs d'obus à gaz sur les points sensibles de l'ennemi. A leur tour, les Allemands peuvent constater sur eux-mêmes les effets de l'ypérite dont nous faisons maintenant usage. Derrière nous, de nouvelles troupes sont concentrées ; le 85^e, retiré du secteur de Maisons-de-Champagne, est mis en réserve. Le 14 juillet, tout est prêt et c'est avec confiance que l'on attend l'heure de l'assaut.

Prévenu le soir du 14 juillet de l'heure de l'attaque par un heureux coup de main qui ramène 27 prisonniers, le général Gouraud donne à 23 heures l'ordre d'exécuter la contre-préparation. Celle-ci commence à 23 heures 30. Toutes les batteries muettes se révèlent brusquement et les Officiers allemands fait prisonniers ne cacheront pas leur étonnement du nombre de ces batteries non repérées par eux. Notre contre-préparation d'artillerie, déclanchée au moment où l'ennemi se forme pour l'attaque, lui occasionne des pertes considérables.

L'ennemi engage la bataille à minuit 10 par un violent bombardement d'obus de tous calibres et de minenwerfers, mais toutes nos batteries entrent en action et, vers l'Ouest la canonnade fait rage. Sur les premières lignes, c'est un pilonnage en règle, extrêmement violent. A l'arrière, les gros obus cherchent en vain nos batteries ; sur les chemins et dans les vallées les obus éclatent sourdement : il faut mettre les masques et les conserver plusieurs heures.

Le 1^{er} Bataillon est en ligne ; les deux autres occupent, entre la route de Ville-sur-Tourbe et le Bois d'Hauzy la ligne de hauteurs qui constitue la position intermédiaire. Le P. C. du colonel est installé derrière Montremoy. De nombreuses mitrailleuses se tiennent prêtes à balayer les rives de la Tourbe et le bas des pentes.

Cependant, en avant de la rivière, le 1^{er} Bataillon a évacué en bon ordre la première position et est venu s'installer en arrière de Montremoy, Seuls quelques groupes de surveillance, composés de volontaires, sont restés en place avec ordre de se replier après avoir signalé par fusées le déclanchement de l'attaque.

A 4 heures 20, la canonnade redouble d'intensité et l'ennemi, précédé d'un barrage roulant, sort de ses tranchées, devant nos détachements de surveillance ; il tente d'aborder nos lignes, mais se heurte à nos feux, à nos réseaux, et à une résistance inébranlable.

Avec un calme et un sang-froid admirables, nos éléments avancés ont su arrêter les vagues d'assaut sans avoir besoin de lancer les fusées d'alerte, et aucun ne s'est replié. Vers la gauche même, où l'ennemi progresse sur la Main de Massiges, volontairement évacuée, le 27^e tient bon. Le soir même, le reste du 1^{er} bataillon remontait en ligne et la première position était intégralement réoccupée.

Le 1^{er} bataillon, dont le sang-froid a contribué à l'échec de l'ennemi est cité à l'ordre du 8^e C. A. :

« Sous le commandant de son chef, le Capitaine PILOT, s'est fait remarquer, du 10 au 20 juillet 1918, par sa vigilance, sa hardiesse, son esprit de discipline, en exécutant des reconnaissances et des coups de main audacieux, qui ont fourni de précieux renseignements sur l'attaque allemande, en effectuant avec calme, sous le bombardement, un repli ordonné, puis une réoccupation de position, en maintenant pendant la période de repli, des postes de surveillance qui, grâce à leur héroïsme ont chassé l'ennemi cherchant à s'infiltrer, lui ont donné le change et ont permis ainsi de conserver intacte toute notre première position. Déjà cité. »

Les sergents GAUTHIER Paul, MICHELIN Denis, et le sergent-fourrier PAULIN Gabriel, chefs de postes chargés d'annoncer le débouché de l'attaque allemande sont également cités à l'ordre du 8^e C. A. pour le sang-froid et la bravoure dont ils ont fait preuve dans l'exécution de leur mission.

D'autres citations, pour des motifs semblables sont encore accordées à de nombreux gradés et soldats parmi lesquels on relève les noms de BRICE Eugène, DEREIGNIAUX Georges, DESCOURS Camille, LAVAILLOTTE Emile, JOLLOT Auguste, BESSEYRIAS Jean.

A notre gauche, l'ennemi, après avoir occupé notre première position, momentanément abandonnée, est écrasé sous nos feux et chassé par de violentes contre-attaques. Partout il a échoué.

Le 16, un ordre du jour du Général Gouraud souligne la portée de notre fière résistance.

ORDRE :

Soldats de la 4^e Armée :

« Dans la journée du 15 Juillet, vous avez brisé l'effort de 15 divisions allemandes appuyées par 10 autres. Elles devaient, d'après leurs ordres, atteindre la Marne dans la soirée ; vous les avez arrêtées net là où nous avons voulu livrer et gagner la bataille. Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes qui avez signalé l'attaque et l'avez dissociée, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries qui l'avez rompue, Etats-Majors qui avez si minutieusement préparé ce champ de bataille. C'est un coup dur pour l'ennemi ; c'est une belle journée pour la France. Je compte sur vous pour qu'il en soit toujours de même, chaque fois qu'il osera vous attaquer, et, de tout mon cœur de soldat, je vous remercie.

Signé : GOURAUD.

Le 17, une contre-attaque opérée par un régiment voisin attire sur une partie de notre ligne un violent bombardement. Non seulement, la troupe qui occupe ce secteur le subit sans faiblir, mais elle contribue même par ses feux au succès de la contre-attaque, repoussant de nombreux groupes ennemis qui tentaient d'aborder nos lignes.

Le Lieutenant COQUEUGNIOT est, pour ce fait, cité à l'ordre du Corps d'armée.

La 1^{re} Compagnie exécute encore le 20 juillet sur la cote 150, un hardi coup de main, ramène un prisonnier et fournit de précieux renseignements sur le mode d'occupation de l'ennemi. Elle est citée en ces termes à l'ordre du Régiment :

« Le 20 juillet 1918, sous l'impulsion de son chef le Lieutenant LARUE, et grâce au sang-froid et à l'allant de ses chefs de section, les Sous-Lieutenants PICARD, ERARD, SEILLIER et l'adjudant NOLOT, a pénétré jusqu'à 900 mètres à l'intérieur des lignes allemandes, réussissant par un brillant coup d'audace sous de violents tirs de mitrailleuses à prendre à revers les organisations de l'ennemi, à lui faire un prisonnier et à ramener du matériel.

« Unité d'élite au moral particulièrement élevé, qui, déjà, le 16 juillet, avait assumé la garde du front du Régiment en assurant l'inviolabilité et maintenant dans des circonstances difficiles une liaison étroite avec les troupes voisines. »

Le soldat BOUCHET Jean, obtient la citation ci-dessous à l'ordre du 8^e C. A. :

« Soldat d'une bravoure et d'une audace exemplaires, volontaire pour de nombreuses patrouilles. Le 20 juillet 1918, au cours d'un coup de main, a pénétré le premier dans la position ennemie, malgré le feu des mitrailleuses et a fait de sa main un prisonnier. »

TITRE VII

La Contre-offensive du 18 Juillet. — La Poursuite

CHAPITRE XVII

Le Secteur de la Vesle

Relevé le 22 juillet par le 4^e Cuirassiers à pied, le 27^e après quelques jours de repos est embarqué en auto le 26 au soir pour Ay et Avenay.

La 16^e division est mise à la disposition du 14^e Corps (5^e Armée) qui, à l'Ouest de Reims vient de contribuer à la réduction de la poche de Château-Thierry. Le 85^e et le 95^e montent en ligne dans la région de Bligny, le 27^e est en réserve. Mais, l'ennemi se retire presque sans combattre ; nos troupes le suivent jusqu'à la Vesle. Ville-en-Tardenois, Bligny, Sarcy, Treslon sont délivrés.

Le 2 août, le Régiment quitte ses cantonnements, et, après une marche de nuit, à travers la forêt de montagne de Reims, pleine de cadavres, vient stationner, en position d'attente dans la région Aubilly, Bouleuse, Mery-Prency. Le 2^e bataillon qui a cantonné dans la nuit à Nanteuil, rejoint le 3 au matin, le reste du régiment.

Le paysage est indescriptible : arbres déchiquetés, tordus, calcinés chemins défoncés, maisons en ruines, engins, munitions, matériel abandonnés, tranchées et boyaux effondrés, cadavres effrayants : tout atteste l'étendue de la défaite de l'ennemi.

Le 3, dans la matinée, les avant-gardes de la 16^e Division ont atteint Rosnay et Courcelles-Sapicourt. Le 4, nous tenons la rive gauche de la Vesle. Accroché aux hauteurs de Prouilly et de Prévy, l'ennemi s'oppose avec acharnement à la traversée de la rivière. Dans cette région, les opérations offensives marquent un temps d'arrêt. Le 27^e reste d'abord en réserve ; puis, dans la nuit

du 15 au 16 Août, relève le 95^e dans le secteur Branscourt-Sapicourt : deux bataillons en ligne, un autre en réserve vers Treslon. Le 25 Août, un Bataillon du 95^e remonte en ligne, où ne reste qu'un seul bataillon du 27^e, à la gauche de la division, de Jonchery au bois des Hauts-Balais. Un autre bataillon du 27^e se tient prêt à défendre la ligne de soutien établie sur le plateau qui domine la vallée ; un autre, au repos, près de Sarcy, est chargé, en cas d'attaque, de la défense des réduits établis à contre-pente.

La vallée de la Vesle, marécageuse, est difficilement accessible par endroits. Les abris sont rares, l'ennemi ayant, avant de se retirer, détruit la plupart des caves ou ayant rendu leur occupation dangereuse en y disposant des engins de toute nature munis d'appareils d'allumage variés. Néanmoins, grâce au dévouement du maréchal des logis Thuault et de quelques volontaires de la 5^e compagnie, parmi lesquels le caporal Rabut, ces engins sont sortis des abris et ceux-ci rendus habitables. Dans la suite, on organise le secteur défensivement : quelques tranchées et quelques boyaux apparaissent, quelques fils de fer sont posés. Mais on ne peut travailler que la nuit, car l'ennemi s'efforce par ses tirs d'artillerie de gêner nos travaux ou de les détruire et de rendre notre position intenable et nos communications avec l'arrière impossibles. Il fait, à cet effet, usage de nombreux obus à gaz ypérite.

Tout en restant sur la défensive, l'ennemi surveille attentivement la rive de la Vesle, sans cependant faire d'essais sérieux pour traverser la rivière. De notre côté, au contraire, notre intention étant toujours de reprendre la marche en avant, il importe de garder soigneusement le contact de l'ennemi. Dans ce but, et malgré les difficultés que présente la traversée d'une rivière large de 10 à 12 mètres, plusieurs tentatives sont faites pour pénétrer chez l'ennemi. Dans la nuit du 26 au 27 août, c'est la 3^e Compagnie qui, la première, réussit à franchir la Vesle sous le feu, avec des moyens improvisés. Dans les premiers jours de Septembre, les 9^e et 10^e compagnies tentent à nouveau, à plusieurs reprises, la traversée de la rivière, mais sans y réussir, car les sentinelles boches sont attentives et donnent l'alerte au moindre bruit. Nos Compagnies rapportent néanmoins d'utiles renseignements sur le système de défense de l'adversaire. Le 6 septembre, c'est la 11^e compagnie qui, sous les ordres du capitaine Paccaud, est chargée d'une nouvelle opération. Le coup de main a été soigneusement préparé et répété à l'arrière. La section du lieutenant Gros-Royal traverse la rivière, par groupes de trois hommes, sur des sacs Habert, opération lente et hasardeuse exécutée sous le feu de l'ennemi.

Le sergent Lhote, les soldats Gilot et Lemorvan, arrivés les premiers, explorent le terrain ; les autres groupes suivent peu à peu. Le franchissement terminé, toute la section, protégée par le reste de la Compagnie, s'avance dans les lignes ennemies, sans se soucier de la vive fusillade qui l'accueille et des fusées qui s'élèvent. Un réseau qui borde la rivière, caché dans les roseaux, est cisailé et franchi sous le feu des mitrailleuses.

La petite troupe s'avance jusqu'à 200 mètres chez l'ennemi, qui recule en nous fusillant à bout portant, mais sans nous causer de pertes sérieuses. La retraite de l'ennemi ne nous a pas permis de faire de prisonniers, mais nous sommes fixés sur l'occupation de la Rive Nord de la Vesle, grâce à un détail : un soldat boche a jeté son sac, auquel tient encore une patte d'épaule qui porte le numéro du Régiment. Le repli s'effectue en bon ordre.

Le lieutenant GROS-ROYAL, les sergents LHOTE et ROY, les soldats MELISSE, LECOURT, GEORGE, LEDEY, GILOT et LEMORVAN sont cités à l'ordre de la Division.

Enfin, le 13 septembre, la 5^e Compagnie franchit à son tour la Vesle sur des sacs Habert et aborde l'ennemi, dont les mitrailleuses font rage. Après s'être suffisamment avancé dans les lignes adverses, la section de l'adjudant Musy doit se retirer et repasser la rivière sous une vive fusillade. Au retour, on a le regret de constater l'absence du sergent Colas Henri, qui s'était jadis dévoué pour arracher aux mains de l'ennemi le corps du sous-lieutenant Ferembach. Quelques semaines plus tard, au cours de l'avance de nos troupes, on devait retrouver, dans les réseaux de la Rive Nord, le corps de ce brave sous-officier, tombé pendant le combat, en tête de son groupe.

CHAPITRE XVIII

La traversée de la Vesle. — La Poursuite. — Combats d'Orainville et Pont-Givard.

Le 29 septembre, c'est le 1^{er} bataillon qui est aux avant-postes, avec mission de garder le contact. A la suite des renseignements qui lui sont parvenus, laissant prévoir un recul devant le front de la V^e armée, le Commandement a décidé une attaque générale qui doit se déclancher le 30 septembre, à 5 h. 30. C'est sous les ordres du général commandant le 13^e Corps d'Armée que la 16^e Division continuera la poursuite. Une compagnie du bataillon d'avant-postes doit franchir la Vesle et s'établir au nord de la rivière pour faciliter le débouché du gros du Régiment et assurer la liaison avec la division de gauche.

Le tir d'artillerie commence à 5 h. 30, en même temps que se déclanche l'attaque d'infanterie. La 3^e Compagnie, sous le commandement du capitaine Rollet, traverse la Vesle au nord de Jonchery, malgré un violent tir de barrage exécuté sur la rivière même. L'ennemi, surpris par la rapidité de notre mouvement, n'a pas le temps de réagir : 52 prisonniers, dont 3 officiers, et 4 mitrailleuses sont capturés. Une contre-attaque tardive est lancée par l'ennemi, mais sans résultat.

Pendant ce temps, les deux compagnies restées au sud de la Vesle pressent l'ennemi. Une section de la Compagnie de gauche, sous le commandement du sous-lieutenant Erard, construit une passerelle de fortune et traverse la rivière. Le sous-lieutenant Erard est grièvement blessé par une balle tirée à bout portant ; sa section réduit néanmoins un îlot de résistance, en capture la garnison et s'établit à droite de la Compagnie Rollet.

Au cours de la journée, tour à tour, profitant du moment favorable, les autres sections des 1^{re} et 2^e Compagnies traversent la Vesle, fixant les nids de résistance ennemis qui, tournés par d'autres détachements, tombent successivement.

Mais, à 18 heures, l'ennemi tient encore le moulin Cuissat. Toutes les reconnaissances envoyées sur ce point sont prises sous un feu nourri et ne peuvent progresser. Pour permettre au Bataillon Pilot de s'emparer de ce point important, où le génie doit lancer le plus tôt possible un pont nécessaire à l'artillerie

pour la traversée de la rivière, le lieutenant-colonel Santini met à la disposition du chef de bataillon deux sections de mortiers de 75 J. D., dont le tir précis dirigé par le lieutenant Herbelin, oblige la garnison du moulin Cuissat à se rendre. Un officier et 26 hommes sont capturés ; 7 avaient été tués par le tir des mortiers.

A la même heure, un détachement opérant à 400 mètres au Nord du moulin Cuissat capturait un Lieutenant commandant de compagnie et 25 hommes, parmi lesquels un agent de liaison apportant l'ordre de repli.

A 20 heures, grâce au mordant et à l'entrain du 1^{er} Bataillon, la Rive Nord de la Vesle est dégagée sur un front de deux kilomètres et une profondeur de 500 mètres ; 152 prisonniers, dont 4 officiers, et une dizaine de mitrailleuses restaient entre nos mains. Ce résultat important était acquis au prix de pertes minimales, grâce aux habiles dispositions prises par le 1^{er} bataillon, dont la conduite fut digne de tous les éloges.

Sont cités à l'Ordre de l'Armée :

ERARD Guy, Sous-Lieutenant à la 1^{re} Compagnie :

« Jeune officier, entraîneur d'hommes, sachant allier la bravoure au sang-froid. Le 30 septembre 1918, a forcé avec sa fraction le passage d'une rivière marécageuse, sous le feu des mitrailleuses ennemies, assurant ainsi la liaison entre sa compagnie et la compagnie voisine et permettant à la manœuvre du commandement de s'exécuter avec un plein succès. Blessé grièvement, ne s'est laissé évacuer que lorsque sa section a atteint l'objectif qui lui était fixé. Une blessure antérieure. Cinq citations. »

GAUTHIER Paul, sergent à la 1^{re} Compagnie :

« A la tête d'une section réduite à 21 hommes, a franchi le 30 septembre 1918, sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies, une rivière marécageuse (La Vesle) sur un simple sac Habert, en un point où l'artillerie ne pouvait appuyer la marche de l'infanterie ; a réussi, par ses propres moyens, à encercler et à réduire un nid de mitrailleuses ennemies en faisant prisonniers : un officier, un feldwebel et 12 hommes, permettant ainsi au reste de la compagnie de franchir la rivière ; puis, poussant de l'avant avec une rare audace, a attaqué et réduit un deuxième nid de mitrailleuses, faisant 12 nouveaux prisonniers. »

Sont cités à l'ordre du 13^e Corps d'Armée :

L'adjudant GUEUGNAUD Jean, le sergent DUPUY Octave.

Est cité à l'ordre de la 15^e Division d'Infanterie :

LABAUME Léon, caporal.

En raison des succès obtenus dans la journée du 30 Septembre, l'ennemi est contraint à une retraite rapide. Toute la 16^e Division, franchissant la Vesle, doit participer dans la journée du 1^{er} octobre à la poursuite. Le 27^e a pour mission d'attaquer dans la direction générale : Butte de Prouilly, Col de Bonnival, Marzilly. Le 1^{er} et le 3^e bataillon marcheront en première ligne, 1^{er} à gauche, 3^e à droite ; le 2^e bataillon sera en soutien.

L'attaque se déclanche à 5 h. 50 ; un barrage roulant précède les vagues d'assaut. Dès 7 heures, le bataillon Pilot (1^{er} bataillon) a dépassé Prouilly ; à droite, le bataillon Ruinet (3^e bataillon) s'est installé sur la butte, où il capture 8 blessés que l'ennemi n'a pu évacuer et une batterie de 4 pièces de mortiers de tranchées.

A 9 heures, le bataillon Ruinet est à l'extrémité Ouest de la Crête de Saint-Thierry. Au nord de Trigny, un sous-officier et deux hommes, qui avaient pour mission d'attendre un comman-

dant de Compagnie pour se replier avec lui, sont capturés. Il s'agit sans doute du commandant de compagnie fait prisonnier la veille. A la même heure, le bataillon Pilot est à hauteur de la ferme de Saint-Joseph et tient le Col de Bonnival.

Jusqu'à là, la progression s'est effectuée sans difficultés. Les arrière-gardes ennemies semblent occuper, devant le Régiment, le front Marzilly, château de Toussicourt. Au cours de la marche, les feux incomplètement éteints, qui sont trouvés un peu partout, la capture d'un obusier de 15 centimètres, de munitions de 105 et de 150, la présence de blessés, qui n'ont pu être évacués, sont les indices certains d'un repli précipité de l'ennemi.

La région qui vient d'être traversée rappelle comme paysage celle que le Régiment vient de quitter au Sud de la Vesle : massifs boisés, touffus, coupés de profondes et agréables vallées. Des crêtes dénudées de Saint-Thierry et de la ferme Saint-Joseph, on domine l'immense plaine de Loivre, au milieu de laquelle se dresse le Fort de Brimont. On devine le Canal et, plus au Nord, la vallée de l'Aisne. Devant nous, Hermonville et Villers-Franqueux sont à moitié cachés par les bois qui couvrent les pentes Nord des hauteurs.

A 15 h. 30, le Général de Division donne l'ordre de maintenir le contact à tout prix. Le Colonel est alors obligé de prendre des mesures particulières pour se couvrir à l'ouest, car le Régiment de gauche doit s'arrêter avant la ferme Saint-Joseph. En conséquence, le bataillon Ruinet se portera seul en avant, en direction de la ferme de Luxembourg. Il a pour objectif le canal de l'Aisne à la Marne. La couverture du flanc gauche sera assurée par le bataillon Pilot.

Le 3^e bataillon se met en route et marche presque toute la nuit, à travers une région boisée, par l'obscurité presque complète. Malgré les difficultés et le danger que présente une progression dans de telles conditions, le contact est cependant rétabli avec les arrière-gardes ennemies.

Le 2, au matin, le bataillon Ruinet se trouve entre Villers-Franqueux et Hermonville. Le bataillon Barbier (2^e bataillon) assurera désormais la protection du flanc gauche, en remplacement du bataillon Pilot qui passe en réserve de Régiment.

Dès le début de la journée, l'ennemi accuse son intention de résister, en profitant pour retarder notre marche du lacs de tranchées qui constituait jusqu'en mai 1918 nos premières positions au Sud du canal.

C'est alors une série de combats rapprochés, des luttes à la grenade, pour chasser l'ennemi des positions retranchées qu'il occupe. La progression, bien que lente, se maintient cependant sans arrêt. A 7 heures, nous tenons la route nationale n° 44. Le bataillon Barbier est à 500 mètres au nord de la route Villers-Franqueux-Hermonville et tient Hermonville avec une Compagnie en attendant que ce village, qui se trouve dans le secteur de la Division voisine, soit occupé par des éléments de cette division.

Au cours de la nuit du 2 au 3 Octobre, l'ennemi bombarde violemment par 105 et 150 toute la zone comprise entre la Route Nationale et le canal, où la 10^e Compagnie est aux avant-postes. Dès la pointe du jour, il faut soutenir de violents combats à la grenade, notamment sur la croupe du Moulin de Loivre et dans les boqueteaux au nord-est de Luxembourg.

A 15 heures, une action d'ensemble, exécutée en liaison à gau-

che avec une compagnie du régiment voisin et avec l'appui de nos mortiers de 75 J. D., fait tomber le centre de résistance de la Croupe de Luxembourg et permet aux deux compagnies d'avant-garde de se placer en bordure du canal.

Dans la nuit du 3 au 4 octobre, le régiment est relevé sur sa position par le 46^e d'infanterie et s'établit dans la région Trigny, Col de Bonnival, en réserve de Division. Tout le monde est content de prendre du repos, mais fier des résultats déjà obtenus et qui permettent les plus beaux espoirs.

Le soir du 3 octobre, le lieutenant-colonel Santini, en exprimant sa satisfaction, fait ressortir l'importance des résultats acquis :

ORDRE DU RÉGIMENT N^o 197.

FÉLICITATIONS

Pendant cette première phase de la grande bataille engagée sur tout le front, le 27^e Régiment d'infanterie a très heureusement rempli toutes les missions qui lui furent confiées.

En quatre jours de combats ininterrompus, ne subissant que des pertes légères (3 tués, 25 blessés, dont un officier), il a capturé 168 prisonniers, dont 4 officiers.

Ces résultats, dus à l'habileté et à la vaillance des chefs et des soldats lui font le plus grand honneur.

Le Colonel est heureux d'exprimer à tous son entière satisfaction. Il est convaincu que chacun aura à cœur de continuer à soutenir la belle réputation du Régiment en pourchassant sans répit le boche dévastateur.

Le 3 octobre 1918.

Le lieutenant-colonel SANTINI,
Commandant le 27^e Régiment d'infanterie.

Le 5 octobre, au petit jour, une attaque du 85^e, débouchant de Loivre a atteint Bermericourt et poussé des éléments avancés en direction d'Orainville. A 8 heures du matin, le 27^e est alerté et reçoit l'ordre de dépasser le 85^e, de s'emparer du village d'Orainville et de pousser une tête de pont au delà de la Suippe. Echelonné en profondeur, avec le bataillon Barbier en avant-garde, le Régiment traverse le canal à l'ouest de Loivre et la marche s'effectue rapidement. Elle devient beaucoup plus pénible entre Bermericourt et Orainville, en raison des barrages ennemis qui battent toute la zone Sud de la rivière. Pourtant, le bataillon Barbier progresse, et, à 15 heures, il a atteint les lisières d'Orainville. En arrière, le bataillon Pilot est dans la tranchée de la Grande Tournière, prêt à soutenir les éléments d'avant-garde ; le bataillon Ruinet est à la sortie nord de Bermericourt.

Sur la Suippe, au Nord d'Orainville, et vers Pont-Givard, les mitrailleuses ennemies sont extrêmement actives et s'efforcent de retarder notre progression. A 15 heures, s'infiltrant au travers des bois qui longent la Suippe, la compagnie Poupelin (6^e compagnie) réussit à atteindre la Rive Sud de la rivière, à construire une passerelle de fortune et à passer sur la rive nord. A 18 heures, le bataillon Barbier est en entier sur l'autre rive et ses éléments avancés sont installés à 300 mètres au Nord.

A ce moment, le Colonel est avisé qu'une modification est apportée dans la zone d'attaque du C. A. Le Régiment doit réaliser une opération délicate, consistant à changer d'objectifs et à se déplacer latéralement vers l'Est en présence de l'ennemi. Avant la nuit, les trois bataillons glissent vers la droite.

Au petit jour, le bataillon Barbier est installé à la lisière ouest de

Pont-Givart, le bataillon Pilot est dans le village même, mais ne tient pas la lisière Nord ; quant au bataillon Ruinet, il est à 800 mètres au sud, dans la tranchée des Caurières, prêt à intervenir. A 7 heures du matin, après un vif combat, le bataillon Pilot réussit à atteindre les lisières Nord de Pont-Givard, mais sa progression est arrêtée vers la droite par un centre de résistance ennemi établi dans le cimetière. Le terrain sur lequel se déroule le combat c'est la vallée de la Suipe, avec ses marécages, ses fossés, ses trous d'obus pleins d'eau ; Pont-Givart n'est plus qu'un amas de ruines, de branches et d'arbres brisés et enchevêtrés.

Le sous-lieutenant Picard de la 1^{re} compagnie reçoit l'ordre avec un peloton et une section de mitrailleuses de s'emparer du Cimetière.

En tête de sa petite troupe, au prix d'efforts surhumains, il parvient à franchir tous les obstacles. Il établit aussitôt la section de mitrailleuses face au cimetière ; à plat ventre, en rampant, il se porte alors avec quelques patrouilleurs dans cette direction. Après avoir fait quelques mètres, il découvre un cadavre allemand, il s'en approche pour prendre la patte d'épaule, qui permettra d'identifier le régiment ennemi ; mais il aperçoit, tout près, deux autres Allemands tapis dans un trou. Le lieutenant Picard les met en joue avec son mousqueton, les deux Boches se rendent. Immédiatement interrogés, ils donnent des renseignements précieux sur l'occupation du terrain : le cimetière est tenu par une Compagnie de Mitrailleuses.

Ce va-et-vient a donné l'éveil à un petit poste situé dans une carrière en avant du cimetière. Un renfort lui est parvenu et, à son tour, il contre-attaque la patrouille qui vient de lui faire deux prisonniers. Mais le lieutenant Picard a déjà monté sa manœuvre. Ses grenadiers tiennent l'ennemi en respect sur le front, la section de mitrailleuses fauchant le terrain en arrière lui coupe la retraite et les Viven Bessière pleuvent sur les défenseurs du cimetière. Dès le début de cette préparation d'infanterie, le premier groupe lève les bras : un sous-officier et huit hommes sont faits prisonniers au poste même. Le lieutenant Picard lance alors une patrouille sur le cimetière, fait allonger le tir de ses V. B. et résolument se porte avec tout son monde à l'assaut. Il pénètre brusquement à l'intérieur du cimetière et capture cinquante-neuf prisonniers et neuf mitrailleuses.

Les abris bétonnés trouvés dans ce réduit furent immédiatement utilisés par le peloton Picard qui put ainsi repousser, quelques heures après, deux violentes contre-attaques ennemies.

Le combat, au cours duquel les actes individuels de bravoure de la part des gradés et des hommes furent nombreux, avait duré de 8 heures à 11 heures. Peu de temps après, le sous-lieutenant Picard, aussi brave que modeste, recevra sur le champ de bataille la croix de la Légion d'honneur.

Chevalier de la Légion d'honneur :

M. PICARD Eugène, Sous-Lieutenant de réserve à la 1^{re} compagnie du 27^e régiment d'infanterie :

« Officier d'un courage et d'une énergie remarquables. Le 7 octobre 1918, a fait franchir la Suipe à ses hommes, à Pont-Givard, dans un fouillis inextricable d'arbres abattus, de fossés et de trous d'obus pleins d'eau, et sous un bombardement intense d'obus toxiques et explosifs. S'est porté ensuite résolument, avec sa section, à l'attaque du cimetière transformé en point d'appui bétonné et défendu par 9 mitrailleuses. A

capturé 49 prisonniers avec leur matériel et a maintenu sa conquête, malgré deux puissants retours offensifs de l'ennemi. Trois blessures. Trois citations. »

La chute du cimetière permet aux deux Bataillons de première ligne d'élargir légèrement leurs positions vers le Nord et de tenir réellement à cheval sur la grande route, la tête de pont de Pont-Givard.

Mais, en face de nous, l'ennemi est solidement retranché sur la vaste croupe que domine le bois des Grands-Usages et il espère par ses feux arrêter la poursuite. Le bois est organisé, les moindres couverts sont garnis de tireurs, les mitrailleuses en grand nombre battent sans arrêt nos positions; l'artillerie ennemie, abondamment pourvue, nous écrase sous ses obus, nous empoisonne de ses gaz. Malgré les efforts des 1^{er} et 2^e Bataillons, le Boche tient bon. Pour l'obliger à battre en retraite, une action d'ensemble est montée avec les trois Régiments de la Division. A droite, le 95^e attaque par Aumenancourt, à gauche, le 27^e devra enlever une carrière fortement occupée à 500 mètres au Nord de Pont-Givard. Plus à l'ouest, le régiment voisin doit déboucher par Orainville.

A 13 h. 30, le signal de l'assaut est donné. Collant au barrage roulant de notre artillerie, les Compagnies d'assaut gravissent résolument le glacis qui les sépare de l'ennemi, malgré un tir de mitrailleuses extrêmement violent, provenant de la carrière et des positions Nord d'Aumenancourt. Mais l'élan du 27^e est admirable. Les fusiliers mitrailleurs, sans souci des balles et des obus, balayent le terrain en avant, faisant baisser la tête à l'ennemi. La carrière et les tranchées qui l'entourent sont résolument abordées et conquises dans un combat corps à corps où nos grenadiers font merveille. Surpris par cette attaque impétueuse, les Boches lèvent les bras. Beaucoup sont encore dans les abris. Aidée d'éléments du 1^{er} bataillon, la 5^e compagnie fait 190 prisonniers, dont l'état-major de bataillon: capitaine commandant le bataillon, aspirant de liaison d'artillerie, médecin), plus à droite, le bataillon Pilot a fait de son côté plus de 80 prisonniers.

Quelques instants après, le colonel Santini tente de se renseigner sur la situation de l'ennemi en interrogeant un officier capturé. Claquant des talons, raide, l'officier allemand répond: « Je suis officier. » « Officier, réplique le colonel, des officiers ne se laissent pas cueillir dans un abri! »

Le Boche se redresse, salue et laisse tomber ces mots qui disent à la fois son dépit et son admiration:

« Vos hommes sont arrivés *dans* le barrage! »

En résumé, le 6 octobre au soir, Orainville et Pont-Givard avaient été pris de haute lutte par le 27^e; une tête de pont en demi-cercle de 500 mètres de rayon et tenue par deux Bataillons avait pu être établie; il restait entre nos mains 286 prisonniers dont 8 officiers, une mitrailleuse lourde et 6 mitrailleuses légères.

Le général Linder commandant le 13^e Corps d'Armée tient à se rendre personnellement, accompagné du général Le Gallais, commandant la 16^e division d'infanterie, au P. C. du colonel Santini afin de lui exprimer de vive voix toute son admiration pour la manière brillante avec laquelle le 27^e a exécuté son attaque. Il ajoute qu'il va proposer le Régiment pour une citation à l'ordre de l'Armée: ce serait ainsi la fourragère assurée, récompense d'autant plus précieuse qu'elle est annoncée immédiatement après la lutte.

Mais, dans la nuit du 6 au 7 octobre, l'ennemi, furieux de nos succès, soumet le village de Pont-Givard et ses abords à un bombardement extrêmement violent par 105, 150 et 210, avec une forte proportion d'obus à ypérite. Il faut garder les masques presque toute la nuit et, malgré les précautions prises, il y a des pertes. Pourtant, tout le monde tient bon. Au petit jour, l'ennemi attaque notre tête de pont, précédé d'un barrage très dense ; il a manifestement l'intention de nous rejeter sur la Rive Sud de la Suippe. Sous le choc, à notre gauche, le régiment voisin repasse la rivière, découvre complètement le flanc du 2^e bataillon. Le chef de bataillon Barbier a vu la situation, mais son parti est pris : il faut tenir ; et il ordonne le rabattement par échelons de sa Compagnie de gauche sur la Suippe. Puis il monte une contre-attaque avec le personnel de sa liaison, des éléments prélevés sur les fractions de droite moins exposées, et une compagnie de réserve mise, dans la nuit, à sa disposition. Au nord de Pont-Givard, le Lieutenant Mougnot, commandant la C. M. 2 dirige lui-même le tir de ses sections de mitrailleuses, parcourant le terrain sans souci du danger, faisant exécuter sur l'ennemi des tirs très nourris qui lui causent des pertes et l'obligent à se terrer. A la carrière, la 5^e Compagnie n'a pas bougé. Toutes les positions conquises sont conservées et le bataillon prend même à son compte la défense de la tête de pont d'Orainville que le régiment de gauche a dû évacuer. Nous avons subi des pertes sévères, mais nous avons tenu et pas un homme du 27^e n'est resté aux mains de l'ennemi. Quant à ce dernier, sa tentative a dû lui coûter cher, car, devant nous, les cadavres boches jonchent le sol.

Mais pendant que les bataillons de première ligne se raidissent contre l'assaillant, au Sud de la Suippe, le lieutenant-colonel Santini est inquiet. Le bombardement qui écrase les passages de la Suippe et balaye les routes et les pistes, rend presque impossible la liaison avec l'avant.

D'autre part, de son poste de commandement, il voit le repli des éléments du régiment voisin. Voulant à tout prix se rendre compte de la situation, il n'hésite pas : il part à bicyclette sur la route de Pont-Givard, sans souci des obus ni des balles, se rend au P. C. du 3^e bataillon, au sud de la Suippe, puis au prix de mille difficultés, à Pont-Givard, où il a la joie de constater une fois de plus que son Régiment n'a pas failli à sa réputation. Au retour, le bombardement est toujours très violent. De la crête du Bois des Grands Usages, l'ennemi tire à vue sur le chemin suivi par le colonel, les obus éclatent à droite, à gauche, tout près de lui. Qu'importe..., accompagné de son fidèle cycliste Blaize, il continue sa route et trouve bientôt blessé l'agent de liaison qu'il avait envoyé quelques instants avant, de Pont-Givard, porter un compte-rendu. Très calme, le colonel s'arrête, panse le blessé, puis tranquillement, revient à son P. C.

La journée du 7 octobre et la première partie de la nuit se passent sans nouvelle attaque, mais le bombardement ne cesse pas, arrosant tout le terrain où, sans abri, nous tenons malgré tout.

Dans la dernière partie de la nuit, le bombardement s'apaise, mais au petit jour, nos éléments avancés signalent une infiltration d'éléments ennemis qui fait présager une attaque. Celle-ci se produit vers 7 heures 30, appuyée par un tir d'artillerie aussi violent que les jours précédents. Une fois de plus, l'ennemi est repoussé avec de grosses pertes et les bataillons de première ligne conser-

vent intactes leurs positions, malgré des effectifs extrêmement réduits (50 hommes en moyenne par compagnie).

Le 27^e est relevé dans la nuit du 8 au 9 octobre par le 85^e et passe en réserve.

Le 1^{er} bataillon occupe Pouillon; le 2^e le fort de Brimont; le 3^e est installé dans des abris boches bordant la voie ferrée, vers Bermericourt. Du 30 septembre au 8 octobre, le 27^e, malgré les fatigues éprouvées précédemment dans l'organisation d'un secteur de fin de combat, a poursuivi l'ennemi presque sans relâche de la Vesle à la Suippe. Les résultats obtenus sont considérables; La Vesle, la route nationale N^o 44, le canal de l'Aisne à la Marne, la Suippe ont été forcés; Orainville, Pont-Givard et le centre de résistance du cimetière ont été conquis de haute lutte; une tête de pont de 500 mètres a été établie et maintenue malgré de puissantes contre-attaques et avec un flanc gauche complètement découvert; 473 prisonniers dont 7 officiers; un obusier de 15 centimètres, une batterie de 4 pièces de mortiers de tranchées, 17 mitrailleuses ont été capturées. Dans la même période, les pertes du Régiment ont été de 29 tués et 210 blessés.

Le général commandant le 13^e Corps d'Armée transmet par écrit les félicitations du général commandant l'Armée.

13^e CORPS D'ARMÉE (N^o 6401/3).

15 octobre 1918.

Le Général LINDER, commandant le 13^e Corps d'Armée,
à M. le Général commandant la 16^e Division d'Infanterie.

J'ai déjà eu le grand plaisir de dire aux divisions combien j'avais apprécié l'entrain et le courage avec lesquels elles avaient bousculé et poursuivi les Boches depuis la Vesle.

Je suis heureux de transmettre aujourd'hui à tous, fantassins, cavaliers, artilleurs, sapeurs, télégraphistes, aviateurs de toutes les formations l'expression de la satisfaction du Général GUILLAUMAT commandant l'Armée.

Il sait la valeur de nos efforts, il connaît votre fatigue que vous surmontez pour battre l'ennemi. Il vous en remercie.

Signé : LINDER.

Peu de temps après, le 27^e sera cité à l'Ordre de l'Armée pour sa brillante conduite et *aura droit au port de la Fourragère* :

*Extrait de la note 1356 du G. Q. G.
du 1^{er} novembre 1918 :*

Le 27^e Régiment d'infanterie sera cité à l'Ordre de la V^e Armée, pour les combats du 30 septembre au 8 octobre 1918, avec le motif suivant :

27^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

« Régiment d'élite qui vient de faire preuve, au cours des combats du 30 septembre au 8 octobre 1918 des plus belles qualités manœuvrières. Progressant de plus de 13 kilomètres en profondeur, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Santini, a établi au Nord de la Suippe une solide tête de pont, qu'il a maintenue, malgré des pertes sérieuses, sous un violent bombardement par obus de tous calibres et par ypérite. A fait 473 prisonniers dont 7 officiers, enlevé une pièce de 15 centimètres, une batterie de 4 pièces de mortiers de tranchée et une quarantaine de mitrailleuses.

« Par ordre N° 133 « F. » le droit au port de la Fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de guerre est accordé au 27^e Régiment d'infanterie.

« Signé : PÉTAIN. »

Dans ces huit jours de combat presque ininterrompus, stimulés par le succès, encouragés par l'espoir de la victoire prochaine, chefs et soldats se sont dépensés sans compter, oubliant la fatigue, rivalisant d'audace et d'entrain. En même temps que la Fourragère, nombreux sont ceux qui accrochent une palme ou une nouvelle étoile à leur Croix de guerre.

Ordre général N° 231 du 9 novembre 1918 du 13^e Corps d'Armée :

La 3^e Compagnie du 27^e Régiment d'infanterie :

« La 3^e Compagnie du 27^e Régiment d'infanterie, sous les ordres de son chef le capitaine ROLLET, a forcé le passage de la Vesle, sous le feu de l'ennemi et assuré la liaison entre deux divisions d'une façon remarquable, permettant par une habile manœuvre le franchissement de la Vesle au gros du bataillon ; a continué cette mission de liaison pendant la poursuite de l'ennemi entre la Vesle et la Suippe. Le 6 octobre 1918, a franchi la Suippe par ses propres moyens entre Pont-Givard et Aumémancourt-le-Grand. Sous un feu intense d'artillerie de gros calibre et de mitrailleuses, a maintenu la liaison entre le 27^e et le 95^e pendant trois jours malgré les pertes, et repoussé deux contre-attaques ennemies qui cherchaient à s'infiltrer le long de la Suippe. En sept jours a capturé 70 prisonniers. »

Ordre N° 738 du 22 octobre 1918 de la 16^e Division :

La 3^e section de la 10^e compagnie du 27^e Régiment d'infanterie :

« Sous le commandement de son chef, le Sous-Lieutenant CLAUS, le 3 octobre 1918, sa compagnie se trouvant arrêtée dans sa progression par un feu très violent de mitrailleuses, a manœuvré à la grenade et au V. B. l'ennemi qui résistait avec acharnement dans une position fortement organisée. Etendant son action sur un large front, a remonté pied à pied deux kilomètres de boyaux protégés par de forts réseaux. Malgré de sérieuses pertes en cadres a atteint le canal, objectif fixé, favorisant la progression de sa compagnie et de l'unité voisine. »

Les officiers suivants reçoivent la Croix de Chevalier :

M. **POUPELIN** Pierre, Capitaine territorial au 27^e Régiment d'infanterie :

« Officier d'un grand courage. S'est distingué particulièrement au cours des combats de poursuite des 5, 6 et 7 octobre 1918, pendant lesquels, commandant de compagnie de tête d'un bataillon il a enlevé un village, établi une tête de pont, pris d'assaut des positions fortement tenues, organisé judicieusement le terrain conquis. A été blessé en donnant à tous l'exemple du plus parfait dévouement et de la plus belle énergie. Trois citations. »

M. **COQUEUGNIOT** Joseph-Emile, Lieutenant de réserve à la 3^e Compagnie :

« Officier d'un sang-froid et d'une bravoure exemplaires. Pendant trois jours, a assuré la tête de sa section, et sous un bombardement sans arrêt par obus de tous calibres une liaison étroite entre deux régiments séparés par une rivière marécageuse ; a repoussé à deux reprises différentes l'ennemi qui tentait de s'infiltrer à la faveur du terrain boisé qui borde la rivière. A été blessé grièvement le 8 octobre 1918, au cours de sa mission. »

Reçoivent la médaille militaire :

RABATE Alcide-Napoléon, caporal à la 3^e Compagnie :

« Au cours des attaques des 5 et 6 octobre 1910, n'a cessé de donner

des preuves de courage et d'intrépide énergie. Est arrivé le premier sur la position ennemie fortement défendue et a contribué largement à la capture de 150 prisonniers dont 6 officiers. A été blessé par des Allemands qui refusaient de se rendre. Deux citations. »

Le sergent de réserve AUSSOURD Gaston, de la 1^{re} compagnie :

« Chef de section d'un sang-froid et d'une bravoure admirables qui a dirigé maintes fois d'audacieuses patrouilles. Le 7 octobre, par une manœuvre aussi hardie que bien conduite, a fait tomber un ilot de résistance important et permis la capture de 52 prisonniers et de neuf mitrailleuses. Deux citations. »

Sont cités à l'Ordre du 13^e Corps d'Armée :

Les Sous-Lieutenants PERREAU Marie et BENSIMON Isaac; les lieutenants LIAUZU Henri, CULMET Jules et VIALANNES Bernard.

Sont cités à l'Ordre de la V^e Armée :

MOUGENOT Auguste, Lieutenant à la C. M. 2:

« Officier d'un sang-froid, d'une bravoure et d'une énergie admirables; du 5 au 8 octobre 1918, sur la Suippe, tantôt poussant ses mitrailleuses en première ligne et désorientant l'ennemi, tantôt couvrant de leur tir opiniâtre un flanc menacé ou un rempli très délicat, résolu à soutenir les contre-attaques jusqu'au sacrifice total, a puissamment contribué à la conservation d'une tête de pont très importante et, de l'aveu même de l'ennemi, à la capture de 250 prisonniers. »

COMTE Nicolas, caporal :

« Gradé très énergique et d'une bravoure entraînant. Le 30 septembre 1918 franchissant la Vesle à la tête de son escouade, malgré une forte résistance de l'ennemi, a capturé vingt prisonniers. Le 6 octobre 1918 à Pont-Givard, après avoir passé la Suippe, avec des moyens de fortune et sous un violent bombardement de 210, a puissamment contribué par son énergique attitude à repousser trois contre-attaques ennemies. Le 25 octobre 1918, ayant pris spontanément le commandement de sa section, l'a entraînée magnifiquement à l'assaut de la Hunding Stellung à travers un feu violent de mitrailleuses. »

Sont cités à l'Ordre de la 16^e Division :

ROUSSEAU Jean-Jacques, Sous-Lieutenant; GILLET Anatole, caporal; BIGUET Jules, Sous-Lieutenant; BONDOUX Jean, HENRIET Louis, soldats; DORMEQUE Camille, MONICHON Pierre, sergents; AUBRAT Roland, caporal.

A l'ordre de l'I. D. 16 :

Les sergents BUATOIS Emile, MARQUIS Jules, MONIN Jean; les caporaux GUIGNARD André, CLAIR Paul; les soldats THIEBAUT Paul, BRULEY André, MANGEMATIN Pierre; les sergents BIDOLET Jean, BONFILLOU Paulin.

Sont cités à l'ordre du 13^e Corps d'Armée :

Le soldat JOJOT Gabriel; l'adjudant VION Francis, à la 10^e compagnie; le sergent MOINE Philibert; le caporal BRUNET Marcellin, à la 6^e compagnie; l'adjudant MEURET Edmond.

L'attribution de la fourragère, dont sont si fiers les vieux poilus du 27^e, vaut au colonel Santini et à tout le Régiment les félicitations enthousiastes du Préfet de la Côte-d'Or et de la Ville de Dijon :

PRÉFECTURE
DE LA CÔTE-D'OR

Le 14 novembre 1918.

Monsieur le Colonel,

M. le Chef de bataillon Espinet a bien voulu m'adresser, en votre nom, copie de la brillante citation comportant attribution de la fourragère qui vient d'être décernée au 27^e Régiment d'Infanterie.

J'ai l'honneur de vous remercier très vivement de votre aimable attention, à laquelle j'ai été fort sensible. Je suis sûr d'être l'interprète de tous mes administrés en vous offrant les plus chaleureuses félicitations du Département de la Côte-d'Or, que l'ardent patriotisme de ses enfants remplit d'une émotion profonde et d'une joyeuse fierté.

Je serai heureux de me joindre à tous mes compatriotes pour aller vous renouveler de vive voix mes félicitations, quant, à la tête de notre cher 27^e Régiment d'Infanterie, vous ferez votre rentrée triomphale dans notre ville.

Veillez agréer, Monsieur le Colonel, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Préfet, signé : BAUDART.

*
*
*

MAIRIE DE DIJON

Dijon, le 15 novembre 1918.

Monsieur le Colonel,

J'ai été très touché de la délicate pensée que vous avez eue de m'annoncer la distinction dont vient d'être l'objet notre admirable et vaillant 27^e. Rien ne pouvait m'être plus agréable que d'apprendre que nos chers enfants portent maintenant l'insigne des plus braves.

En honorant l'Armée française, ils ont honoré plus particulièrement notre garnison et notre ville. J'en ressens une grande joie et j'en garde quelque fierté. Mais quelles doivent être la fierté et la joie du valeureux chef qui a conduit ces vaillants à la gloire et à l'honneur !

Nous attendrons le retour, que nous espérons prochain, pour vous fêter dignement. Mais, dès aujourd'hui, au nom de la Ville de Dijon, je vous prie de faire part à vos officiers et à vos braves poilus de toute notre unanime joie, de notre profonde gratitude et surtout de toute notre admiration.

Quant à vous, mon colonel, permettez-moi de vous serrer la main en y mettant tout mon cœur et en criant avec vous :

Vive la France ! Vive le 27^e !

Le maire, signé : DUMONT.

Mais le Régiment ne devait pas jouir bien longtemps d'un repos pourtant bien nécessaire après les fatigues supportées depuis de longs mois. Qu'importe !... Il faut talonner le Boche sans répit, et personne ne songe à se récrier.

Le 85^e et le 95^e devant attaquer le Bois des Grands Usages le 12 au matin, le 27^e vient s'installer du 11 au 12 au Sud de la Suippe, entre Pont-Givard et Aumenancourt, dans des tranchées, en soutien des troupes d'attaque. Celles-ci partent à l'assaut au petit jour, dépassent leur objectif et arrivent jusqu'à la Retourne, où l'ennemi résiste encore. Dans l'après-midi du 12, le 27^e se porte alors dans la région du Bois des Grands Usages. Adieu les importants massifs dominant la vallée de la Vesle, les agréables côteaux vignobles des environs de Reims ; avec la vallée de la Suippe, on retrouve le paysage de la Champagne, si connu du 27^e : ce sont les mêmes sapins souffreteux, les mêmes vallonnements mornes, dénudés, monotones, la même solitude. Devant nous, on devine la vallée de l'Aisne, où l'ennemi a été acculé et qu'il sera obligé d'évacuer après plus de quatre ans d'occupation.

La nuit du 12 au 13 est passée à la belle étoile. Le 13 au matin, le 95^e reprend sa progression, franchit la Retourne, aborde l'Aisne qui est traversée et dépassée et atteint les hauteurs Nord d'Avaux. C'est au tour du 27^e de mener la poursuite. Il s'agit de dépasser le 95^e sur ses positions actuelles et de continuer la marche en avant en direction générale de Nizy-le-Comte. La Retourne est franchie à Poilcourt ; à Vieux-les-Asfeld, les Bataillons traversent successivement le canal de l'Aisne, et le passage de lignes a lieu au nord d'Avaux vers 15 heures. Le Régiment a comme premier objectif la route Lor-le-Thour. La progression s'effectue d'abord sans difficulté. Deux bataillons sont en ligne : 2^e à droite, 3^e à gauche ; le 1^{er} est en réserve un peu en arrière. Tranquillement, les petites colonnes descendent les pentes du Calvaire de la Garde et traversent plusieurs lignes de défense avec des éléments de tranchées et d'épais réseaux, que l'ennemi a abandonnés sans combattre. Les premiers engagements d'avant-garde ont lieu aux abords du Bois d'Avaux, où quelques éléments munis de mitrailleuses s'efforcent de retarder notre progression. Mais le gros des forces ennemies se replie. Des pentes Sud de l'arbre Caraffe, des mitrailleuses ennemies exécutent sur nous des tirs à grande distance, sans beaucoup de succès d'ailleurs. On voit distinctement les Boches continuer leur mouvement de repli vers le nord. Vers 16 heures, les bataillons de première ligne atteignent la ferme du Tremblot, où 900 civils sont délivrés. Ce sont des habitants des pays environnants que les Allemands ont rassemblés avant leur départ. On juge de la joie de ces braves gens et de l'accueil qu'ils firent au 27^e. Les malheureux, d'ailleurs, font pitié : la souffrance, la crainte sont peintes sur leurs visages amaigris. L'instant est vraiment impressionnant. A notre gauche et à notre droite, la Malmaison et Villers devant le Thour sont en flammes. C'est la première fois que le 27^e a la joie de délivrer des compatriotes. Une grande pancarte, apposée dans la ferme par les Boches, bien en vue, nous prévient que les civils doivent être évacués avant minuit au sud d'Evergnicourt. Jusqu'à ce moment, l'artillerie boche promet de ne faire aucun tir sur la ferme. Que signifie cette façon d'agir de l'ennemi, à laquelle nous ne sommes guère habitués ? Le Boche serait-il devenu plus humain ?.... Il semble plutôt que la démoralisation et la lassitude gagnent de plus en plus l'armée allemande. La plupart des civils furent cependant évacués, mais la ferme du Tremblot n'en fut pas davantage bombardée, même après minuit.

Vers 19 heures, nous avons atteint l'arbre Caraffe, et la nuit est passée sur la position, dans le calme et sans incident. De nos positions dominantes, on entend distinctement à l'arrière du front ennemi des roulements de voitures, des convois en mouvement ; de nombreuses lumières apparaissent et se déplacent dans la nuit. Les Boches continuent leur mouvement de repli.

Le 14, au petit jour, la marche en avant reprend dans la même formation que la veille ; elle s'effectue d'abord sans difficulté, mais elle est bientôt considérablement gênée par l'ennemi qui tient solidement avec quelques éléments bien armés, abondamment pourvus de munitions, la route Lor-le-Thour. Des mitrailleuses en défendent l'accès, balayant le glacis sur lequel nous devons nous avancer. Le flanc gauche, tenu par le 3^e Bataillon, découvert depuis le passage de la Suippe, est pris à partie par des pièces de 77 qui tirent presque à bout portant et se déplacent de position en position jusque vers Lor. Pourtant, la progression continue, par

bonds, et, à la tombée de la nuit, le 2^e Bataillon, à droite, est en vue de la Thour ; à gauche, le 3^e bataillon a atteint les lisières sud de Lor. Dans la première partie de la nuit, nos patrouilles circulent dans Lor, où quelques rencontres ont lieu ; puis l'ennemi évacue tout le pays que nous tenons entièrement au petit jour. La nuit s'achève calme, sans réaction d'artillerie

A 5 heures du matin, la marche reprend. Il s'agit d'aller s'établir en avant-postes sur les hauteurs Nord de Nizy-le-Comte. A gauche, le 3^e bataillon traverse Lor, où un immense entonnoir a détruit le carrefour de la route de Villers, puis les deux bataillons de première ligne ont bientôt atteint la crête dominant la vallée de Nizy. Un tir d'artillerie extrêmement violent et bien réglé se déclenche alors sur nos compagnies d'avant-garde ; en bordure de la vallée et vers les lisières de Nizy-le-Comte et de Le Thour, un grand nombre de mitrailleuses entrent en action et balayent nos positions et les pentes aboutissant à la vallée. Le 27^e doit s'arrêter. Le premier moment de surprise passé, on prend ses dispositions pour tenir la position et chacun creuse rapidement son trou. Nous avons eu des pertes sérieuses, mais personne n'a songé à reculer. La crête est conservée, et, en fin de combat, nous tenons même, à droite, la vallée de Nizy, en vue de Béthancourt. La progression du 2^e bataillon, pris d'écharpe par des mitrailleuses installées dans Le Thour et qui battent la vallée, a été particulièrement dure, mais elle s'est cependant poursuivie avec un élan superbe.

Le 15 au matin, en vue d'une attaque que le 2^e Bataillon doit exécuter sur Béthancourt, le 3^e appuie à droite pour soutenir l'opération, mais celle-ci est abandonnée et le bataillon revient sur ses emplacements. Cependant, la Division de gauche a progressé, elle a atteint et pris Nizy-le-Comte ; c'est alors que la 9^e Compagnie, sous le commandement du sous-lieutenant Millanvois, reçoit l'ordre d'aller occuper la station de Nizy-le-Comte. L'opération est menée hardiment et, après un vif combat, l'objectif est atteint et occupé. Le 16 au matin, le reste du 3^e Bataillon reprend ses emplacements face à Béthancourt, derrière le 2^e ; mais les compagnies ont subi des pertes sérieuses, tout le monde tombe de fatigue. Le soir du 16, tout le Régiment est relevé par le 95^e pour venir bivouaquer dans le Bois d'Avaux et à la ferme du Tremblot. A partir du 17, tout le 27^e cantonne à Avaux. D'anciens cantonnements boches sont utilisés, chacun s'installe de son mieux et peut enfin goûter un peu de repos.

Le Régiment vient encore de progresser de 10 kilomètres, avec un allant digne de tous les éloges, menant la poursuite, toujours en flèche et le premier arrivé sur l'objectif.

CHAPITRE XIX

L'attaque de la « *Hunding Stellung* ».

Mais, cette fois encore, le repos ne sera pas de longue durée. Le Boche est en déroute, il ne faut pas lui laisser un instant de répit. Le mois d'octobre est le mois décisif.

Après la relève du 27^e, le 85^e a encore progressé, et, le 23, toute la vallée de Nizy est en notre possession ; nous tenons même la

ferme de Gerzicourt et les hauteurs nord-est de la Rue d'Allemagne, à portée d'assaut de la « Hunding Stellung ».

Du 17 au 25 octobre, à Avaux, le 27^e reprend des forces.

A partir du 20, le bruit se répand que la 16^e Division doit prendre part à une attaque générale destinée à rompre la « Hunding Stellung ». La nouvelle, d'ailleurs, ne surprend ni n'effraye personne. Les événements commandent : il faut marcher..... allons-y !..... « On remet ça » disent familièrement les poilus, employant une expression qui leur est coutumière et qui indique que l'attaque ne leur fait pas peur.

Le général de Division réunit les officiers, et, comme s'il devinait des objections, il veut répondre d'avance : Vous avez des effectifs très faibles..... l'ennemi est encore plus décimé. Vous êtes fatigués..... l'ennemi l'est davantage. Les Boches sont démoralisés..... nos hommes sont plein d'entrain, leur moral est merveilleux.

Conclusion : Nous sommes supérieurs à l'ennemi, nous devons l'attaquer.

L'attaque est fixée au 25 octobre. Rapidement, les préparatifs sont exécutés avec soin, et, le 24, vers minuit, le Régiment quitte Avaux pour aller prendre ses emplacements de départ, dépassant la ligne et relevant le 85^e R. I.

Sur la route, les colonnes s'avancent lentement par une nuit claire et calme. On traverse Villers-devant-le-Thour et on arrive à la Vallée de Nizy. De nombreux obus à gaz tombent à proximité de la route et dans les boqueteaux ; il faut mettre les masques, mais il n'y a pas d'accidents graves. Le ruisseau est traversé sur des passerelles, les sections passent en silence à proximité de la ferme de Gerzicourt, puis de la Rue de l'Allemagne et arrivent à leurs emplacements.

Les deux bataillons de première ligne (1^{er} et 3^e) s'installent en bordure du chemin de terre de Saint-Fergeux, à 1 kilomètre environ au Nord-est de la Rue de l'Allemagne. Quant au 2^e bataillon, il est en réserve, un peu au-delà des lisières du pays, à cheval sur le chemin se dirigeant sur Herpy. A 4 heures du matin, tout le Régiment est sur ses emplacements. On s'oriente, les gradés font une rapide reconnaissance du terrain, et chacun se hâte de creuser son trou afin de posséder un léger abri lorsque la préparation commencera. Jusqu'au petit jour, le bombardement ennemi est peu serré. Mais à 6 heures, lorsque notre tir d'artillerie se déclenche, l'ennemi commence à réagir. Son artillerie de campagne balaye toutes nos premières lignes ; ses gros obus surtout tombent dans la vallée de Nizy, sur la Rue de l'Allemagne et Le Thour cherchant nos batteries. Une forte proportion d'obus à gaz, à ypérite principalement, oblige à mettre le masque. Le P. C. du colonel, un simple trou creusé hâtivement par les pionniers, est copieusement ypérite, et, malgré les précautions prises, il y aura au cours de la journée beaucoup d'évacuations pour gaz. Dans les bataillons de première ligne, les obus ont causé des pertes.

Cependant notre artillerie fait rage. Derrière nous, dans le brouillard du matin, dans les nuages de fumée et de gaz, les éclairs des canons se succèdent, illuminant l'horizon. Chaque petite crête abrite une batterie. De leur trou, les poilus du 27^e, accroupis tant bien que mal, attendent l'heure H, écoutant le roulement régulier de la canonnade, suivant dans l'air la trajectoire des 220 dont les coups de départ se distinguent nettement des crépitements secs du 75 et du 155. Les deux heures d'attente paraissent longues. Sur

ces visages énergiques, on pourrait lire bien des choses : beaucoup songent aux leurs, aux risques du combat.... Ces moments d'attente sont les plus pénibles.... mais chacun est calme, résolu, et a confiance dans le succès. D'ailleurs, la vigueur de notre tir d'artillerie produit une excellente impression. Tout à l'heure, chacun a pu voir au cours du trajet de Villers à la Rue de l'Allemagne les lignes de canons qui se succèdent, d'énormes tas d'obus, des quantités de matériel. Chefs et soldats ont bon espoir. La joie de songer que l'ennemi « encaisse » fait aussi un peu oublier les obus qu'il nous envoie.

Un peu avant 8 heures, le bombardement ennemi redouble d'intensité et nos positions de départ disparaissent sous la fumée et la poussière. Pourtant à 8 heures précises, d'un superbe élan, tout le Régiment s'ébranle. Le lieutenant-colonel Santini qui, posté sur la croupe dominant au nord-est la Rue de l'Allemagne, assiste au démarrage, dira plus tard l'émotion et la fierté qu'il ressentit en voyant avec quel élan ses hommes bondissaient en avant sans souci des obus ennemis.

Le terrain où le 27^e est appelé à combattre est une longue croupe aux pentes raides, qui, partant du signal de Recouvrance, se dirige vers le Sud-Ouest. A droite, un ravin la sépare d'une série de hauteurs boisées où doit progresser le 95^e. A gauche les pentes sont garnies de quelques boqueteaux, et deux croupes s'en détachent, dont la plus importante masque le village de Recouvrance. Vers l'Ouest, un plateau où court la route Banogne-le-Thour et qui constitue la zone d'action de la division voisine, est séparé du plateau de Recouvrance par un autre ravin. En dehors des quelques bois qui agrémentent un peu le paysage, l'aspect de la campagne est bien monotone : toujours les mêmes vallonnements, dénudés et incultes, se succèdent avec une régularité fatigante.

Le 27^e attaque en direction générale de Recouvrance, en liaison à droite avec le 95^e. Le 85^e est en réserve de division.

Les premiers engagements ont lieu, quelques secondes après le départ, entre les vagues d'assaut et les éléments avancés qui tiennent avec des mitrailleuses le petit boqueteau et des éléments de tranchées à l'extrême pointe de la croupe. Mais, rapidement, les mitrailleuses sont réduites au silence et les servants capturés.

Continuant leur progression, les deux bataillons d'assaut abordent les réseaux de la première tranchée Hunding, établie à cheval sur la crête.

Le réseau est à peu près intact. Des mitrailleuses en défendent l'accès, mais les troupes d'assaut, et particulièrement le 1^{er} bataillon qui tient la gauche du Régiment, ont surtout à souffrir du tir des mitrailleuses des pentes de Banogne. Le réseau est franchi homme par homme, en utilisant les chicanes, et la première tranchée est atteinte et occupée. Quelques défenseurs se rendent, abandonnant leurs armes. D'ailleurs, l'élan des troupes d'assaut est admirable. Le chef de bataillon Ruinet commandant le 3^e Bataillon tombe blessé par une balle de mitrailleuse tirée de la droite, où l'ennemi résiste dans un boqueteau à l'attaque du 95^e. Le capitaine Mechain le remplace à la tête du Bataillon. A droite, le lieutenant Camus, commandant la 10^e compagnie, voyant une de ses sections arrêtée devant un élément de tranchée, calme, mais ardent comme toujours, s'avance résolument sur l'ennemi. Une mitrailleuse se démasque et l'abat, les deux bras brisés. Il veut se relever, continuer l'attaque, mais il souffre horriblement et, après un pansement

sommaire, il doit se laisser évacuer. Lui, le brave soldat, le chef que ses hommes auraient suivi n'importe où, il doit quitter ses braves..... Les camarades demandent hâtivement de ses nouvelles au passage. Mais lui, pleurant à chaudes larmes : « Ah ! dit-il, en songeant à ses hommes, j'aurais tant voulu les conduire jusqu'au bout ! »

Pendant cette première partie de la progression, le tir de l'artillerie ennemie s'est apaisé, et, bientôt, quelques 105 et 150, tirant au hasard, restent seuls en action.

Vers 9 heures la progression reprend : 200 à 300 mètres plus loin, une ligne d'abris protégée par un épais réseau est solidement défendue par des nids de mitrailleuses qui balayent furieusement tout le glacis que nous devons traverser. A gauche, la division voisine est arrêtée devant la formidable position de Banogne, le premier Bataillon est, de plus, en butte aux feux des éléments de Banogne, qui nous causent des pertes. L'avance se poursuit cependant, lente, mais continue. Grâce à l'habileté et à la bravoure de nos mitrailleurs, qui, sous une grêle de balles, battent sans arrêt les parapets ennemis, les nids de résistance sont peu à peu réduits ; des mitrailleuses et de nombreux prisonniers sont capturés.

A 11 heures 30, toute la deuxième tranchée est occupée. A droite de la crête, le 3^e Bataillon qui a essayé d'en déboucher est accueilli par une fusillade nourrie et ses éléments avancés sont arrêtés à une centaine de mètres en avant. A gauche, le 1^{er} Bataillon a des éléments de la 2^e Compagnie, dans le chemin de la cote 91, bien avant de la deuxième tranchée Hunding. Mais la situation du 1^{er} Bataillon est critique, car il a son flanc gauche découvert, et il est pris sous de violents feux d'écharpe qui lui causent des pertes sérieuses, Le chemin de la cote 91 est pris d'enfilade ; en avant et en arrière le terrain est rendu infranchissable par des feux croisés de mitrailleuses. Vers midi, le Capitaine Rollet, commandant le 1^{er} bataillon, est blessé et remplacé par le capitaine Tainturier.

En arrière, le bataillon Barbier (2^e bataillon) tient la première tranchée ennemie. Les 1^{er} et 2^e bataillons s'efforcent avec leurs mitrailleuses et leurs engins d'accompagnement de contrebattre les mitrailleuses de Banogne. Les mitrailleurs des deux bataillons rivalisent d'entrain, et quelques pièces et un mortier de tranchée sont détruits ou réduits au silence.

Dans l'après-midi, les comptes-rendus envoyés par la section du Chemin-Creux n'étant pas arrivés, tout le 1^{er} bataillon, serre sur ce chemin. C'est alors que des positions de Banogne se déclanche un tir extrêmement violent. Six mitrailleuses prennent le Chemin-Creux d'enfilade, des mines battent le terrain ; le 1^{er} bataillon subit des pertes sérieuses, la position est intenable, et, vers 16 heures, il doit se replier.

Vers 17 heures, la Division de gauche fait une nouvelle tentative pour atteindre son objectif. Une forte préparation d'artillerie s'effectue sur toute la position ennemie, et l'attaque se déclanche. Plusieurs groupes de tanks Renault, qui précèdent les troupes d'assaut, traversent le réseau, fusillant les boches à bout portant. De la première ligne, Hunding, le 2^e bataillon suit avec intérêt leur progression ; peu à peu, les tanks pénètrent jusqu'à la deuxième ligne. Mais leur infanterie n'a pu suivre leur progression, et, à un moment donné, on voit des boches faire « kamerad » devant les tanks. Le lieutenant Huvelin de la 7^e compagnie qui a suivi l'action et qui a vu le geste des boches, rassemble rapidement quel-

ques volontaires, se porte résolument en avant et fait trente prisonniers.

Un peu plus tard, la division voisine tente encore vaillamment mais vainement de se mettre à notre hauteur. Le 1^{er} Bataillon essaie aussi de reprendre sa progression en direction de Recouvrance, sans y réussir. Sur sa droite, le 3^e Bataillon, protégé par la crête, atteint le chemin de la cote 91, occupe le petit bois en bordure de ce chemin et s'empare de plusieurs canons abandonnés.

Un peu avant la nuit, un bataillon de la division de gauche est envoyé pour assurer la liaison entre les deux unités et tenir un intervalle de 300 mètres qui, depuis le matin, persiste à la gauche du 27^e. A sa droite, le 85^e s'établit en réserve. Quant au bataillon Barbier, il s'avance jusqu'à la deuxième ligne où il passera la nuit. De son côté, le 1^{er} bataillon, craignant pour son flanc, établit ses éléments de gauche en bretelle, face à Banogne, pour passer la nuit. Jusqu'au matin, la liaison à gauche est assurée par la 2^e Compagnie, à l'aide de patrouilles, qui circulent d'heure en heure.

La nuit se passe sans incident : l'ennemi paraît calme et réagit très peu par son artillerie.

Tout à coup, le 26 au petit jour, on entend sur la gauche et en arrière des éclatements de grenades, des cris..... Les 1^{er} et 2^e Bataillons sont alertés et se demandent ce qui se passe. Bientôt, du côté de la première ligne Hunding, on distingue nettement un mouvement de repli vers la droite, et des boches apparaissent dans la tranchée, en arrière du Régiment, progressant vers le Sud. Ils ont bientôt atteint le chemin de terre de Saint-Fergeux, coupant tout le Régiment de ses communications avec l'arrière. Sur le flanc gauche, la même progression à la grenade est tentée par l'ennemi sur la première tranchée Hunding, tandis que d'autres éléments plus importants avancent en tirailleurs par les pentes Nord de la croupe, s'infiltrant par les boqueteaux. Ce qui s'était passé, on ne le saura que quelques heures plus tard : le fond du ravin n'ayant pas été tenu, l'ennemi avait pu s'infiltrer de ce côté, bousculant les éléments du bataillon et quelques fractions du 85^e.

Mais, rapidement, chacun prend ses dispositions pour arrêter l'ennemi. Sur le flanc gauche, les unités font face à l'assaillant. Malgré le tir extrêmement violent qui accompagne la contre-attaque, mitrailleuses et fusils-mitrailleurs se mettent en batterie. L'adjudant Thiéry et le caporal Assemat de la C. M. 2, le caporal Chedeau de la C. M. 1 s'installent à découvert, sans souci du danger, et arrêtent net les vagues d'assaut ennemies, leur causant des pertes très élevées.

Au 2^e bataillon, un mortier J. D. prend position sous le feu et a comme objectif les mitrailleuses et les minenwerfer des pentes de Banogne. Les 3^e, 6^e et 7^e Compagnies, en pleine vue de l'ennemi, sur un glacis où les mitrailleuses font rage, achèvent de barrer la route. Une vigoureuse contre-attaque est même exécutée par le sergent Hatte de la 3^e Compagnie, avec les caporaux Pion et Bergerat et rejette les boches de la 2^e tranchée.

Mais, en arrière du 2^e Bataillon, la première ligne est toujours occupée par l'ennemi qui y a installé des mitrailleuses battant tout le terrain de part et d'autre. Des mitrailleuses de la C. M. 2 sont mises en batterie face en arrière, des pièces boches abandonnées sont mêmes utilisées et commencent à raser le parapet de la

tranchée Hunding. Le Lieutenant Huvelin ne tient plus en place. Seul, sous un feu très meurtrier, il s'avance jusqu'à 50 mètres de l'ennemi, pour étudier la situation, « Mais c'est de la folie, Huvelin ! lui crie son chef de bataillon, vous allez vous faire tuer... — Peu importe ! répond l'intrépide officier, les boches avancent, il faut les arrêter ! »

Le 85^e est entrain de monter une contre-attaque. Huvelin veut alors couper la retraite à l'ennemi et établir un barrage à la crête dans la tranchée Hunding. Avec quatre volontaires de la 6^e Compagnie, parmi lesquels le soldat Matrat et le caporal Voye de la 7^e, Huvelin s'élançe sur son objectif. Bien que blessé une première fois, il traverse un réseau de fil de fer, et tombe mortellement frappé en arrivant dans la tranchée. Mais sa mort n'a pas été inutile. Ses hommes, stimulés par l'exemple, achèvent la besogne. Le caporal Voye, armé d'un fusil-mitrailleur ramassé sur un cadavre, tue quatre Allemands, et la petite troupe montre tant d'audace que les boches lèvent les bras et se constituent prisonniers.

Un peu plus tard, vers neuf heures, une attaque générale appuyée par l'artillerie permet au Régiment de progresser, de dépasser le chemin de terre de la cote 91 et la petite croupe dominant cette cote. L'ennemi résiste peu à notre poussée, et, à 10 heures, nos éléments avancés sont à distance d'assaut de la Croupe de Recouvrance.

Pendant la journée, l'ennemi ne réagit que par son artillerie et ses tirs de mitrailleuses. Le soir, vers 17 heures, une nouvelle progression de nos bataillons de première ligne permet d'atteindre le chemin de la chapelle de Recouvrance. Pendant l'avance du 1^{er} bataillon, des mitrailleuses et une batterie de 150 gênent le mouvement sur la droite. Canons et mitrailleuses sont bientôt réduits au silence, et le sous-lieutenant Moret est tué à bout portant en s'élançant pour capturer les canons. A la tombée de la nuit, le Régiment est solidement installé sur le chemin de la Chapelle. Toute la nuit, l'ennemi bombarde nos positions.

Avant le jour, le commandement craignant une contre-attaque boche à gros effectifs, fait exécuter un tir de contre-préparation par artillerie de gros calibre d'une extrême violence. L'ennemi riposte, et, vers 6 heures, il tente effectivement une action sur nos lignes, mais, prise sous notre barrage de 75 qui se déclanche aussitôt, la tentative échoue lamentablement. De part et d'autre les pertes ont été sévères, et de notre côté, les gaz envoyés par l'ennemi depuis la veille, ont encore occasionné un grand nombre d'évacuations.

Désormais, l'ennemi restera sur la défensive, et se bornera à soumettre nos lignes, jour et nuit, à un violent bombardement.

En résumé, le 27 Octobre, après deux jours de combat, toute la position Hunding avait été conquise de haute lutte par le 27^e, et maintenue en dépit de violentes contre-attaques. Environ 300 prisonniers, une centaine de mitrailleuses, des canons de tranchées, plusieurs canons et mortiers de campagne avaient été capturés.

Le Général commandant la 16^e Division d'infanterie témoigne sa satisfaction par l'ordre suivant :

16^e Division d'Infanterie.

28 octobre 1918.

La 16^e Division d'Infanterie a montré les 25 et 26 les belles qualités militaires qui caractérisent les troupes d'élite.

Depuis trois mois, sans un jour de repos, elle mène la tête de la poursuite.

Avant-hier elle a rompu la Hunding Stelling sur tout le front d'attaque.

A 17 heures, elle avait déjà fait plus de 600 prisonniers, pris 6 canons, de nombreux minenwerfer et mitrailleuses et un matériel considérable.

Hier, elle a repoussé une violente contre-attaque sur son flanc gauche découvert, fait de nombreux prisonniers et rétabli une situation délicate par une belle offensive.

Officiers, sous-officiers, soldats, merci au nom de tous et Honneur à nos morts glorieux qui ont mené le bon combat !

Signé : LE GALAIS.

Le 29, le 27^e est dépassé sur sa position par une nouvelle Division qui continue l'attaque et gagne encore du terrain. Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, tout le régiment est relevé par des éléments du 4^e d'Infanterie, et se rend à Brienne-sur-Aisne. L'étape est longue, et lorsque, au petit jour, ce qui restait du Régiment arrive au cantonnement, on se délasse. Le 27^e vient encore de fournir un effort considérable et de confirmer sa réputation de Régiment d'élite. Il a perdu depuis le 25 septembre 17 officiers et 621 hommes. Le Général commandant le 8^e Corps d'Armée adresse ses félicitations :

13^e C. A.

2 novembre 1918.

Le général commandant le 13^e corps d'armée
à M. le général commandant la 16^e division d'infanterie.

En 31 jours de combats ininterrompus, la 16^e division d'infanterie a bousculé l'ennemi, le talonnant sans arrêt, franchissant tous les obstacles, la Vesle, le Canal de la Marne à l'Aisne, la Suipe, la Retourne, l'Aisne, empêchant l'Allemand de se raccrocher à de puissantes organisations défensives préparées de vieille date, et, finalement, crevant la position Hunding dont l'armée allemande tenait à tout prix à maintenir l'intégrité.

Indépendamment des résultats matériels obtenus, terrain reconquis, prisonniers par centaines, canons, mitrailleuses et matériel considérable tombé entre nos mains, le brillant effort de la 16^e Division d'infanterie a obligé l'ennemi à faire affluer devant elle une forte artillerie et ses réserves disponibles dans un rayon étendu. Outre l'action immédiate devant elle, elle a donc également obtenu l'affaiblissement et la désorganisation d'une autre partie du front allemand.

La 16^e Division d'infanterie a marché jusqu'à l'extrême limite de ses forces ; elle a bien mérité de la Nation. Elle peut donc être fière de son œuvre ; moi je suis fier de l'avoir eue sous mes ordres.

Signé : LINDER.

C'est au cours de l'attaque du 29 octobre que l'abbé Saglio, aumônier de la 16^e Division, est grièvement blessé par éclat d'obus. Amputé de la cuisse quelques jours plus tard, il succombera dans le courant de Novembre.

Affecté depuis plus d'un an à la Division, l'abbé Saglio s'était acquis l'estime de tous. Il s'était dépensé sans compter dans les durs secteurs de Maisons-de-Champagne et de Main-de-Massiges pour prodiguer jusqu'en première ligne ses encouragements et reconforter tout le monde par son calme et sa belle humeur.

Déjà, à la suite des coups de main d'Août et Septembre 1917, le général Le Gallais avait tenu à rendre hommage à l'abbé Saglio en le citant à l'ordre de la Division :

Ordre n° 637 du 19 octobre 1917 de la 16^e division d'infanterie :

M. l'abbé SAGLIO, aumônier divisionnaire.

« Aumônier militaire d'une division d'infanterie, apporte constamment en première ligne, mais surtout après les moments critiques (10 août, 16 et 22 septembre 1917) et pendant les périodes pénibles, dues aux intempéries, le réconfort et les encouragements auxquels sa situation et sa personnalité donnent une valeur particulière ; par son zèle et sa bravoure a su inspirer à tous les militaires, sans distinction d'opinion religieuse, des sentiments d'admiration. »

Conversant avec les poilus aussi volontiers qu'avec leurs chefs, il savait adresser à chacun les paroles qui convenaient, donnant en même temps l'exemple d'un sang-froid et d'une bravoure qui furent unanimement admirés.

Aussi, c'est avec un vif regret qu'on apprit au 27^e Régiment d'infanterie la mort de l'aumônier, et nombreux furent les gradés et les soldats qui voulurent, en assistant à ses obsèques, rendre un dernier devoir à celui qui avait su inspirer à tous, sans distinction d'opinion, un sentiment unanime de respect et d'admiration.

Les trois Bataillons du Régiment, qui se sont également distingués pendant les derniers combats, obtiennent de brillantes citations.

Un groupe du premier régiment d'artillerie est aussi cité à l'ordre du régiment pour l'appui particulièrement actif donné au 27^e pendant toute cette période.

Ordre n° 761 du 2 décembre 1918 de la 16^e division :

Le 3^e Bataillon du 27^e Régiment d'infanterie.

« Bataillon d'élite qui s'est magnifiquement comporté, spécialement les 14, 15 et 16 octobre devant Nizy-le-Comte en réduisant par le combat et la manœuvre de nombreux nids de mitrailleuses, et le 25 octobre en perçant la position Hunding, malgré des pertes très graves, son flanc gauche étant découvert et en pointe. »

Ordre du Régiment n° 231 du 27^e Régiment d'Infanterie du 6 décembre 1918 :

1^{er} Bataillon.

« Bataillon merveilleusement entraîné, déjà cité à l'ordre, et qui vient encore de faire preuve des plus belles qualités au cours des combats de poursuite livrés par le Régiment du 30 septembre au 31 octobre 1918. Successivement sous les ordres du chef de bataillon Pilot, gravement intoxiqué par les gaz le 8 octobre 1918, du capitaine Rollet, blessé grièvement à la bataille du 25 octobre 1918, et du capitaine Tainturier, a pourchassé l'ennemi sans répit, repoussé de nombreuses contre-attaques et capturé plus de 300 prisonniers. »

2^e Bataillon :

« Magnifique bataillon déjà cité à l'ordre et qui vient encore de faire preuve des plus belles qualités manœuvrières sous les ordres du chef de bataillon Barbier, pendant les durs combats livrés par le Régiment du 30 septembre au 31 octobre 1918. S'est montré plus particulièrement brillant les 5, 6 et 7 octobre 1918, en établissant une profonde tête de pont et en la maintenant malgré deux violentes contre-attaques ennemies ; les 14, 15 et 16 octobre, en progressant par infiltration sous un bombardement incessant et le tir de nombreuses mitrailleuses, et enfin les 25 et 26 octobre 1918, sur la Hunding Stellung, en attaquant ou contre-attaquant avec intrépidité. A capturé plus de 200 prisonniers. »

Ordre n° 1609 « D » du G. Q. G. du 1^{er} mai 1919 (Légion d'honneur).

Le Chef de bataillon de réserve BARBIER, commandant le 2^e Bataillon du 27^e régiment d'infanterie reçoit la croix de chevalier :

« Officier supérieur de complément d'une haute valeur intellectuelle et morale. S'est fait remarquer durant toute la campagne par son excellent esprit, son inlassable énergie, sa bravoure communicative. S'est montré particulièrement brillant à la tête de son bataillon, pendant les glorieux combats livrés par le Régiment du 30 septembre au 31 octobre 1918, poursuivant audacieusement l'ennemi, conduisant d'ardentes attaques et contre-attaques capturant plus de deux cents prisonniers. Une blessure. Trois citations. »

Le Lieutenant CAMUS Pierre-Abel, à la 10^e compagnie, est fait chevalier de la Légion d'honneur :

« Officier d'une grande bravoure et d'un sang-froid remarquable. S'est particulièrement distingué le 25 octobre 1918, à l'attaque de la Hundung Stellung, en s'élançant, quoique blessé, sur un élément de tranchée qui résistait. Grâce à son énergie et à son habileté, a enlevé cette position très âprement défendue. 4 blessures, 4 citations. »

Reçoivent la Médaille Militaire :

MATRAT Claude, soldat à la 6^e compagnie.

« Soldat d'un grand courage, qui, depuis le commencement de la poursuite, a fait l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Le 26 octobre 1918, l'ennemi tenant un élément de tranchée sur le flanc du bataillon, s'est porté résolument à l'attaque de cette tranchée, sous un feu violent de mitrailleuses et de grenades, entraînant par son exemple plusieurs de ses camarades ; a réussi à réduire le nid de résistance, capturant personnellement plusieurs prisonniers. Une citation. »

LECOURT Aristide, caporal à la 11^e compagnie.

« Gradé d'un courage exemplaire. Le 25 octobre 1918, faisant partie d'une section d'assaut dirigée contre la Hundung Stellung, a très habilement conduit son groupe de combat, l'entraînant sous un feu violent de mitrailleuses à l'assaut de cette tranchée garnie de défenses accessoires intactes et fortement défendues. A contribué largement à la capture de 90 prisonniers. Une blessure, deux citations. »

LABAUME Léon-Auguste (active), sergent à la 1^{re} compagnie.

« Sous-officier plein d'ardeur, qui, ayant pris le commandement d'une section dès le premier jour de la poursuite, n'a cessé de se distinguer par sa vaillance. Le 30 septembre 1918, son chef de section étant tombé, a entraîné son unité sur l'objectif malgré un feu très violent de l'ennemi, capturant vingt prisonniers. Le 25 octobre, participant à une contre-attaque sur la Hundung-Stellung, s'est à nouveau fait remarquer en enlevant sur cette position 22 autres prisonniers. Trois citations. »

VOYE Joseph-Clément, caporal à la 7^e compagnie.

« Le 26 octobre 1918, au cours d'une contre-attaque lancée par l'ennemi, sa section ayant été fortement éprouvée, resté seul de son escouade, et voyant l'ennemi chercher à s'infiltrer dans nos lignes, s'est armé d'un fusil mitrailleur et s'est porté résolument sur les Allemands, en mettant 4 hors de combat et aidant à la capture des autres. »

L'adjudant LAFOUGE Alexis, de la 6^e compagnie, est cité à l'ordre de l'Armée.

« Brave parmi les braves, le 15 octobre 1918 a occupé sous la mitraille une position très exposée et l'a conservée intégralement. Le 26 octobre 1918, a empêché un groupe allemand qui contre-attaquait de déboucher d'une tranchée dans laquelle il s'était infiltré et a protégé les fractions chargées du nettoyage, forçant l'ennemi à se rendre. »

Le sous-lieutenant CREMER Paul, du 27^e régiment d'infanterie est cité à l'ordre du 13^e Corps d'Armée.

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

RUINET Henri, Chef de Bataillon.

« Officier supérieur très brave. S'est particulièrement distingué du 30 septembre au 25 octobre 1918 en pourchassant audacieusement l'ennemi sur une profondeur de 20 kilomètres.

A été grièvement blessé en conduisant son bataillon à l'assaut de la Hunding-Stellung. A capturé 140 prisonniers. »

HUVELIN Maurice, Lieutenant :

« Le 28 octobre 1918, s'est élancé héroïquement à la tête de quelques hommes pour briser une contre-attaque ennemie qu'il a réussi à arrêter. S'est installé dans la tranchée enlevée et a été tué sur la position. »

GROS-ROYAL Joseph-Baptiste, Lieutenant :

« Officier énergique, très brave, qui, ayant pris en plein combat le commandement d'une compagnie, lui donne le plus bel exemple depuis le commencement de la poursuite. S'est particulièrement distingué les 6, 7 et 8 Octobre 1918 à Pont-Givard, et les 25 et 26 Octobre à l'attaque de la Hunding Stellung. Pendant ces 5 journées, a capturé 110 prisonniers, dont 4 officiers. »

PARISE François-Marie, Lieutenant :

« Officier de complément aussi modeste que brave. A brillamment commandé sa compagnie de mitrailleuses pendant les combats de poursuite livrés par le Régiment du 30 septembre au 26 octobre 1918, en dirigeant personnellement le placement de ses sections sous le feu de l'ennemi, contribuant ainsi à l'enlèvement d'une position importante et à l'échec de deux puissantes contre-attaques ennemies. »

Le Capitaine AUGOYAT Philippe :

« Officier ayant une très haute conception du devoir. Le 25 octobre 1918, a brillamment entraîné sa Compagnie à l'assaut de la Hunding Stellung, enlevant plusieurs tranchées fortement organisées, capturant de nombreux prisonniers, des mitrailleuses lourdes et légères et des minens. »

Le caporal ASSEMAT Jean, du 27^e Régiment d'Infanterie :

« Caporal mitrailleur d'un sang-froid remarquable. Le 25 octobre 1918, voyant déboucher une contre-attaque ennemie, s'est avancé en terrain découvert malgré un très violent bombardement et, ouvrant un feu très étendu sur les éléments ennemis qui tentaient de prendre à revers la gauche du bataillon, a contraint l'adversaire à se replier. »

L'adjudant THIÉRY Fernand :

« Chef de section de mitrailleuses, remarquable par son sang-froid, son calme. Le 26 octobre 1918, s'est mis en position sur un terrain violemment battu par l'ennemi pour protéger le flanc de son bataillon momentanément découvert, servant lui-même une pièce. A contraint l'ennemi à se replier avec de grosses pertes. »

A l'ordre de l'I. D. 16 :

Le Sous-Lieutenant MORET Paul, tué.

A l'ordre de l'Armée :

BERTON Georges-Victor, soldat à la 10^e compagnie :

« Le 25 octobre 1918, au cours de l'attaque de la Hunding Stellung, s'est offert spontanément à remplir une mission périlleuse ; a fait 1.500 mètres en terrain battu et a rapporté des renseignements très précis sur la situation de nos troupes et sur sa ligne tenue par l'ennemi, ce qui a permis à son bataillon de faire une avance au delà de l'objectif primitivement atteint. »

A l'ordre du 13^e Corps d'Armée :

BLANDIN Pierre, soldat à la 2^e C. M.

A l'ordre de la 16^e D. I. :

PICOLLIER Marius, caporal ; SIMONIN Paul, soldat ; GODON Mary, caporal ; VERGNAUD Jean, soldat ; MIGNE Alphonse, soldat ; PROUDHON Michel, soldat ; STOCK Ernest, sergent.

TITRE VIII

La fin de la guerre. — L'Armistice. — La signature de la paix. — La rentrée à Dijon.

Le Régiment, relevé en première ligne le 31 octobre, s'était tout d'abord rendu à Brienne-sur-Aisne ; il vient cantonner à Reims dans la journée du 2, puis se rend le 3 dans la région de Germaine, au milieu de la montagne de Reims. Les bataillons sont logés dans des baraques, au camp des Bœufs, près du carrefour du Cadran. Là, le 27^e suit avec intérêt les événements ; c'est là qu'il apprendra le 11 Novembre la *signature de l'armistice*.

Pendant que la 16^e Division enfonçait la position Huding, l'ensemble de l'armée Guillaumat (5^e armée) et l'armée Mangin continuaient leur progression. Les postes de la Serre, puis Sissonnes, Château-Porcien et Reibel tombent successivement. Dans le Nord, l'armée Degoutte s'empare d'Audenarde.

Le 4 Novembre, une grande bataille s'engage sur le canal de la Sambre et, à leur tour, Valenciennes et Maubeuge sont délivrés. A notre droite, Gouraud conquiert toute l'Argonne du Nord et les Américains marchent sur Montmédy et Briey. Le 9 novembre, Debeney est à Hirson, Humbert à Rocroi et Gouraud devant Mézières. Le territoire français est presque entièrement délivré.

Dès le 4 octobre, le gouvernement impérial allemand avait offert d'accepter comme bases de paix les quatorze points du président Wilson.

Le 11 novembre, vers 6 h. 30 du matin, tout est encore calme au camp des Bœufs, lorsque, dans la baraque du 3^e bataillon, une sonnerie de téléphone retentit ; le téléphoniste prend un message : « Hostilités suspendues à partir du 11 novembre, à 11 heures. Les troupes resteront jusqu'à nouvel ordre sur leurs positions. » La nouvelle se répand rapidement. D'ailleurs, pour en informer tout le camp, quelques tambours et clairons sont rassemblés en hâte et exécutent la sonnerie de : « Cessez le feu ». Dans le silence du matin, l'effet est prodigieux : une clameur formidable monte du camp. Vite, tout le monde est debout, les conversations sont animées, la joie rayonne sur tous les visages. A 11 heures, une nouvelle sonnerie de « Cessez le feu ! » est accueillie avec autant d'enthousiasme que le matin.

Toute la journée, l'allégresse ne cesse de régner ; les chants et les cris se prolongent tard dans la nuit, des fusées illuminent la haute cime des arbres et l'on entend, dans le lointain, la voix du canon, tonnant cette fois pour célébrer la Victoire.

Malgré la joie que chacun ressent et manifeste, l'allégresse est cependant tempérée par un sentiment intime de regret pour tous ceux qui, ayant fait héroïquement le sacrifice de leur vie pour le triomphe de nos armes, se sont endormis de leur dernier sommeil, pleins de confiance sans doute, mais sans avoir eu la suprême consolation de voir la victoire finale.

Le 12 Novembre, une revue de tout le Régiment est passée par le chef de bataillon Espinet, commandant provisoirement le 27^e, et deux braves reçoivent solennellement la médaille militaire qu'ils ont vaillamment gagnée dans les derniers combats.

Cette revue n'a rien de commun avec celles dont on a le souvenir. C'est que la situation est changée : chefs et soldats se sentent heureux, libres, fiers, grandis aux yeux du monde. Et lorsque le Commandant Espinet, devant le Régiment rassemblé dans la rosée du matin, par un timide et gai soleil de Novembre, prononce ces paroles : « Soldats de la grande guerre, je vous salue ! » tous les cœurs sont débordants de joie et de fierté. Un immense cri retentit, clamant à tous les échos les sentiments unanimes de ces braves, ivres de liberté et d'enthousiasme :

« Vive la France ! Vive le 27^e ! »

Vers la fin de novembre, toute la 16^e division quitte ses cantonnements de la région d'Epernay et vient, pendant une quinzaine de jours, stationner dans la région de Compiègne. Puis, par la vallée de la Serre et la haute vallée de l'Oise, il se transporte jusqu'à Saint-Michel, près d'Hirson, où il passe une partie des mois de décembre et de janvier.

C'est à ce moment que les Corps d'Armée sont de nouveau transformés : la 16^e Division est disloquée et le 27^e est affecté à son ancienne Division, la 15^e, où, avec le 10^e, il formera la 30^e Brigade. Fin janvier, le 27^e rejoint la 15^e Division, près de Vervins, et y reste jusqu'au mois de Mars.

Les troupes sont mises au repos, la démobilisation commence ; des renforts provenant de la classe 1919 viennent combler les vides.

C'est pendant cette période que le Général Maistre remet solennellement, à Vervins, au drapeau du 27^e, la fourragère, dont sont si justement fiers les anciens combattants du Régiment.

Avant de laisser partir le 27, le général Le Gallais, commandant la 16^e Division, avait tenu à affirmer bien haut, encore une fois, la valeur du Régiment en le citant à l'ordre de la division :

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION

27^e Régiment d'infanterie :

Régiment d'élite, qui, déjà cité à l'ordre de l'Armée pour sa magnifique attitude au feu pendant la poursuite de Septembre et les premiers jours d'Octobre 1918, a continué, sous l'impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Santini, à montrer les mêmes belles vertus militaires d'endurance, de courage, de volonté de vaincre.

Spécialement pendant la bataille des 25 au 30 octobre, il a largement contribué à rompre la Hunding-Stellung et à repousser de violentes contre-attaques sur le flanc gauche de la division, complètement découvert.

Après avoir pris une part active à la reconstitution des pauvres pays de la région de Vervins et à la remise en état du sol, le 27^e se remet en route à travers la zone dévastée, traverse la région de La Fère, puis, par la vallée de l'Oise, arrive de nouveau près de Compiègne, où, pendant près d'un mois, il assure le service de la gare et du dépôt démobilisateur et prête une aide active à l'agriculture.

Enfin, le 11 Avril, le Régiment arrive dans les environs de Paris, où il jouit, pendant trois mois, d'un agréable repos.

Profondément impressionnés par la traversée des pays dévastés qui attestent l'âpreté de la lutte soutenue avec tant d'héroïsme par leurs aînés, les jeunes soldats de la classe 1919, venus en renfort, sont fiers d'appartenir à un Régiment qui a de si belles pages à son Histoire et sont aussi impatients que leurs anciens de prendre part à la rentrée triomphale dans la garnison.

En attendant, le chant du 27^e est repris dans toutes les unités et chanté avec entrain en maintes circonstances. Toutefois, le couplet commençant par ces mots : « Amis, il est des pages blanches au livre d'or du Régiment.... » est supprimé, et de nouveaux couplets, dûs à la plume du commandant Creskens, revenu au 27^e, font revivre dans les cœurs les jours glorieux du Régiment.

Le 4 juillet, le Drapeau du Régiment prend part à Paris à la fête américaine, car on sait que le 27^e a participé à la guerre de l'indépendance, et c'est à ce titre que son drapeau est appelé à Paris.

Le 14 juillet, le lieutenant-colonel Santini défile sous l'Arc de Triomphe avec le glorieux emblème, aux acclamations enthousiastes d'une foule qui salue les Vainqueurs de la Grande Guerre.

Enfin, la paix signée, le 27^e, arrivé depuis peu à Plombières, fait, le 17 juillet, sa rentrée triomphale à Dijon.

Depuis plus de deux mois, le Régiment est impatientement attendu ; des arcs de triomphe, des drapeaux, des banderolles portant des souhaits de bienvenue ont été préparés.

A 16 heures, le Régiment s'arrête avenue Victor-Hugo, où le Général de brigade et le Général de division arrivent successivement. Puis, des dames de la Croix-Rouge et de nombreuses dames de la ville offrent à tous des bouquets de fleurs et des médailles. Aux boutonnières, aux ceinturons, dans les canons de fusils, aux selles des chevaux et sur les voiturettes de mitrailleuses s'accrochent des fleurs de prix, des bouquets ou des palmes cravatés de rubans tricolores.

Et quand, à 17 heures, le Régiment se met en marche à travers les rues pavoisées de Dijon, celles-ci deviennent trop étroites pour contenir la foule enthousiaste qui se presse sur les pas des vainqueurs.

Quand passe le Drapeau, les applaudissements redoublent, mais, en même temps, les visages se recueillent et chacun se découvre avec émotion.

Dans la Cour de la Caserne Vaillant, une estrade a été dressée où ont pris place M. le Préfet de la Côte-d'Or et la Municipalité de Dijon, ainsi qu'un certain nombre de personnalités civiles et militaires. Le Préfet et le Maire souhaitent la bienvenue au Régiment : une fourragère d'honneur et une croix de guerre en or sont accrochées au drapeau. Un superbe fanion est aussi offert au colonel.

Une charmante Dijonnaise, Mlle Pichon, fait entendre le chant de la *Marseillaise*, religieusement écouté par tous ; puis le soldat Boyer entonne à son tour le chant du 27^e, vigoureusement applaudi par toute l'assistance. Le refrain est repris en chœur par tout le Régiment.

Beaucoup de démobilisés ont tenu à assister à la rentrée du 27^e ; de tous les points du département, ils sont accourus pour défiler gaillardement à côté de leurs anciens camarades de combat. Une place d'honneur a d'ailleurs été réservée dans le cortège à une sec-

tion de glorieux mutilés. Mais, hélas ! il manque à l'appel tous les héros qui sont tombés pour la gloire du Régiment, pour l'honneur du drapeau, pour le salut de la France.

Et quand, après avoir évoqué leur souvenir, le Lieutenant-colonel Santini fait présenter les armes et prononce ces mots : « A nos Héros ! Au Drapeau ! » en saluant avec émotion le glorieux emblème, bien des yeux se mouillent et toute l'assistance s'unit à lui pour adresser du fond du cœur un pieux hommage aux braves du 27^e tombés au Champ d'Honneur.

La cérémonie est terminée.

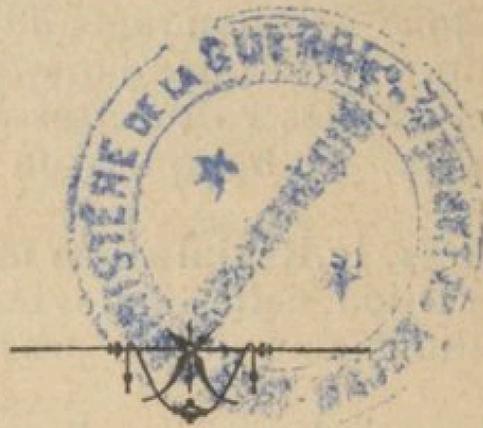
Peu après, un banquet des plus somptueux, offert par la municipalité, était servi dans la cour de la caserne à tous les sous-officiers et soldats du Régiment. Beaucoup de Dijonnais avaient tenu à apporter leur contribution à ce banquet et nombreux avaient été les dons en nature et en espèce reçus dans ce but par le Comité d'Organisation. Inutile de dire combien ce repas fut gai et animé.

Dans la magnifique salle des Etats de Bourgogne, à 20 heures, un autre banquet était offert aux Officiers, sous la présidence de M. le Maire de Dijon et de M. le Préfet de la Côte-d'Or ; de nombreuses autorités civiles avaient tenu à se joindre aux organisateurs de cette brillante réception.

Tard dans la nuit, des chants joyeux se firent entendre dans la ville.

La grande guerre est terminée.

Le beau 27^e reprend sa vie de labeur et de discipline noblement consentie, heureux et fier d'avoir ajouté une page magnifique au livre d'or de sa glorieuse Histoire.



IMP. R. DE THOREY
DIJON

